

Le Landscape Français France

LE

LANDSCAPE

FRANÇAIS.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

LANDSCAPE FRANÇAIS.

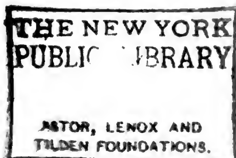
FRANCE.



S^TE CLOTILDE. au Grand Andely.

Paris

LOUIS JANET, *Libraire, Rue St Jacques N.º 59.*



LE

LANDSCAPE

FRANÇAIS.

FRANCE.

France ! as-tu quelques merveilles
Qui ne m'aient offert leurs tableaux.
BIGNAN.

PARIS.
CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,
RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

1834. 9.9.

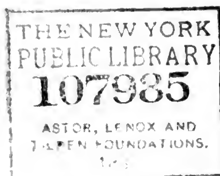

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
107985
ASTOR, LENOX AND
FOUNDATIONS.

TABLE DES ARTICLES.

LISTE
DES VIGNETTES.

PARIS.

De toutes les villes de la terre, la seule qui représente dignement l'univers intellectuel développé par le temps, éclairé par l'expérience, c'est Paris. Et quelle autre pourrait lui disputer le premier rang? —Rome? Ses monuments sont plus parfaits que les nôtres, mais sa gloire n'est plus que dans les souvenirs; la Rome chrétienne, reine du monde, dès que la croix fut plantée sur le Capitole, a perdu sa puissance, l'univers rit de ses foudres. — Constantinople? Elle est admirablement située sans doute, mais c'est l'Asie, l'inaction, le despotisme. —Naples? Venise? Madrid? Leurs habitants ne sont pas des hommes libres. — Londres? Voilà une digne rivale;

mais, reléguée dans une île, malgré sa politique et son commerce, elle exerce une influence moins puissante sur les destinées des peuples; les commotions qu'elle éprouve n'ont pas assez d'énergie pour ébranler le monde; les brouillards de la Tamise dérobent aux autres nations la vue de ses mouvements. Elle est égoïste, garde pour elle ses conquêtes, ses progrès; Paris seul communique les siens; seul il peut, quand il lui plaît, mettre l'Europe en armes; il n'a qu'à les prendre, et cela parce qu'il est la France.

Par la barrière de l'Étoile, quel grand et imposant spectacle que l'entrée de Paris! Un arc de triomphe aux proportions gigantesques, dédié à. . . . . . ., il a changé tant de fois de destination! Pourquoi tout simplement ne pas le consacrer à la ville de Paris? Une longue avenue, pleine de majesté, qui semble inviter les grands hommes du pont Louis XVI à descendre de leurs piédestaux, à se mettre en marche sous la conduite de Suffren et de Jean-Bart pour venir se ranger à l'ombre de chaque côté de cette magnifique route.

A droite, la Seine; à gauche, une ville jeune, élégante, qui n'a pas assez d'habitants

pour mettre sept étages à ses maisons; qui a ses jardins, qui croit encore à la verdure comme une jeune fille aux illusions d'un premier amour; une place immense ornée d'édifices aux nobles dimensions; au milieu, un de ces prodiges de l'art et de la patience des Égyptiens; derrière, des jardins savamment dessinés, puis enfin le palais du souverain.

N'est-ce pas là une brillante et magnifique introduction au livre qui contient l'histoire de la civilisation française, dont les monuments, les rues, les places de la ville, forment les pages et les chapitres; livre géant que personne n'a lu et ne peut lire tout entier, et qui a déja rencontré tant de savants et laborieux interprètes.

A qui veut parcourir Paris dans son ensemble, deux routes sont ouvertes: les boulevards et les quais. Bien que chaque quartier ait son allure et sa physionomie particulières, partout le mouvement et la vie; et pourtant comme le passage de la mort et de la destruction est partout profondément marqué pour qui, ne se laissant pas étourdir par le bruit et l'étonnement, porte un instant son attention sur les édifices qui l'entourent, que de ruines

à côté des monuments qui s'élèvent! C'est une ville entière qui finit d'exister étouffée par une fille ingrate qui dédaigne tout ce qui faisait l'ornement de sa vieille mère. Je n'accuse personne; c'est un fait que les artistes peuvent déplorer, mais qui n'en est pas moins vrai : le Paris moderne se soucie fort peu de conserver ce qui lui reste des siècles passés; quand ces décombres font obstacle à ses projets d'embellissement, ce qu'il lui faut avant tout, à tout prix, c'est de la place, du vide; il sacrifiera, au besoin, Saint-Germain-l'Auxerrois et la Tour Saint-Jacques pour posséder une rue bien large où il pourra aligner 200 pavés de front. Malheur à toi vieux débris de la grandeur romaine, palais du grand Julien, si nous avons jamais l'idée d'embellir le quartier latin! En vain dirais-tu : « Épargnez mes « murs si solides, si bien construits. Julien « aimait ce séjour; ici ses soldats lui firent « une douce violence pour le contraindre « d'accepter la pourpre, » il nous serait impossible de te sauver. Paris s'embarrasse bien d'un apostat! Cependant il laisse les comédiens s'installer à Saint-Benoît : voilà qui est plus triste que des ruines; celles-ci au

moins ne rappellent que la mort; mais un vieux temple abandonné à un usage antipathique à sa destination primitive, un théâtre à la place d'un autel, des couplets de vaudeville où retentissait le chant grégorien, c'est afficher trop de mépris pour les croyances de l'humanité; démolissez, ne profanez pas!

Que d'insouciance pour tant de souvenirs précieux qu'on abandonne à la simple tradition! Rien ne distingue les maisons qui furent habitées par des hommes illustres; l'étranger passe devant elles sans émotion, ou bien, si la nécessité de se loger le force à monter, c'est un portier qui lui apprend qu'il est dans la maison de Ninon, dans celle de Mansart, ou de Marat. Pour être juste, on doit avouer pourtant que le buste de Molière est encore sur la maison qu'occupait ce grand homme, ou plutôt sur celle qui la remplace (comme si on aurait dû jamais laisser toucher à la maison de Molière!), et que sur le quai de la Cité, à côté du tableau d'un externat de jeunes demoiselles, on lit sur la muraille: « Maison d'Héloïse. » Probablement que cette inscription ne nuit pas aux intérêts du pensionnat.

Aujourd'hui Paris est encombré de temples et de chapelles consacrés à je ne sais combien de cultes différents : ce qui est fort divertissant; autrefois, il était rempli d'églises et de couvents : la race monacale a disparu avec toutes ses subdivisions en genres et en espèces; l'industrie et les établissements d'instruction publique se sont emparés des vastes édifices qu'elle occupait; où l'on ne récitait que de stériles prières, gémissent les presses actives d'un journal; où l'on se livrait sans honte à l'oisiveté contemplative, résonne le bruit des métiers; dans les jardins où se traînaient des moines fatigués du poids insupportable d'une vie contraire aux lois de la nature, bondissent de joyeux enfants, aux heures que le travail leur permet de donner au plaisir. Ce n'est plus là une profanation, c'est la pensée d'un siècle nouveau, substituée à la pensée d'un siècle qui s'éteint; c'est le travail au lieu de l'inaction, la raison au lieu de la folie, c'est un progrès. Voilà des ruines bien employées et qui font plaisir à voir!

Il en est d'autres qu'on oublie, ce sont les nôtres, celles de notre race. Je ne parle pas

de ces vénérables débris échappés aux combats, que Louis XIV a si fastueusement logés: je ne veux pas m'arrêter non plus à ces ruines hideuses que le vice et la misère multiplient tous les jours, et que la charité recueille; quittons le sol de la ville, enfonçons-nous dans ses entrailles pour contempler aux catacombes ce qui reste des hommes qui ont vécu avant nous dans Paris : les catacombes, ville funèbre dont la mort a fait tous les frais, où, enfin dépouillé des distinctions qu'invente son orgueil, qu'il étale sur son tombeau, l'homme n'est plus bon qu'à former les murailles sur lesquelles, insouciante et tumultueuse, repose la ville des vivants.

Un peuple immense s'agite sous nos yeux, où s'agitait, innombrable comme lui, le peuple-poussière des catacombes; à ce dernier appartient la vieille ville; la ville du peuple vivant, c'est celle qui frappe les yeux, qui se saisit de l'admiration de l'étranger. Il faut chercher les ruines, descendre dans les carrières pour contempler les ossements des générations passées : peu de gens prennent une pareille peine; ce qu'on est avide de connaître, c'est ce qui existe; et cela est assez beau

pour détourner l'attention de ce qui achève de ne plus être.

Je n'essaierai pas de donner une description de Paris, je ne ferai pas non plus l'inventaire de ce qu'il renferme de curieux : ce ne serait là qu'une table de matières qui n'apprendrait rien à ceux qui n'ont pas vu la ville, et qui ennuierait ceux qui la connaissent. Observons seulement cette grande capitale au moment de son plus grand éclat. La nuit est venue, une illumination universelle a remplacé le soleil, la ville prend un aspect nouveau, le plaisir s'en est emparé, c'est lui seul qui fait à son tour mouvoir la foule; on ne sort plus pour affaire, ou, si l'on y est impérieusement contraint, on s'efforce de dissimuler cette fâcheuse nécessité en affectant un maintien nonchalant et désœuvré; les ministères, les tribunaux, la bourse, sont fermés; les hommes qu'ils occupent sont remis en circulation; le travail du soir est sédentaire, les laborieux restent chez eux, on ne rencontre plus que des oisifs; si quelques-uns ont un pas plus pressé, c'est qu'ils se rendent au théâtre, au concert, à Tivoli, et qu'ils ont peur d'arriver trop tard.

Voulez-vous savoir le caractère d'un homme? demandez à quoi il s'amuse; étudiez les plaisirs des habitants des divers quartiers de Paris, vous saurez bientôt toute leur histoire. Par exemple: tous les jours après son dîner, un homme prend sa canne, se rend dans un café, regarde jouer au billard, aux échecs, aux dominos, donne ses conseils, juge les coups, joue rarement pourtant; puis, sur les huit heures, revenu chez lui, ou bien en visite chez un ami, il fait son piquet à écrire, jusqu'à ce que le sommeil vienne le prendre. Qui ne voit de suite mon homme tout entier? Il parlera des malheurs arrivés aux fêtes du mariage de Louis XVI, des massacres de la révolution, et de tout ce qu'il a vu enfin, non pas qu'il y prenne grand intérêt, mais seulement parce qu'il l'a vu; du reste, il suit la religion de ses pères, la politique de ses pères, la cuisine de ses pères; il ne pense, n'agit jamais qu'à l'instar de ses pères; nos cinquante dernières années n'existent pas pour lui, il n'a rien appris ni rien oublié depuis l'âge de 25 ans, et il a eu vingt-cinq ans que le bon temps durait encore. Un tel individu a été nécessairement homme de maison ou garçon de bu-

reau ; il ne prend plus que le titre de rentier.

Mais c'est un type rare et dont le Marais n'offre plus que peu d'exemples ; même dans ce paisible quartier, il est regardé comme un arriéré. Maintenant, en général, l'habitant du Marais n'a que cinquante ans, soixante au plus ; il a servi, il parle beaucoup de l'empereur, va voir les mimodrames de Franconi et le concert du Jardin turc : ce que l'autre ne se permettrait jamais, il lit le Constitutionnel ; l'autre se contente des *on dit*. Chaque quartier, chaque théâtre, chaque café possède ainsi son monde à lui ; on distingue au premier abord un habitué de l'endroit de celui qui s'y trouve par hasard. Pour généraliser cette observation : quand Paris est illuminé, qu'un vaisseau est construit sur son quai, un orchestre élevé dans les Tuileries, un feu d'artifice dressé sur l'un de ses ponts, pour le vulgaire il n'y a qu'une foule, l'observateur en voit deux mêlées ensemble sans être confondues ; cela ne fait qu'une foule, comme deux troupeaux ensemble ne font qu'un seul troupeau, quoique chaque mouton conserve sur sa toison la marque de son maître. On distingue la foule qui veut tout voir, coûte que coûte,

foule patiente qui s'empare d'un pont quatre heures à l'avance pour avoir la première place; puis la foule qui se promène bien où il y a quelque chose à voir, et qui pourtant semble affecter de ne rien regarder: impossible pour elle de diriger ses pas d'un autre côté; mais elle est peu empressée, on dirait qu'elle n'est venue que pour trouver l'autre foule à qui elle fait les honneurs de la fête; celle-ci est la vraie foule parisienne, l'autre n'est composée que d'étrangers.

Que de divisions à établir dans cette masse populeuse qui habite Paris, pour la grouper d'après l'observation des plaisirs qu'elle se choisit! Un mot sur une espèce à part qui fourmille aujourd'hui, ceux qui se qualifient du beau nom d'hommes d'avenir. Ordinairement ce sont des gens profondément ignorants du passé, affectant de mépriser l'expérience qu'il nous a laissée et qui dédaignent le présent. Ce qui leur appartient c'est l'avenir, ils en disposent en souverains, c'est là qu'ils placent la réalisation de leurs rêveries religieuses et politiques: alors la société sera régénérée, reconstruite sur des bases nouvelles; nous aurons une famille organisée sur un au-

tre pied, attendu que la famille naturelle est insuffisante aux besoins de l'humanité ; nous aurons d'autres mœurs, parce que les nôtres sont usées ; les vices, funeste conséquence de la constitution actuelle de la société, disparaîtront pour jamais ; l'adultère et le mariage seront inconnus, etc. Voilà ce qu'il est loisible à chacun d'entendre et de lire tous les jours. Ridicule et grossière parodie des sages prévisions qu'un philosophe se permet quelquefois après de longues et sérieuses études sur la marche des temps écoulés et les événements du temps présent ! Mais enfin, pour amener le règne de ces belles doctrines, il faut bien se rattacher au présent, il faut convertir, entraîner les masses : alors, dans un bazar, une salle de spectacle, une ménagerie, transformés à la hâte, on déclare solennellement qu'on *se met à la tête de la civilisation pour conduire l'humanité entière au glorieux avenir de bonheur et de liberté qui lui est réservé !*

Malgré ces touchantes déclamations, ces folles utopies, il y a du bon sens dans Paris ; le peu de succès des réformateurs en est une preuve assez claire. Mais c'est qu'à côté de

ces chaires improvisées, la science et la véritable philosophie ont leurs tribunes, de sages leçons viennent éclairer la jeunesse; là aussi on vous parle d'avenir, on vous annonce des temps meilleurs, mais on commence par vous apprendre à ne pas nier les progrès accomplis, à ne pas compromettre le bien présent pour se livrer à des espérances chimériques.

Revenons au Paris matériel. Que d'améliorations depuis dix ans seulement ! Plus de ces gouttières avancées, rassemblant précieusement la pluie goutte à goutte pour la lancer en masse sur les infortunés piétons: des tuyaux placés verticalement le long des murailles conduisent les eaux jusqu'à terre, et l'on peut impunément marcher auprès des maisons qui, pour la plupart, présentent un trottoir protecteur contre les voitures; plus de ces innombrables voitures attelées de chiens; des Omnibus, des Béarnaises, des Tricycles pour transporter d'un quartier à l'autre; des bornes-fontaines pour la salubrité: certes Paris a bien gagné du côté de la sûreté et du bon ordre; à défaut de belles choses, de bonnes choses ont été faites; ne soyons pas ingrats, et parce

qu'on a songé à nos aises, ne nous plaignons pas qu'on ne nous ait pas assez parés. Après tout, de quoi te plains-tu, Paris? Tu veux être embelli? Tes quais s'élargissent, tes rues sont alignées, Napoléon remonte sur sa colonne, un obélisque t'arrive de Luxor, ton Palais-Royal est remis à neuf, et une sage police en interdit l'abord à la débauche; les bureaux de loterie sont successivement fermés: que veux-tu de mieux? Attends un peu: le Panthéon et la Madelaine s'achèvent, on va percer la rue Louis-Philippe, terminer les constructions du quai d'Orsay. Divisés entre eux sur tant de questions, les Français semblent être unanimes en un seul point, c'est que Paris ne doit pas avoir d'égal.

Je suis de ces gens qui ne reculent devant aucune difficulté quand il s'agit d'embellir notre capitale. Il y a des chemins de fer dans le monde: Paris n'en a pas encore; il faut que ses murailles soient percées de tous côtés pour leur ouvrir un passage. Un jour, le lit du fleuve creusé, élargi, doit permettre aux vaisseaux d'arriver à pleines voiles jusqu'à nous. L'esprit a beau s'effrayer à ce dernier projet: on a bien entrepris et presqu'achevé un canal

pour joindre la mer Rouge à la Méditerranée, pourquoi serions-nous condamnés à ne voir sur la Seine d'autre vaisseau que celui de la ville de Paris?

AUGUSTE DE SANTEUL.



HARFLEUR.

Rien n'est plus enchanteur que le point de vue de la montagne qui domine Harfleur en venant de Saint-Romain. De là se développent, à notre droite, de riches fabriques et de jolis jardins; à nos pieds, une gorge creusée avec grace entre de jolis coteaux boisés; au fond, les constructions d'une ville élégante surmontée d'un long clocher blanc; d'un côté, des vallées chargées de cultures fertiles ou d'agréables ombrages; de l'autre, un marais étendu et qui a succédé à un ancien port et à d'anciennes grèves, et qui fait palpiter de loin le cœur du botaniste, parce que son aspect révèle d'avance quelques-uns des trésors de la flore pélagienne. Cette rade de verdure a même conservé, dans les accidents de sa couleur, une certaine apparence des flots qui



Dessiné par A. Rouargue — Gravé par Martens

Harfleur.

l'ont baignée autrefois. C'est un immense tapis de criste-marine d'un vert sombre et sans reflets, sur lequel de longs bancs d'armoise aux fleurs éblouissantes blanchissent comme les vagues apportées par la marée. Si un vent frais parcourt la surface mobile et incline toutes les tiges à la fois, il ne manque rien à l'illusion, et le roi Arthur, qui passa la mer en cet endroit, au commencement du sixième siècle, pour combattre un Lucius, qu'il tua près de Paris, croirait pouvoir encore y abriter ses vaisseaux.

Peu de villes ont éprouvé plus de ces vicissitudes auxquelles est exposée la plus favorable d'ailleurs de toutes les situations dans une civilisation fixée, le voisinage de l'embouchure des grands fleuves et du rivage des hautes mers. Harfleur ne fut long-temps qu'un poste incertain entre deux peuples ennemis, dont elle subissait tour à tour ou les exactions ou les vengeances. C'est là que s'embarqua Édouard avec quarante bâtiments fournis par Guillaume-le-Conquérant; c'est là qu'après l'horrible parricide commis en 1202 par le roi Jean sur son neveu (et qui ne se rappelle la douleur et les imprécations de Constance!),

c'est là que Philippe Auguste, qui avait fait ajourner et condamner le duc de Normandie et d'Aquitaine par ses pairs, vint lui porter un nouvel appel du milieu de ses forteresses soumises. En 1346, Jean de Montfort, duc de Bretagne par conquête, ayant amené les Anglais dans cette province, « et le roi obligé « de donner ordre de ce côté, dit Froissard, « ils arrivèrent en une forte ville que l'on « clame Harfleur, et la conquirent tantost. « Après ils s'épandirent dans le pays. » En 1415, à la suite d'une longue alternative de guerre et de paix, le roi d'Angleterre et son armée, « la vigile de l'Assomption Notre-Dame, « dit Monstrelet, reprirent encore le port au « Hocq, entre Harfleur et Honfleur : le roi « logea en la prieuré de Granville. » D'inconcevables efforts ne sauvèrent pas Harfleur d'une nouvelle invasión des Anglais, qui traitèrent cette ville avec la plus cruelle rigueur. Il paraît cependant qu'effrayés par les préparatifs si redoutables et si cruellement frustrés de la journée d'Azincourt, ils offrirent inutilement de rendre cette position pour passer *bagues sauves*. Une funeste présomption repoussa leur prière, et il s'ensuivit cette ba-

taille de déplorable mémoire, la plus sanglante et la plus malheureuse de nos anciennes annales, où périt l'élite de la noblesse française; en tout plus de dix mille chevaliers. Ce n'est qu'en 1449 que la gloire de nos armes fut vengée sur ses côtes par Charles VII, qui, après s'être établi à Montivilliers en grande pompe, rentra en possession d'Harfleur à des conditions très-humiliantes pour l'ennemi. Les Anglais n'obtinrent qu'avec peine deux jours de délai pour attendre le retour de la mer, qu'ils n'osaient aller chercher à travers les grèves, de peur d'y être poursuivis par la haine du peuple, résultat infaillible des guerres injustes.

Harfleur, au milieu des luttes sanglantes dont elle était souvent l'objet et presque toujours le théâtre, n'eut guère de loisir à donner aux arts de la paix, et sans son église paroissiale elle ne tiendrait peut-être aucune place dans l'histoire de nos monuments. Pendant qu'au quinzième siècle Brunelleschi à Florence, et Léon Alberti à Rimini, posaient les premières bases de l'architecture régénérée, il s'établissait en France un système particulier de décoration monumentale, qui forme

2.

la dernière époque du genre appelé gothique. Cette innovation singulière consistait à substituer aux colonnes et aux entablements un nombre infini de moulures et de nervures, souvent chargées d'ornements du fini le plus précieux. Le porche de l'église des Artistes présente un exemple fort remarquable de la délicatesse de cette sculpture légère, et de ces détails élégants qui ont remplacé quelque temps la masse imposante des colonnes et la riche couronne de chapiteaux.

Parvenus sur les côtes de la Manche que nous allons visiter à la suite de l'histoire, errant de l'abbaye ruinée dont la mer a conquis les champs, à la chapelle du marinier ou à la hutte du pêcheur, nous ne trouverons plus, comme dans les châteaux de l'intérieur des continents, les traditions de la veillée sédentaire et conteuse, qui place des fantômes dans les ruines pour les peupler. Le voyageur des déserts de l'Océan a d'autres souvenirs et d'autres histoires. Il peut raconter avec attendrissement à ceux qui l'écoutent l'infortune du matelot abandonné, après d'inutiles recherches, dans une île oubliée sur la carte du pilote, et les regrets de la veuve, de la jeune

veuve incertaine encore de son malheur, qui vient tous les matins sur le rivage lui demander quelque pavillon arrivé des extrémités de la terre, d'où il rapporte un renseignement confus sur le sort d'une chaloupe égarée, qui doit probablement se retrouver un jour, car l'amour ne manque jamais de raisons d'espérer; lui demander du moins quelques débris rejetés par les flots, et qui lui apprennent tout ce qu'elle doit croire. Souvent peut-être elle a effrayé les yeux de sa mère d'un de ces témoignages dont elle s'obstine à douter. Elle persiste; et pour me servir maintenant des expressions d'un des poètes distingués de notre âge, M. Alexandre Soumet, qui a recueilli ce récit, et qui l'a embelli du charme accoutumé de son style,

Les flots peuvent encor lui rendre
L'objet de son long désespoir;
Et depuis l'aube jusqu'au soir,
Sur le rivage pour l'attendre,
En pleurant elle va s'asseoir.
Son cœur gémit, sa voix l'appelle;
Mais on dit qu'un jour, devant elle,
Une ombre plaintive apparut:
Ce jour-là l'épouse fidèle
Cessa d'attendre. . . . Elle mourut.

Ce récit nous a suivi dès lors sur tout le

littéral de l'Océan. Les grandes infortunes de l'homme, celles qui résultent de la déception de ses plus chères espérances, de la ruine de ses plus tendres affections, composent le chapitre le plus monotone de son histoire.

CHARLES NODIER.



LE JURA.

Sortir de Paris, s'en aller à dix, quinze, vingt lieues, c'est se jeter dans une autre ville qui rappelle Paris; qui, dans ses mœurs, dans sa physionomie, s'efforce d'effacer son caractère primitif pour ressembler à la capitale. Ainsi allez à Dreux, à Sens, à Étampes, vous trouverez là des gens qui étaient assis la veille au Palais-Royal, qui en ont rapporté la dernière nouvelle, la dernière brochure, la dernière mode, des gens qui feraient une maladie s'ils n'assistaient à toutes les revues de la garde nationale parisienne, à toutes les fêtes que donne la capitale, voire même à tous les bals de l'Opéra. Mais s'en aller d'un trait aux montagnes de l'Auvergne, aux côtes de la Bretagne, aux vallons de la Normandie, aux

sites agrestes de la Franche-Comté, voilà ce qui s'appelle réellement sortir de Paris.

Le chemin direct pour aller de Paris en Suisse est de passer par le Jura. Mais le Jura, fi donc ! On monte le Jura dans une voiture fermée, on court en poste jusqu'à Gex, et l'on ne s'arrête qu'à la frontière. Il est convenu que pour voir des montagnes il faut aller en Suisse, des lacs il faut voyager en Écosse, et qu'on ne peut parler de beaux sites et de ciels bleus si l'on n'a fait une ou deux excursions en Italie ou en Espagne. Du reste, on sait que nous avons en France les bords de la Loire, les rives de la Garonne, les champs de la Touraine, et, encore une fois, la Bretagne, l'Auvergne, la Normandie, la Franche-Comté ; mais il ne serait pas de bon ton qu'un Français fît attention à ces misères-là ; et tandis qu'un Anglais fera deux cents lieues pour venir les admirer, nous, à notre tour, nous monterons en diligence pour aller rendre visite à l'abbaye de Westminster ou à la vallée de Richmond : politesse pour politesse.

Et cependant, si vous saviez qu'elles sont belles nos montagnes de Franche-Comté, avec leurs sites si bizarrement variés, avec

leurs sommets à tête rocailleuse, entrecoupés de frais et verdoyants vallons, avec leurs grandes forêts de sapins qu'elles balancent au vent comme une noire chevelure ! Qu'elles sont belles, nos montagnes, à les voir de loin, en étranger, pour en mesurer l'effet pittoresque et la hauteur, ou bien aussi, quand l'on veut s'égarer dans leurs vastes solitudes, s'arrêter sous leurs abris, s'asseoir sur les tapis de mousse qui les couvrent, et rêver sous les branches ondoyantes du sapin, au bruit de la clochette du taureau qui bondit dans le pâturage, et du torrent qui roule de roc en roc et gronde encore dans la vallée !

Ce qui ajoute ici à l'effet du tableau, c'est l'aspect des habitations, qui ne sont point comme ailleurs groupées ensemble, mais toutes éparses, de droite et de gauche; qui, dans le fond de la vallée, sont tapies à l'ombre et voilées par des arbres; qui, sur le haut de la colline, sont fraîches et coquettes, s'ouvrent joyeusement aux premiers rayons du soleil; qui, suspendues au flanc de la montagne, sont comme un nid d'aigle au branchage du sapin. Toutes ces maisons, ainsi divisées, forment cependant une commune; on

sait où est le maire, où est le curé, où est le médecin. D'ordinaire elles sont placées chacune dans un enclos qui renferme à la fois le pâturage, le jardin et le verger. Le pâturage est la providence du fermier; c'est là qu'il engraisse ses bœufs, qu'il élève ses jeunes chevaux. Le jardin est un peu étroit; l'espace en est rigoureusement employé aux plantes destinées à nourrir la famille. Une carotte prend fort bien la place d'un dahlia; une grosse tête de chou épanouit tout à son aise là où vous auriez désiré peut-être voir éclore une rose. Mais tout cela est sagement calculé; il faut que chaque pied carré de terre pourvoie à la nourriture d'un jour, que chaque plate-bande fournisse au pot-au-feu du dimanche. Le verger est pauvre; il se compose de quelques pruniers qui ne donnent que des fruits acides, de pommiers qui n'ont pas le temps de mûrir. La maison est bâtie à la manière suisse, avec un mur à trois pieds de terre, le reste en charpente; son toit descend de chaque côté, comme deux grandes ailes; sa façade est en planches de sapin, bariolées en rouge, vert, quelquefois avec un grand crucifix peint en noir au milieu, et, s'il y a un prêtre

dans la famille, avec une invocation à la Vierge, écrite en gros caractères. Le rez-de-chaussée est formé d'une vaste cuisine avec un large foyer. C'est sous le manteau de cette cheminée que toute la famille se réunit dans les longues soirées d'hiver ; que l'on file le chanvre; que l'on se plaît à entendre les mugissements du vent, les tourbillons de neige qui roulent sur la maison; c'est là que le montagnard entonne d'une voix rude sa chanson militaire, que la vieille ménagère répète des contes de sorciers terribles à entendre, et qu'à la fin de la veillée tout le monde, par un commun accord, s'agenouillant en cercle autour du foyer, le père de famille prononce la prière, à laquelle les assistants répondent à la fois.

Car là, du moins, il y a encore de la religion, là du respect pour les vieilles croyances, là des pratiques religieuses; là, plus d'un homme porte encore sur la poitrine le scapulaire, orné de quelque symbole chrétien, auquel sont attachées des indulgences, à la condition de dire par jour sept *pater*. Là, peu de personnes oseraient s'endormir sans s'être signées de leur doigt trempé dans l'eau bénite. Eh

bien ! que la civilisation pénètre dans ces montagnes, jette ses germes dans le cœur de ces bonnes gens, et détruise pièce à pièce l'échafaudage de ces vieilles croyances qu'ils ont reçues de leurs pères, croit-on que la civilisation leur aura rendu un grand service ? Non, car cette religion fait leur consolation. C'est dans ses promesses qu'ils se reposent, dans ses mystères qu'ils l'admirent, dans leur confiance en un bon ange qu'ils se laissent doucement vivre. Pour bien juger du caractère religieux des habitants de nos montagnes, voyez le respect affectueux qu'ils conservent à leur curé, le soin qu'ils prennent de parer leurs églises.

Le curé n'est point, ici, un être mis à part, vivant dans le cercle intime de quelques rares fidèles, et du reste ne s'offrant guère en public que dans les cérémonies, couvert de ses ornements, et officiant en grande pompe pendant une heure ou deux. Ce curé est un homme du pays, le fils d'un horloger ou d'un paysan du village, qui regarde tous ses paroissiens comme ses amis, qui vit avec eux sans se soucier de l'étiquette. Le curé prend le matin sa canne et son bréviaire, et s'en va

d'enclos en enclos, de colline en colline, visiter sa paroisse. Il entre dans le chalet, s'assied à côté de l'aïeul, s'informe des douleurs de celui-ci, des chagrins de celui-là, et comme il est assez souvent médecin du corps et de l'ame, il peut donner un remède au vieillard qui souffre d'une vieille blessure, et faire entrer la consolation dans un jeune cœur malade. En même temps on le consulte sur un projet de mariage, sur l'état que l'on destine à un enfant, sur un procès qu'il faut soutenir. On écoute son avis, et il est rare qu'on ne le suive pas.

Aussi de quels soins n'est-il pas environné! Oh! il n'y a pas un prédicateur à Madrid, un moine en odeur de sainteté, une religieuse prophétisant l'avenir, qui soient plus fêtés et mieux accueillis que cet humble curé de village. Il ne se fait pas dans sa paroisse une livre de beurre, il ne se recueille pas un rayon de miel, il ne se tue pas un jeune chevreau dont il n'ait sa part, et, la veille des jours de grande fête, il s'établit à la porte de sa cuisine une procession de bonnes femmes, apportant leurs œufs, leur laitage, leurs poulets, véritable dîme qu'elles acquittent sans aver-

tissement de percepteur et sans intervention de garnisaire.

L'église est bâtie au point central de la paroisse; une grande partie des revenus de la commune est employée à lui donner chaque année quelque ornement nouveau. A côté s'élèvent le presbytère, la maison du maître d'école, et deux ou trois auberges. C'est là que de toute la montagne affluent, le dimanche matin, les habitants de la paroisse; les vieillards avec leurs habits à la française, leurs culottes de gros drap et leurs grands chapeaux à cornes; les jeunes gens avec la veste ronde et le pantalon de velours; les jeunes filles avec leurs robes d'indienne, à manches courtes, leur corsage élégamment taillé, leurs petits sabots couverts de peau de chèvre, leurs bonnets plats et carrés, et une profusion de colliers et de bijoux en or ou en argent. La tournure des montagnards est gracieuse et légère, leurs manières vives, leur esprit gai, et c'est plaisir que de les voir s'approcher l'un de l'autre, se réunir avec un air de franche cordialité et de joie expansive.

Le dimanche est ici plus que partout ailleurs une véritable fête. C'est ce jour-là que,

séparés les uns des autres toute la semaine par une assez grande distance, l'hiver par des chemins impraticables, les amis et les parents sont convenus de se retrouver, de se rejoindre, de passer quelques heures ensemble. Ainsi l'on va à la messe, et après la messe on court au cabaret. Hommes, femmes, jeunes garçons et jeunes filles s'asseyent à la même table, boivent à côté l'un de l'autre, et à la fin du repas entonnent la même chanson. Puis l'on se lève pour aller dévotement aux vêpres, et le soir on se sépare en se promettant de se revoir le dimanche suivant.

X. Marmier (de Besançon).

LES LANDES DE BORDEAUX.

La nature immobile, en un morne repos,
Y dort dans la stupeur, muette, et sans échos ;
Le silence et la mort couvrent ce lieu sauvage ;
Pas un seul arbrisseau n'y prête son ombrage.
Vous avancez au loin ; rien ne s'offre à vos yeux,
Qu'un sable étincelant, et la voûte des cieux ;
Seulement quelques pins, à la sombre verdure,
Noircissent de leur deuil, le deuil de la nature,
Et d'insectes volants les essaims affamés
Abreuvent dans le sang leurs dards envenimés.
La Douse, aux flots tardifs, sur une noire arène,
Dans son urne indolente, en dormant, s'y promène.
Quelques bergers épars, habillés de toisons,
Au centre du désert ont bâti leurs maisons.
Sur des supports de bois, où leur taille s'allonge,

Leur corps altier se meut, leur regard au loin plonge.
L'étranger qui les voit, y cherche des humains;
Ils traversent les eaux, franchissent les ravins,
Et de ces longs déserts difformes Polyphêmes,
Font paître des troupeaux moins sauvages qu'eux-mêmes.
Affamés de butin, et de rage écumants,
Les loups poussent au loin d'horribles hurlements.
Malheur au voyageur perdu dans la nuit sombre!
Ils ont senti sa trace, ils se pressent en nombre,
Ils l'atteignent; hélas! il se débat en vain;
Ses entrailles déja sont en proie à leur faim.

Lalanne.

NÉRAC.

Avec son site pittoresque, ses nombreuses fontaines, ses promenades charmantes, Nérac s'était déja classé parmi les jolies villes de France, lorsque tout-à-coup le hasard est venu le doter d'un nouveau genre de richesses. Un enfant veut déplacer une pierre, une excavation se présente, il y descend, et se promène dans un aqueduc romain.—On fait des fouilles, et l'on exhume des thermes, un temple, un palais. Ces constructions remontent à l'époque de Galien ; les inscriptions qu'on a trouvées indiquent qu'elles sont dues à *Tetricus*, qui se créa un empire indépendant dans les Gaules. Au seizième siècle, ces édifices étaient debout encore ; mais voilà qu'Antoine de Bourbon eut fantaisie de clore et de planter un parc ; ces

temples, ces palais l'eussent embarrassé pour courre le cerf. « Abattez tout cela, » dit-il; et ces chefs-d'œuvre de l'antiquité furent détruits. Mais si les colonnades, si les dômes ont été partout renversés, du moins les mosaïques se sont-elles conservées sous les décombres; et ces mosaïques sont telles qu'on ira les voir comme on va voir les *arènes* ou la *maison carrée* de Nîmes.

Nérac se détache du type si connu de toutes les sous-préfectures; il a son originalité, sa physionomie à part. A une couleur moderne se mêle un reflet du moyen âge; ici, vous croyez être dans une ville neuve; plus loin, vous trouvez les restes d'un château construit à l'époque de la renaissance, à côté d'une belle église bâtie de nos jours; et si vous passez la Baïse, si vous visitez le vieux Nérac, vous vous croyez transporté au quinzième siècle. Le moral tient toujours du physique, et la conversation des habitants de Nérac présente un mélange d'idées de notre siècle et de vieilles traditions.

Le seul roi dont le peuple ait gardé la mémoire, le bon Henri habita jadis Nérac, et le pays est encore tout plein de son souve-

nir ; un pan de muraille, un arbre, une fontaine sont autant d'occasions de raconter une anecdote de sa vie qu'on ne laisse jamais échapper : toutes ne ressemblent pas à la touchante histoire de Fleurette. L'engouement pour la mémoire du Béarnais est poussé si loin, que vous trouvez des gens qui disent avec assurance, que les belles mosaïques que l'on vient de découvrir appartiennent au seizième siècle, et, n'était Sully, ils feraient volontiers de Tetricus le premier ministre d'Henri IV.

Une station à l'église est de rigueur, surtout lorsque c'est un monument remarquable. Or celle de Nérac est belle : c'est un temple de l'école grecque, c'est un abrégé du Panthéon. Lorsque nous entrons dans une église aux formes grecques, est-ce une pensée religieuse qui s'empare de nous ? Sans doute, à l'aspect d'un temple d'Athènes, le païen pouvait songer à ses dieux : entre une colonne corinthienne et Vénus, entre un majestueux portique et Jupiter, il existait une liaison d'idées. Le beau idéal régnait sur les arts, et la divinité, chez les Grecs, ce n'était que le beau idéal de la nature humaine. Pour la pensée chrétienne, c'est l'infini : la retrouvons-nous

dans ce monument majestueux, mais symétrique et fini ? ou bien, dans ce vieil édifice aux mille pointes, aux flèches dentelées, au portail en ogive peuplé de saints ; dans cette longue nef, soutenue par de nombreux piliers, d'où partent tant d'arêtes qui vont se perdre dans la voûte comme les branches au dôme des forêts ; enfin, dans ce jour mystérieux qui glisse à travers les vitraux coloriés et les découpures de la rosace ? C'est là que la symétrie est absorbée par la variété des objets, et que l'esprit, ne pouvant saisir tous les détails de cette architecture multiforme, reste sous l'empire d'une impression vague et méditatrice qui convient si bien à une religion toute de spiritualisme. Chaque croyance a ses beaux-arts comme elle a sa littérature. Le gothique, voilà l'architecture chrétienne ; mais on ne bâtit plus, on ne peut plus bâtir des cathédrales gothiques. Je le crois bien : c'est que l'artiste pour créer, c'est que le public pour juger, va puiser ses inspirations ailleurs que dans le christianisme. Aussi je conçois que de nos jours on puisse élever une Bourse, temple de la divinité du siècle ; mais je doute fort que désormais on parvienne à bâtir une église modèle.

Tout à côté de l'église est une plate-forme plantée d'acacias ; ce n'est point un parapet qui la termine, mais un gazon dont la pente rapide ne laisse pas de vous causer un certain mouvement de frayeur. De là se déroule un paysage charmant, on dirait une décoration de théâtre. La Baïse coule à vos pieds, et ses eaux, d'un vert de glace, réfléchissent deux vieux ponts. Vous avez en face le vieux Nérac, qui présente en amphithéâtre ses maisons de bois ; à gauche, des rochers blancs et à pic bornent la vue, qui plonge à droite sur les arbres de la Garenne. Ajoutez à tout cela une chute d'eau et le bruit cadencé d'un moulin, jetez un beau clair de lune sur ce tableau, et vous aurez un spectacle dont il vous sera difficile de vous détacher.

J'ai déja nommé la Garenne ; il n'est pas permis à celui qui a visité Nérac d'oublier cette jolie promenade. Le long de la Baïse, au pied d'un coteau couronné d'un taillis, se prolonge un berceau d'ormes et de chênes qui, suivant toutes les sinuosités de la rivière, n'a jamais la monotonie d'une allée droite. Des fontaines ornent cette promenade, et dans un endroit où le coteau s'éloigne de la

Baïse, on a élevé une salle de danse de fort bon goût.

C'est à l'entrée de la Garenne que vous rencontrez les restes des thermes et du temple qu'on croit avoir été consacré aux divinités infernales; ces deux édifices étaient contigus. En visitant d'anciennes ruines, on aime à refaire dans son imagination, à l'aide de quelques vestiges, le monument tout entier.

C'est ainsi que nous avons cru retrouver le sanctuaire, l'autel des sacrifices, la piscine des ablutions, et même la cache d'où les prêtres improvisaient leurs oracles. Peut-être avons-nous créé un nouveau temple; mais qu'importe! pourvu que notre système se combine avec les pierres que nous avons sous les yeux, notre esprit est satisfait. Les thermes sont encore mieux conservés. Entre deux niches, demi sphériques, qui servaient de vestiaire, règne une suite de dix ou douze siéges de même forme, mais de plus petite dimension, tous revêtus de marbre blanc. Ces siéges, séparés par des colonnes, se trouvent adossés à un aqueduc qui aboutissait à une chaudière; et cet aqueduc versait en nappe d'eau son trop plein sur les baigneurs;

ainsi il est évident que ceux-ci, placés dans une salle commune, étaient plongés tous à la fois dans une cascade d'eau tiède.

Les édifices dont je viens de parler ne se trouvent liés par aucune construction au grand palais situé tout au-dessus dans la plaine qui fait face à la ville. Les proportions de ce palais sont magnifiques; mais l'édifice est entièrement rasé, il n'en existe que le parquet. Nous avons vu une rotonde d'une très-belle dimension, et une salle longue d'environ quatre-vingt-dix pieds, terminée d'un côté par une demi-circonférence. Ce lieu ayant servi long-temps de cimetière, les fossoyeurs n'ont pas toujours épargné la mosaïque; ils l'ont perforée entre deux terres; en sorte que dans ces brillants vestiges d'un peuple qui n'est plus, on aperçoit des troncs de cadavres et des restes d'ossements humains. Cependant on peut partout suivre le dessin; les ouvrages des Gobelins ne l'emportent pas sur ces tapis de cailloux, par le choix et la vivacité des couleurs. Nous avons remarqué des cubes qui, par une heureuse disposition de nuances, semblent saillir du plan où ils sont dessinés; ils s'allongent ou se raccourcissent selon

que l'œil en est plus ou moins rapproché. Nous avons vu des bordures de laurier où l'on aperçoit les plis des branches et les ondulations des feuilles.

Ces mosaïques attireraient bien des curieux; mais après les avoir calquées, on est obligé de les enfouir de nouveau; et cela, parce que la municipalité de Nérac, qui n'est pas riche, ne peut faire les frais d'un pauvre mur de pourtour.

Saugeon (de Bordeaux).

LA CHAMPAGNE.

Scilicet et tempus veniet. . . . .
VIRGILE.

Je laisse à d'autres le plaisir de vous parler de ces riants vallons où la Marne promène ses eaux dormantes, de vous peindre les coteaux délicieux de Damery, d'Épernay, d'Aï, de Mareuil, ombragés par le pampre qui les couronne, inondés par le nectar qui découle du penchant des collines.

Allez, suivez d'un pas rêveur les contours fleuris de cette eau qui murmure; égarez-vous lentement dans ce bois si mollement ondulé; prenez ce sentier sinueux qui serpente autour

du coteau et conduit à l'ermitage; savourez toutes les beautés de la nature! Mes regards, à moi, aiment à s'arrêter sur cette Champagne nue, blanche, pauvre, aride... Pauvre! mais étincelante de souvenirs.... Aride! Ah! si le sang humain suffisait pour féconder un pays, quelle terre serait plus fertile que ces plaines, où depuis Attila tant de légions dorment ensevelies.

N'est-elle pas toute pétrie d'ossements humains, cette Champagne où se sont tant de fois débattus, entre des millions d'hommes, les intérêts de quelques ambitieux dont le vent balaie aujourd'hui la poussière?.... Ne semble-t-il pas que tous ces ossements de divers âges, entassés là de toutes les contrées, doivent parfois s'agiter et frémir sous mes pas; que la nuit, toutes ces ombres errent, planent autour de moi?.... n'entends-je pas leurs armes retentir? et, par intervalles, le vent du soir ne vient-il pas apporter à mon oreille les cris sauvages des soldats d'Attila, mêlés confusément aux voix plus harmonieuses des guerriers enfants de la France?

Vision ossianique!.... Partout le néant et le silence. De tous ces corps qui se sont

bruyamment agités sur cette surface, il reste à peine quelques ossements modernes, témoignage muet des luttes sanglantes de notre âge, et quelques fers rongés de rouille, que le soc heurte en passant. Ce fer fut-il forgé au pied du Caucase, ou laminé sur les rives du Tage? armait-il un soldat du peuple-roi, ou un barbare venu des bords du Borysthène? et sont-ils sortis des lieux arrosés par le Niémen ou par la Loire, ces os blanchis, dont le laboureur vient de troubler le repos? Peu lui importe, d'un pied indifférent il les écarte tous: c'est un obstacle à sa charrue.

Je me souviens qu'un jour un jeune laboureur m'ayant apporté un fragment informe d'une armure, qu'il avait ramassé par hasard, je me crus obligé de lui faire un récit succinct des batailles et des combats dont son pays, depuis deux mille ans, avait été le théâtre. J'étais en verve, car peu s'en fallut que je ne remontasse au déluge: toutefois je ne commençai qu'à César. Voilà donc César, à la tête de ses légions, venant porter la guerre dans ce pays. Plus tard, près de Châlons, se livra la grande bataille où Tetricus fut défait par Aurélien. Puis vinrent les Francs et les autres peuples

de la Germanie, qui s'emparèrent de la Champagne. Bientôt après, Attila, venu du fond du Caucase aux rives de la Seine, fut défait dans ces mêmes plaines par les Romains, les Francs, les Bourguignons et les Goths.

Depuis l'origine de la monarchie française jusqu'au quatorzième siècle, la Champagne fut constamment ensanglantée par les prétentions ambitieuses de ses ducs et de ses comtes, qui parvinrent enfin, vers le dixième siècle, à rendre leurs domaines indépendants de la couronne de France. Mais toutes ces luttes contre la couronne de France, pendant près de mille ans, n'empêchèrent pas les ducs et les comtes de Champagne d'être constamment en guerre avec leurs voisins.

Du fond de leur péninsule, les Espagnols vinrent aussi, dans le seizième siècle, sous les ordres de Charles-Quint, guerroyer dans la Champagne, dont ils détruisirent et brûlèrent plusieurs villes.

Dans les diverses guerres contre les Anglais, comme dans nos luttes religieuses et nos dissensions civiles, la Champagne fut encore un théâtre continuel de guerres et de combats.

Et, vers la fin du siècle dernier, lorsqu'un cri de liberté, parti du sein de la France, attira sur elle la colère des rois de l'Europe, c'est en Champagne, c'est à Valmy que leurs armées furent repoussées sur la terre étrangère; c'est encore là que, vingt ans après, devait se débattre et tomber sous les coups de ses ennemis réunis, celui qui seul les avait tous écrasés tant de fois. Ainsi le soleil de la Champagne devait éclairer le premier et le dernier jour de vingt années d'une gloire immortelle!

Tout atteste chez elle le rôle qu'elle a joué depuis des siècles; partout des villages entourés de fossés et de remparts plus ou moins détruits; ici les traces du camp de la Lune, plus loin celui d'Attila, qu'ont épargné le temps et les hommes; çà et là des débris de retranchement de tous les âges; au détour de ce bois fut tué un général français, ici un des héros du peuple-roi : ce monticule fut élevé pour lui servir de tombe, car ces buttes factices, espèces de pyramides que vous rencontrez souvent dans la plaine, furent construites pour servir de sépultures aux guerriers morts dans une bataille. Ces chemins

longs et droits, bâtis en chaussée, que vous trouvez en partie dégradés ou réparés, étaient des routes militaires que fit construire Agrippa, gouverneur des Gaules. Ce pont fut rompu du temps de la ligue ; ce village, brûlé par Charles-Quint ; ce canon, depuis deux cents ans, sert de borne au coin d'une rue ; ces boulets incrustés dans ce mur datent de 1814.

Et cette montagne que vous découvrez à l'horizon, c'est le Mont-Aymé, d'où trois monarques se plurent à contempler leurs armées qui couvraient la Champagne, étonnées de fouler le sol de la France.

Quelle ville ici ne compte plusieurs siéges? Quel village ne montre quelques cicatrices? Quelle ferme n'a pas ses souvenirs?

Mais ces souvenirs, empreints de je ne sais quelle rêverie pénible, comment ne les pas reporter sur Brienne et son château délaissé? sur Brienne, qui fut le second berceau de Napoléon, et son premier tombeau.

Si les lieux consacrés par l'enfance des grands hommes doivent vivre dans la mémoire des siècles, quelle cité peut aspirer à ton immortalité, humble ville de Brienne!

Ton château plane solitairement sur tes tristes campagnes, et sa masse éclatante éblouit au loin l'œil du voyageur. Mais c'est en vain que les trésors d'un autre âge furent prodigués pour l'élever, pour transformer cette nature aride en un séjour de délices : notre siècle n'a plus d'hôtes pour de tels palais. Ils restent debout parmi nous, comme si notre indifférence leur faisait grace : espèces de ruines toutes neuves, qu'on laisse au temps le soin de noircir et de balayer lentement.

Et bientôt, Brienne ! on ne parlera plus ni de ton château, ni de ses bosquets, ni de ses eaux suspendues ; mais tu vivras éternellement pour avoir servi de berceau à Napoléon.

Son nom, qui a rempli le monde, que redira toute la postérité ; son nom fut proclamé là pour la première fois. Là, se voit encore la chambre étroite où il veillait, fécondant par le travail les germes de son génie. Là, se retrouve la place où, dans ses jeux d'enfant, il préludait au jeu terrible des combats.

Singulière vicissitude ! ce fut là, aux lieux mêmes où il avait promené et les rêveries du jeune âge et les méditations de son génie

naissant, que ses ennemis, réunis pour l'écraser, affrontèrent son premier choc sur le sol de la France. La fortune, déja infidèle à ses aigles, semblait hésiter encore à briser son ancien favori; mais bientôt s'accomplit l'arrêt fatal. Et dès ce moment, Brienne! tu comptes un titre de plus à l'immortalité : tu as vu l'aurore et le déclin de Napoléon.

CHARLES DE ROSIÈRES.



MENDE.

Rien de beau comme le coup d'œil dont on jouit sur la côte qui domine Mende. Les montagnes verdoyantes, les ombrages qui entourent la ville, les jardins, les flèches hardies et élégantes de la cathédrale, tout cela présente un tableau des plus pittoresques.

Le département de la Lozère, formé du Gévaudan, est une contrée montagneuse ; jadis elle était couverte de forêts. La Lozère est une montagne qui ne s'élève pas à moins de 1600 mètres au-dessus du niveau de la mer ; viennent ensuite l'*Aubrac*, la *Margueride* et l'*Aigoual*.

Les communications du Gévaudan avec les autres provinces de France étaient si difficiles au douzième siècle, qu'on a dit, au sujet du



Dessiné par Chapuy — Gravé par Salathé

Mende

voyage d'Aldebert, évêque de Mende, auprès de Louis VII : « Personne de notre temps ne se souvient qu'aucun évêque du Gévaudan soit venu à la cour des rois de France. » Le plus ancien chemin connu était la voie romaine, qui conduisait de Lyon à Toulouse, en traversant le pays des *Gabales*, des *Velannes*, jusqu'à celui des *Ruthènes*.

Mende est une ville assez mal bâtie et sombre; elle n'a, pour ainsi dire, de remarquable que les clochers de sa cathédrale.

L'habitant de la Lozère a une physionomie agréable, qui paraît douce et timide. Les hommes, par leur costume et leur rire niais, sembleraient avoir servi de modèle à quelques rôles de nos comédies. Les femmes, avec leur teint frais, leurs traits délicats, leurs yeux bleus, font trouver agréable leur air tant soit peu égaré. Mais ne vous fiez pas à l'apparence,

Ces femmes ont de la Syrène
La voix trompeuse et les appas.

Or, de méchantes langues prétendent que les oréades du Gévaudan arrêtent quelquefois le voyageur en lui adressant des paroles gracieuses; qu'elles l'attirent dans des réduits so-

litaires, d'où il est fort heureux de sortir en ne laissant que sa bourse, ses vêtements et quelques lanières de sa peau. Ce qui demeure moins incontestable, c'est que le paysan de la Lozère a le caractère faux, intéressé, tracassier et cruel; fort heureusement n'en est-il point ainsi de l'habitant des villes.

A une très-petite distance de Mende, on aperçoit sur une roche escarpée, mais couverte de verdure, l'ermitage où saint Privat passa plusieurs années de sa vie, où il mourut même fort tragiquement à l'époque de l'irruption que firent les Barbares dans le Gévaudan, sous les ordres de Crocus. Les habitants de la contrée s'étaient renfermés dans le château de Gredon. Saint Privat refusa de les y suivre, et resta dans l'asile où il s'était voué aux mortifications et aux prières; les Barbares l'y découvrirent, et n'ayant pu obtenir du héros chrétien qu'il sacrifiât à leurs idoles, ils l'arrachèrent à la croix qu'il avait embrassée, et le plaçant dans un tonneau garni de fers tranchants, ils l'abandonnèrent à la pente du rocher. Le tonneau roula en bondissant, et alla s'arrêter dans les ronces qui bordaient le pied de la montagne.

L'armée fut presqu'aussitôt affligée d'une disette affreuse. Crocus, réduit à l'extrémité, envoya demander des vivres au château de Gredon; et, par un accord assez singulier avec un ennemi qui meurt de faim, on s'empressa de le satisfaire à condition qu'il sortirait du pays sur-le-champ : ce qui, du reste, fut ponctuellement exécuté.

Dès que les Gabales furent délivrés de la présence de leurs ennemis, ils coururent à la retraite de leur pasteur, qu'ils trouvèrent ensanglantée. Après avoir enfin découvert le corps du saint martyr, ils l'inhumèrent dans la bourgade de Mende, située au lieu même où nous voyons la ville actuelle.

Les amateurs qui vous conduisent à l'ermitage, ont bien soin de vous faire remarquer, de distance en distance, sur les rochers, les traces qu'a laissées la marche de saint Privat, qui probablement apportait l'attention la plus scrupuleuse à poser exactement le pied au même endroit chaque fois qu'il montait ou descendait : circonstance de rigueur pour que la pierre ait été usée telle qu'on la voit aujourd'hui.

On m'a raconté plusieurs autres choses non

moins extraordinaires de ce saint personnage; mais j'en fais grace au lecteur; au surplus, le Gévaudan est le pays des miracles : il n'est pas un village qui ne puisse en citer une demi-douzaine au moins pour sa part.

Un curieux qui vient à Mende, ne manque jamais d'aller visiter le *mausolée de Plaucus* à Lanuéjols; et il n'a pas à regretter sa promenade, bien qu'il ait traversé une contrée fort maussade; mais il a vu l'un des plus beaux monuments qui nous restent des Romains. L'Académie des Inscriptions a jugé que ce tombeau remontait au troisième siècle. Deux poteaux sont plantés sur les chemins qui aboutissent à ce monument. Leur plaque rappelle l'article de notre code qui inflige une peine à ceux qui détruisent ces sortes de reliques : aussi les habitants de Lanuéjols n'enlèvent-ils pas les pierres du tombeau; en revanche ils y laissent pénétrer dans l'intérieur des eaux qui en minent les fondements. En outre du tombeau romain, il existe encore dans la Lozère un grand nombre de monuments druidiques.

Adolphe de Chesnel.

LES TOURS DE MONTFORT-L'AMAURY.

Je vous aime, ô débris! et surtout quand l'automne
Prolonge, en vains échos, sa plainte monotone.
Sous vos abris croulants je voudrais habiter,
Vieilles tours que le temps l'une vers l'autre incline;
Vous qui semblez de loin, sur la haute colline,
        Deux noirs géants prêts à lutter.
Lorsque d'un pas rêveur, foulant les grandes herbes,
Je monte jusqu'à vous, restes forts et superbes,
Je contemple long-temps vos créneaux meurtriers,
Et la tour octogone et ses briques rougies,
Et mon œil, à travers vos brèches élargies,
Voit jouer des enfants où mouraient des guerriers.
Là souvent je m'assieds, aux jours passés fidèle,
Sur un débris qui fut un mur de citadelle;
Mon cœur, sur ce néant, médite replié;

Et la ville, à mes pieds, d'arbres enveloppée,
Étend ses bras en croix et s'allonge en épée
Comme le fer d'un preux dans la plaine oublié.
Mes yeux errent, du pied de l'antique demeure,
Sur les bois éclairés ou sombres, suivant l'heure,
Sur l'église gothique, hélas! prête à crouler,
Séjour où l'espérance invite le fidèle,
Et je vois, dans le champ, où la mort nous appelle,
Le sol immobile onduler.
Foulant créneaux, ogive, écussons, astragales,
M'attachant comme un lierre aux pierres inégales,
Au faîte des grands murs je m'élève parfois;
Là je mêle des chants au sifflement des brises,
Et dans les cieux profonds, suivant ses ailes grises,
Jusqu'à l'aigle effrayé j'aime à lancer ma voix.
Là quelquefois j'entends le luth doux et sévère
D'un ami qui sait rendre aux vieux temps un trouvère;
Nous parlons des héros, du ciel, des chevaliers,
De ces ames en deuil, dans le monde orphelines,
Et le vent qui se brise à l'angle des ruines,
Gémit dans les hauts peupliers.

VICTOR HUGO.

LE MONT CASSEL.

Au nord de la France, et à six lieues de la mer, s'élève le mont Cassel, sublime pyramide au milieu des immenses plaines de Flandre qui s'étendent à ses pieds. Pour qui ne connaît que les rases campagnes de cette partie de la France, pour qui n'a pas vu la Suisse avec son ciel si gai, ses montagnes où la végétation est si vivace, ses bois étagés aux flancs des coteaux, ses rochers réfléchissant les feux du soleil comme des diamants, tous ses paysages enfin si frais, si riches en accidents de lumière et de terrain, c'est un magnifique spectacle que celui qu'offre ce mont couronné d'une petite ville qui, d'en bas, semble être un château-fort. A cette vue,

l'imagination du voyageur se reporte bien loin en arrière : là César avait un camp (*Castellum*, d'où vient au mont son nom Cassel); là furent livrées trois fameuses batailles par trois Philippe de France : il pense aux temps de la féodalité, si barbares mais si poétiques; il s'attend à trouver là haut quelque noire habitation d'architecture fantastique, avec son clocher aux mille flèches, et ses tours crénelées où gémit la belle châtelaine aux bras d'un vieux baron bardé de fer, et plus roi dans ses hautes murailles que le roi lui-même dans son hôtel royal des Tournelles. Mais, en approchant du sommet, le rêve s'évanouit; les objets, dégagés de vapeurs et des illusions d'optique, paraissent ce qu'ils sont. On distingue la tour de l'église et les toits des maisons couvertes de tuiles noires et d'ardoises qui, frappées par les rayons du soleil, brillent comme des plaques d'acier poli et s'y détachent avec force sur la teinte grise et sombre du ciel du nord. Cette masse blanche qu'on aperçoit avant la ville, c'est la somptueuse maison de campagne du général Vandamme. Elle est ouverte aux étrangers qui veulent la visiter, et peu s'en font faute, car elle mérite de l'être.

Au milieu de ces parcs immenses où abonde le gibier, de ces vastes étangs, de ces fontaines, de ces labyrinthes sombres, silencieux et peuplés de statues, on se croit transporté dans un Éden dont on voit parfois les dieux se dérober, par une allée secrète, aux regards et aux civilités des visiteurs. Tout y est luxe et magnificence, jusque dans les écuries qui, très-spacieuses, sont bâties et pavées de marbre blanc. C'est une habitation qui n'est pas inférieure à celle de Saint-Cloud.

Sur le flanc de la montagne se trouve le cimetière, dont on voit de loin les croix blanches se détacher sur le fond verdâtre des ifs et des haies vives qui l'entourent. Le soleil, descendant à l'horizon comme derrière un rideau de pourpre et d'or, colore de ses derniers feux les urnes de quelques colonnes funéraires : admirable rapprochement entre un riche de la terre qui s'est éteint, et un beau jour qui meurt!.....

Là, comme partout, le pauvre de la grande route vit avec les parcelles tombées de la bourse du voyageur, et fait tourner à son profit la beauté de son pays. Il s'intitule votre *Cicerone*. « Monsieur a-t-il été au moulin? C'est

là qu'il faut aller pour bien voir le pays..... »
Et il vous y conduit par un petit sentier escarpé et presque à pic. En effet, de ce moulin, qui est assis sur le plateau le plus élevé de la montagne, le tableau est magnifique et vaste autant que la vue peut s'étendre. Quand l'atmosphère est pure, on compte aisément trente-deux clochers, tant de villes que de villages, dont les croix, élancées au-dessus des massifs de verdure qui les entourent, annoncent au voyageur qu'il est toujours près de la maison de Dieu et des hommes, et le dirigent dans sa marche. En parcourant les intervalles qui séparent ces clochers les uns des autres, les regards glissent agréablement sur des plaines immenses dans lesquelles s'élèvent, semés çà et là, des bouquets de bois sur de vastes pâturages étendant leurs tapis sur la terre jaunâtre, et au milieu desquels les blanches murailles des métairies brillent comme des voiles latines sur un lac tranquille.

Au nord, le paysage est fermé par un cercle brumeux réfléchissant la teinte du ciel, avec lequel il semble se confondre; c'est la mer, qui, à six lieues de l'œil du spectateur, baigne la plage de Dunkerque et les dunes, qui,

éclairées par le soleil, offrent l'aspect d'une chaîne de monticules couverts de neige.

Là haut, comme l'air est vivifiant et pur! que la respiration est douce et facile! comme le champ s'ouvre vaste et brillant à l'imagination de l'homme qui admire! que de poésie et d'enchantement pour le canevas du poète! que de fraîcheur et de coloris pour la toile du peintre! Artistes, qui allez bien loin chercher des imaginations et des modèles, qui, le sac au dos et le bâton à la main, gravissez, par caravanes, les Alpes et descendez en Italie à la conquête des arts, allez aussi visiter le mont Cassel. Nous avons toute la Suisse et toute l'Italie dans nos albums et nos galeries : allez en Flandre. Vous nous en rapporterez des ciels nuageux, grisâtres, larges, hardis; des plaines immenses à perte de vue, sans accidents de terrain, il est vrai, mais riches en accidents de lumière; des fermes bien vivantes, bien animées; de beaux pâturages aux longues herbes courbées par le vent, émaillés de fleurs et couverts de bestiaux; des tableaux enfin à la façon de ceux des grands paysagistes hollandais.

Je ne sais si parmi mes lecteurs il s'en trou-

vera qui, ayant vu ce pays, m'accuseront d'en avoir voulu donner une idée plus haute que celle qu'il mérite; s'il s'en trouve, c'est que ceux-là l'ont vu rapidement, à moitié endormis, étroitement enfoncés et cahotés dans un coin de diligence. Pour moi, je l'aime, parce que je l'ai vu autrement, à mon aise; parce que j'y ai eu quelques beaux jours, de ceux que l'on n'oublie pas : ils sont trop rares dans la vie. J'ai souvent passé plusieurs heures, assis à la même place, au bord du chemin qui, du pied de la montagne, monte en spirale jusqu'à son sommet. Là je sentais mon ame s'élargir à la sublimité du tableau déroulé sous mes yeux. Je rêvais, l'imagination mollement bercée par les chants de la fauvette et du pinçon, par le frôlement mélancolique des feuilles sèches que la brise d'automne roulait à mes pieds. Je rêvais la vie dans la solitude, le bonheur aux champs : le ciel!!... et souvent la plaine était entièrement effacée dans la vapeur du soir, quand les bêlements prolongés d'un troupeau et les pas lourds du vacher, en blouse bleue et en sabots, sifflant et faisant claquer son fouet, venaient m'arracher à mes douces rêveries. Alors je me levais, et après avoir jeté

un long et dernier regard, un regard d'adieu sur l'occident d'où montaient encore quelques rayons d'une lumière tendre et vague, je partais, emportant du calme et du bonheur plein mon ame. Heures de mélancolie, d'extase et d'oubli du monde, heures qui passiez si vite, j'irai, je l'espère, vous retrouver encore sur la montagne de Cassel!....

ARTHUR DINAUX (de Valenciennes).



LA BRÈCHE AU DIABLE.

A gauche de la route de Caen à Falaise, non loin de Potigny, se trouve l'un des sites les plus remarquables de la Normandie, cette terre où les beautés pittoresques de la nature le disputent aux grands et poétiques souvenirs de sa vieille gloire : c'est la roche de Saint-Quentin, connue dans le pays sous le nom de *Brèche au Diable*, nom admirablement approprié par le peuple à la configuration sauvage et âpre de ce lieu bizarre. Lorsqu'au détour d'un petit sentier, qui se déroule comme une blanche écharpe sur la verte pelouse du vallon, on aperçoit tout-à-coup cette roche noirâtre, déchirée depuis la base jusqu'au sommet, et présentant comme une immense gueule

béante levée vers le ciel, on est saisi d'un étonnement mêlé de frayeur : il y a dans ce spectacle quelque chose de grand et de terrible qui porte bien l'empreinte de l'œuvre de Satan.

Imaginez-vous une longue chaîne de rochers très-élevés, qui traverse un large et magnifique vallon, et se trouve brusquement coupée dans toute sa hauteur par une rupture qui forme une gorge profonde, ou plutôt un véritable abîme. L'escarpement effrayant du côté oriental présente une muraille de rochers taillés à pic et hérissée d'énormes blocs qui semblent suspendus dans l'air et menacent sans cesse de rouler dans le précipice. Ce déchirement de la montagne n'a pu être produit que par une de ces grandes catastrophes de la nature qui changent et bouleversent certaines contrées de la terre. Le roc, à angles saillants et à couches presque verticales, paraît avoir été déchiré par une violente explosion. Mais on prétend que le vallon qui s'étend au midi était autrefois un lac immense, dont les eaux, s'ouvrant un passage à travers les flancs de la montagne, s'écoulèrent dans le vallon du nord. Quoi qu'il en soit, on n'y voit plus aujourd'hui que la jolie petite rivière de Poussendre, qui court et bondit en

cascades écumantes sur des pointes de roches, dans les profondeurs de l'abîme, où ses eaux font tourner deux moulins à huile, dont le bruit retentissant et monotone vient seul troubler cette solitude agreste et sauvage.

Il existait autrefois des traditions populaires sur un lieu qui prête tant aux croyances merveilleuses; mais elles ont éprouvé le sort de toutes ces vieilles légendes nationales, dont, chaque jour, se perd le souvenir. Aujourd'hui, lorsque vous interrogez les gens du pays sur l'origine de la rupture de la montagne, ils vous répondent : « Nos anciens l'ont toujours vue comme cela; tout ce que nous savons, c'est que c'est le diable qui l'a faite. » Ou bien, quelques-uns parlent vaguement de combats livrés en cet endroit entre Satan et saint Quentin, auquel est dédiée une petite église qui couronne le plateau de la colline.....

Sur le haut de la montagne qui domine le précipice, du côté de l'orient, s'élève un monument qui ajoute encore à l'aspect romantique de ce site sauvagement pittoresque; c'est le tombeau de Marie Joly, actrice charmante, femme pleine des douces vertus de mère et d'épouse, morte à la fin du siècle dernier. La pierre

blanche du mausolée apparaît de loin, au milieu du noir feuillage des pins et des cyprès qui l'environnent, comme une pâle étoile sur un ciel sombre et obscur. Pour visiter cet asile de l'éternel repos, il faut gravir la colline par un sentier escarpé. Lorsque vous êtes parvenu au sommet, vous trouvez, dans une espèce de hutte, un pauvre savetier ignorant qui ouvre l'enceinte du tombeau, où l'on pénètre par une grille en fer, au-dessus de laquelle on lit des vers que Marie avait composés elle-même pour le tombeau de J.-J. Rousseau.

Le mausolée s'élève sur la crête du rocher au bord de l'abîme, dont il n'est séparé que par un étroit sentier, d'où l'œil plonge avec effroi dans les profondeurs du gouffre, et où il est impossible de passer sans éprouver une sorte de vertige.

TRÉBUTIEN (de Caen).



BREST.

Brest !... un nom qui résonne bien, n'est-ce pas? un nom bref et rude, un vrai nom breton. Et aussi c'est une belle ville, avec ses larges rues, où la rafale de mer souffle à l'aise, ses hautes maisons noircies au vent brumeux, et sa population marine qui circule partout; une population à la voix forte et au poing solide; vivant sur l'eau de nos mers, ou sous l'eau de nos pluies; population amphibie et de toile cirée, toujours le chapeau de cuir bouilli au front, et la capote imperméable au dos; vraie colonie de marins, jetée à la fin de la terre, les pieds dans les vagues et la tête dans la brume; ne s'intéressant qu'au vaisseau qui part ou qui arrive, au vent qui souffle, à la mer qui mugit ou dort.

Et bien long-temps pourtant, cette belle



Dessiné par Colin. Gravé par Salathé.

Brest

rade fut presque déserte, ce beau port était un marais, cette ville un hameau sombre, au-dessus duquel dominait seul le lourd château. Celui-ci faisait toute l'importance du lieu; on n'avait pas encore compris ce que la marine pouvait tirer d'utilité de cette admirable situation.

Au seizième siècle, Brest n'était qu'une bourgade sans siége pour rendre la justice. Là, vivaient quelques pêcheurs aventureux, quittant souvent leurs bateaux pour le pont d'un hardi corsaire, habitués au roulis de la Manche, et descendant chaque année aux côtes d'Angleterre, avec la hache d'abordage et la mèche d'incendie! Du reste, pauvres serfs, recevant de leurs maîtres le mal qu'ils faisaient à l'ennemi; pillards et pillés, combattant pour manger, mais mourant bravement au besoin, et s'en moquant, pourvu qu'après la mort il y eût une messe.

C'étaient ces matelots qui montaient *la Cordilière*, en 1523, lorsqu'elle sortit de la rade pour attaquer *la Régente*, beau vaisseau anglais que suivait toute une escadre. Les deux navires s'accrochèrent à vue de terre, sous les yeux de plus de trois mille spectateurs accourus

du fond des campagnes et groupés sur les rochers et les montagnes. Ce fut un spectacle terrible, car le feu s'élança bientôt du vaisseau anglais, puis du vaisseau breton; les flammes coururent, pareilles à des artifices, le long des cordages; les vastes flancs des deux navires mugirent comme des volcans prêts à ouvrir leurs cratères; puis tout s'abîma avec un hurlement horrible, et la mer se referma tranquille sur le gouffre enflammé. Ce fut le premier fait d'armes de la marine bretonne, et le commencement de sa gloire.

Le siècle suivant, la ville s'agrandit; les arsenaux maritimes commencèrent à se former; Louis XIV en fit un des premiers ports du monde.

Et maintenant Brest est devenu ce que vous voyez : une belle et noble ville qui grandit et s'accroît sans cesse comme une adolescente, malgré son étroit corset de murailles. Brest n'a plus de chaumières de pêcheurs; elle a rejeté dans un trou, au Pont de Terre, ce qui lui restait de masures, comme une coquette qui cache ce qu'elle a de laid; elle a son académie, son théâtre, son jardin botanique; un beau bagne, avec son luxe de chaînes, d'ar-

gousins et de misères ; des hôpitaux, où les étrangers vont voir les malades, rangés, étiquetés comme des cases d'épiciers ; des rues boueuses, des réverbères qui n'éclairent pas, et des obscénités aux vitrages de ses étalagistes. Brest, en un mot, est une grande ville.

Et ne cherchez pas plus le peuple d'autrefois dans la population actuelle que la bourgade du seizième siècle dans la ville que vous avez sous les yeux. — A part son caractère marin, la population est maintenant à Brest ce qu'elle est partout. Le caractère primitif s'est effacé depuis long-temps dans le frottement perpétuel avec l'étranger. Ici comme ailleurs, vous trouverez l'argent pour baromètre de la considération, et le dévouement en raison des appointements.

Mais ici vous trouverez encore ce que ni les hommes ni les temps n'ont changé : la mer toujours grande et sublime, la mer berçant à la lame les navires de la rade et se perdant au loin dans le ciel. Venez, quand vous trouverez la vie triste et décolorée, venez au sommet du rempart respirer la brise salée qu'envoient les flots ; ravivez votre ame découragée à cet air fort, à cette grande scène, tandis

que d'un côté, à vos pieds, la mer murmure majestueuse, et que de l'autre, des femmes gracieuses glissent sous les allées de la promenade, et que les cris des enfants joueurs parviennent jusqu'à vous. Alors, au milieu de tant de poésie, entre ce grand contraste de la mer avec sa vie aventureuse, dramatique et changeante, avec de la promenade, où des femmes et des enfants rappellent avec tant de charmes la douce existence du foyer, peut-être vous sentirez-vous ranimer à quelques chaudes pensées, et arracherez-vous quelques instants votre esprit à l'étroit égoïsme du monde.

Saint-Adrien.—Dans la partie de la rade en face du port de Brest, et de l'autre côté de la petite île nommée *île Ronde*, est une anse bordée de vallons couverts de fruits et d'arbres verts, une barre que la mer haute sépare en deux. A marée basse, le paysan de Plougastel, qui fume sa pipe en passant sur cette barre, voit alors d'un côté la rade se déployer sereine et bleue, ou bien houleuse et blanche d'écume, et de l'autre, un petit ruisseau, filet d'eau resté de la marée haute, et qui va se perdre, en tournant en mille sens, au fond du vallon.

C'est là, à gauche, en entrant dans la baie, que se trouve la petite chapelle de saint Adrien. En sortant de votre embarcation, vous avez monté un petit chemin au-dessus de la grève, vous l'avez suivi dans son cours tortueux, vous avez passé avec lui devant l'auberge de madame Foire, si chère aux pêcheurs et aux douaniers de *Lauberlack;* puis, un petit clocher, une croix et quelques ogives aux vitraux cassés ont frappé vos yeux entre les arbres, et vous avez souri en disant : Voilà Saint-Adrien !

Saint-Adrien ! Si vous y êtes déja allé, que ce nom dit de choses! Vous devinez alors, en pressant le pas dans le petit sentier où vous marchez, la pelouse verte qui entoure la chapelle; vous respirez d'avance la fraîcheur de ces grands arbres qui l'ombragent, et un sentiment doux et religieux s'empare de votre ame. Mais ce n'est pas cette tristesse qui naît à un son de cloche ou à la vue des cimetières qui entourent ordinairement les églises de Bretagne. —Toi, mon joli Saint-Adrien, tu ne reposes pas les pieds de tes murs délicats et de tes ogives gothiques sur des morts; jamais le fossoyeur n'éclaire le soir tes voûtes

de sa lanterne; non, à toi un doux rayon se jouant dans tes vitraux, ou bien de beaux rayons de la lune pour t'éclairer sous tes vieux chênes, et sur le tapis de gazon vert où tu t'étends mollement comme une jeune fille de quinze ans qui s'assied pour rêver sous les marronniers.

Quand la petite chapelle est ainsi éclairée par un beau soleil couchant, dont les rayons percent à travers les grands arbres et font sur ses murs des taches rouges et brillantes, tâchez d'aller à Saint-Adrien. Restez, restez-y long-temps. Alors, si vous voulez voir de fraîches figures de jeunes filles, regardez ces petites paysannes qui font le signe de la croix avant d'entrer. Voyez leurs cheveux noirs retomber par derrière, sous leurs longues coiffes blanches, et leurs corsets qui ont un dos rouge, avec deux petites échancrures bleues ou vertes sous les bras.

Regardez ces jeunes filles : les voilà qui s'agenouillent; elles coupent des tresses de cheveux, des rubans qu'elles attachent aux cordages de petits vaisseaux suspendus dans la chapelle, comme des lustres de salon. Ces vaisseaux sont l'ouvrage de quelques vieux

marins qui les ont faits en l'honneur du bâtiment qu'ils ont affectionné autrefois, ou de celui d'un fils ou d'un frère. Saint Adrien les prend sous sa protection, et bénit aussi les petits rubans que les jeunes filles y attachent.

Après, elles s'en vont joyeuses ; elles sont confiantes, et croient. Elles s'en vont contentes, car il leur a semblé, en partant, que la figure de bois de saint Adrien, qui est placée au fond de l'église, leur a souri quand elles se sont dressées sur la pointe des pieds pour atteindre le petit vaisseau. Elles s'en vont contentes, car saint Adrien est bien puissant. Saint Goënou a sa fontaine où l'on jette des épingles pour savoir si on aura un mari; saint Budock a vécu six mois sur mer dans un tonneau; et saint Ouardon est un très-grand navigateur qui a traversé la rade de Brest dans une auge de pierre; mais saint Adrien est le saint des jeunes filles de Lauberlack. Quand elles l'ont prié, elles retournent chez elles le soir sans crainte *des lavandières de nuit*, qui forcent les passants à laver avec elles les chemises sales du diable, ni des *goûts* à la grosse tête, ni *du joueur de*

bignou, du diable qui donne à danser dans les bruyères au clair de la lune. Car, je vous le dis, saint Adrien est un saint bien puissant.

Φ.



SAINT-DENIS.

SAINT-DENIS, je te vois, montrant avec fierté
De ton antique tour le sommet argenté :
Ta vieillesse est auguste, et l'éclat de ta gloire
Naquit aux premiers jours de notre longue histoire.
Mille ans t'ont vu debout, triomphant à la fois
Des hommes et du temps, des peuples et des rois.
Telles, au sein des mers, des roches blanchissantes
Bravent les vains efforts des vagues mugissantes;
Ou tel le cèdre altier élève jusqu'au ciel
Sa tige impérissable et son front immortel.

La pauvreté pieuse y fonda l'humble asile
Où Denis aux Français enseigna l'Évangile;

De la foi parmi nous ce fut là le berceau,
De quarante martyrs ce fut là le tombeau;
C'est là que, de l'erreur chassant la nuit profonde,
La doctrine du Christ devint celle du monde.

Tes chefs voués à Dieu, mais les égaux des rois,
A des peuples soumis donnaient aussi des lois.
Leur crosse était un sceptre, et leur mitre suprême
Remplaçait sur leur front le royal diadème.
L'un d'eux, sortant du cloître, et sur le trône assis,
Gouverna nos aïeux sous le jeune Louis [1];
Contre ses agresseurs il protégea la France,
Du monarque et des lois rétablit la puissance;
Sous leur abri sacré plaça la liberté,
A l'homme méconnu rendit sa dignité,
Et sa main ralluma, pour des jours plus prospères,
Le flambeau du génie et celui des lumières.
Son nom parmi les rois se place avec orgueil;
Sa cendre, à Saint-Denis, partagea leur cercueil,
Et de tous ces hauts faits l'éclatante mémoire
Perça la nuit des temps et se montre avec gloire.

1 L'abbé Suger.

Eh! que de souvenirs se pressent à la fois !
Ces princes, ces héros, ces trois races de rois
Semblent venir en foule assiéger cette enceinte,
Tour à tour vénérée, et désolée, et sainte.

J'ai vu la chaire illustre, aigle brillant de Meaux,
Où tu parlais aux rois du bord de leurs tombeaux;
Ta parole sacrée et tes accents funèbres
Retentissent encore en ces lieux de ténèbres;
Je t'entends, je te vois, inspiré par les cieux,
Consoler de Condé les mânes glorieux.
Henriette se meurt, et ta voix éclatante
Porte dans tous mes sens le trouble et l'épouvante;
De sa mère au tombeau tu deviens le vengeur;
Ton immortel pinceau flétrit leur oppresseur;
Et toujours vers Dieu seul ramenant nos pensées,
Tu rends à leur néant les grandeurs *terrassées*.
Mais ce néant vengeur au ciel n'a pas suffi,
Et la tombe des rois elle-même a péri.
Revenu dans ce temple aux voûtes sépulcrales,
En vain j'ai demandé les dépouilles royales;
Par son silence seul la mort m'a répondu.
Et dans ces tristes lieux, hélas! qu'ai-je revu?
De cercueils dispersés l'orgueilleuse poussière,

Des marbres sans douleur, des autels sans prière,
Un temple sans pontife, un tabernacle ouvert,
Des lévites en fuite, et le lieu saint désert!

BOISSY-D'ANGLAS.



LA VALLEE D'ARGELES.

Si vous aimez à voir un ciel pur, un soleil brillant, de frais vallons, des sites gracieux, terribles, sublimes, de hautes montagnes posées aux bornes de l'horizon comme des géants qui veillent debout à la garde de ces beaux lieux; si vous aimez à voir des monts altiers qui semblent vouloir porter aux cieux leurs pyramides de neiges éternelles, tandis que sur leur dos de nombreux troupeaux paissent le thym et la marjolaine, et qu'à leur pied se déroule et s'étend comme un long tapis vert, avec ses eaux et ses prés, et ses champs, et ses mille beautés, une toute fraîche et riante vallée; si vous sentez se remuer en vous le désir de gravir ces monts, de poser le pied sur leurs

cimes, de toucher en passant l'aire de l'aigle absent, de planer de l'œil sur les profondeurs d'abîmes sans fin, de contempler la beauté de ce ciel, de fouler cette pelouse, de respirer le parfum de ces fleurs, passez à Tarbes, à Tarbes, cette aimable et jolie petite ville qui se dessine avec grace et semble se balancer joyeusement avec la flèche de la cathédrale et la tour aérienne des Carmes, au milieu d'une vaste et riche plaine; passez à Tarbes, cette jolie petite ville qu'on prendrait de loin pour un vaisseau brillant arrêté au milieu d'une mer de verdure. Montez sur une hauteur voisine, dominez l'horizon, abaissez l'œil sur le spectacle étalé à vos pieds, promenez vos regards sur des tableaux si intéressants, si animés, et puis allez en avant!

Vous voilà hors de Lourdes, petite ville dont le vieux fort qui domine la plaine a, en passant, arrêté vos yeux. Vous êtes en face des Pyrénées! C'est alors que vous voyez grandir le géant; vous vous croyez à ses pieds, et vous avez à marcher long-temps encore avant de l'atteindre. Ici l'horizon se resserre et se rembrunit; le pays a pris un caractère âpre et sauvage. On dirait que les monts de la contrée

projettent sur la route leur grande ombre. A votre gauche, le Gave roule et se précipite, et, seul, au milieu du silence de la nature, fait entendre sa voix grondante. A votre droite, s'élèvent tantôt des collines sans verdure, tantôt des rocs à pic où l'œil voit pendre çà et là quelques chèvres vagabondes. Mais enfin le ciel semble devenir plus bleu, le soleil plus brillant et plus pur; l'horizon s'élargit et se déploie. Argelès est là! Argelès avec sa riante ceinture de collines et l'amphithéâtre lointain de ses montagnes! Argelès avec sa végétation puissante, avec ses verdures, ses fraîches prairies, ses sites brillants et pittoresques! Vous sentez en y entrant une nouvelle vie circuler en vous; votre ame, naguère sous l'empire d'une tristesse vague, d'une langueur indéfinissable, sent, à l'aspect de ce nouvel horizon, les émotions se presser en foule au-dedans d'elle; vous cédez alors au besoin de vous arrêter, de contempler, d'admirer. Que de poésie dans ces tableaux! C'est là que la nature est grande, et belle, et gracieuse! Protée magique, elle vous offre à la fois mille spectacles; elle étale à vos yeux les contrastes les plus piquants, les plus frappantes métamorphoses.

6.

Ici, elle se déroule gracieusement comme une longue nappe de verdure; là, elle s'élève et s'arrondit en riante et fraîche colline; plus loin, elle se plaît à faire la géante; elle prend son vol dans les airs, comme l'aigle qui bat de l'aile ses cimes solitaires, et son front, toujours chargé de frimas et de nuages, apparaît dans le lointain comme une ombre immense.

Argelès est assis, avec le groupe de ses maisons blanches, sur une gracieuse éminence; c'est de là que la ville domine la vallée. Derrière elle, au sud-ouest, s'allonge dans les airs, comme les gradins d'un amphithéâtre, la belle vallée d'Azun. A l'ouest, tel qu'un vieillard chauve et ridé, s'élève pesamment le mont de Gez : mont décharné, sauvage, qui contraste vivement avec les tableaux doux et gracieux qui l'entourent, et dont la nature est en ces lieux si prodigue. Au nord, la vue se repose sur de frais paysages et des plaines peu étendues, il est vrai, mais qui fleurissent et verdoient, et se dessinent avec tant de charmes sur l'horizon! A l'est, au pied de la ville, brille et se déploie une vallée ravissante, parée de peupliers, entrecoupée de ruisseaux,

couverte de champs fertiles et de vertes prairies où paissent des troupeaux de cavales. A l'extrémité de la plaine, on voit descendre et couler paisiblement les flots soumis du Gave des Pyrénées. Il sépare la prairie d'Argelès du vallon de Davantaïgue, magnifique rideau de verdure où sont suspendus, comme autant de nids sur des arbres en fleurs, des groupes de joyeux villages : vallon charmant, où la nature a jeté avec profusion ses richesses, où elle a versé la poésie à flots. Au midi, l'œil retrouve avec ravissement la plaine d'Argelès qui se prolonge, toujours fraîche et riante, jusqu'à Pierrefitte, où l'on rencontre, à droite, la route escarpée de Cauterets, à gauche celle de la vallée de Barèges. Enfin, au sud-est, on remarque d'abord Adas et la demeure qu'habita le barde des Pyrénées, puis les coteaux de Saint-Savin, village pittoresque que l'on distingue à travers ses bouquets d'arbres fleuris et ses masses de verdure. Il se recommande à la curiosité du voyageur par son vieux couvent dont la fondation remonte au temps de Charlemagne, et la chapelle de Piétat, temple obscur que la main du pieux architecte a posé au bord d'un plateau très-élevé d'où

l'on jouit d'un coup d'œil véritablement magique. Et puis, loin, loin, bien loin, comme pour clore toutes ces merveilles d'une enceinte inexpugnable, la nature a dressé aux dernières limites de l'horizon la barrière formidable de ces monts pyrénéens d'où s'élancent avec fierté le Mont-Perdu, le Pic du Midi, Neouvielles, Vignemale, géants superbes qu'on prendrait pour les divinités tutélaires de la contrée.

Oh! dans ces jours où la vie est noire, où un grand ennui de toutes choses vous prend le cœur, où cette robe de centaure vous enveloppe et vous tue, dans ces jours sombres où l'ame courbée, sillonnée, épuisée par la souffrance, vide de ses illusions et de ses joies, demeure à sec et n'est plus qu'un fleuve tari; si vous voulez ramener un peu d'eau pure et fraîche sur ce lit desséché, si vous voulez faire refleurir et verdoyer encore ce champ devenu stérile, allez par une douce matinée de mai, quand le soleil du printemps n'a pas encore brillé sur l'horizon, quand l'aube a voilé les objets de sa teinte rose et pourpre, allez à Davantaïgue; allez vous rafraîchir et vous retremper au sein de cette jeune et belle nature; gravissez la pente molle et insensible du val-

lon; montez, montez toujours : les parfums s'épanouissent là, si purs et si frais! Vous avez tant de fleurs et de verdure autour de vous! Montez encore, si les grands spectacles vous plaisent, si votre ame n'est point morte à toutes les émotions, si elle sait comprendre la poésie d'un beau tableau! — Tenez, voyez-vous là haut, devant vous, ce vieillard pâle, triste, incliné sur le dos de la colline? Voyez-vous de quel œil cave et morne il regarde toute cette rieuse et folâtre jeunesse qui brille et joue autour de lui? — Ce vieillard, c'est le fort de Beaucens! — C'est un de ces bâtiments au corps robuste, à l'ame dure et fortement trempée, qui voient les jours et les nuits passer sur eux sans s'ébranler. Les siècles s'en vont, et ceux qui les suivent les trouvent encore debout, toujours fermes, toujours immobiles. C'est qu'ils avaient la main forte, nos aïeux! Quand il leur prenait fantaisie de défier les siècles et les générations futures, ils vous jetaient dans les villes, sur les torrents, sur les collines, des chefs-d'œuvre d'élégance et de hardiesse, et puis, ils possédaient le précieux talisman de les rendre impérissables. — Ils avaient la main forte, nos aïeux! Le vieux fort

de Beaucens viendrait nous l'attester au besoin. Ne vous attendez pas à trouver ici une de ces forteresses ou un de ces châteaux immenses que l'on rencontre encore dans certaines parties de la France; non, l'espace d'ailleurs manquait à l'architecte. Mais vous y trouverez, à travers ses ruines, l'empreinte des temps féodaux, les noirs créneaux, les tours sveltes, et ces murs d'airain que rien ne saurait entièrement détruire. Combien de fois les neiges et les torrents d'hiver ont passé, les vents ont mugi, grondé, tourbillonné dans son enceinte! et pourtant le vieux fort est toujours là! il se tient encore debout sur la colline! à chaque nouvelle aube, il est là au milieu des frais paysages qui l'environnent et l'enlacent de leur verte ceinture de gazons et de feuillages! il est là sur la colline, élevant son front ridé! il apparaît comme un pâle fantôme penché pour rêver au bord de l'abîme!

Enfin vous y voilà! enfoncez-vous dans son enceinte, explorez-en les profondeurs et les mystères; et puis, posez le pied sur les bords d'où il commande à la vallée. Le soleil reparaît derrière vous sur la cime de la montagne, et sa lumière s'abaisse peu à peu sur la vallée;

les teintes vagues disparaissent; le voile de vapeurs légères qui couvrait l'horizon se déchire. Voyez! le spectacle qui se déroule et se déploie sous vos yeux, n'a-t-il rien qui vous intéresse? n'êtes-vous pas frappé de l'aspect de cet édifice gothique qui se dessine, sombre et sévère, au milieu de ces frais et riants tableaux? n'admirez-vous pas le contraste de ses noires tours avec tout le luxe de fleurs, de végétation, de parfums, de verdure? Oh! vous rêvez alors! vous sentez s'en aller hors de vous les pensées amères, les douleurs, le dégoût de la vie! vous respirez à votre aise! C'est que le nature est devant vous avec ses pompes et ses graces! Comment résister à sa puissance? L'homme sensible sait si bien comprendre son langage éloquent.

Oui, si l'ame se flétrit par le vice et par la souffrance, si elle est travaillée de tristes pensées, si elle perd ses joies, ses illusions, son innocence, si elle se déflore comme un beau jardin sous le souffle des vents ennemis, c'est qu'elle est obligée de vivre en quelque sorte la vie des méchants, de respirer leur air, de se heurter, elle, si blonde, si pure, si naïve à sa naissance, de se heurter, pauvre ange, contre

le dédain, l'indifférence, l'égoïsme des hommes. Voilà ce qui la dessèche, le désenchante, la torture! Si vous voulez qu'elle se reprenne à l'existence, si vous voulez remettre en elle la sérénité de ses beaux jours, allez vous réfugier de temps en temps dans le sein de la nature : c'est là qu'on se repose des maux de la vie! La nature est toujours belle, toujours touchante. Et puis l'ombre de Dieu y flotte si grande, si majestueuse!

Que si maintenant vous portez vos regards sur l'habitant des Pyrénées, vous ne tarderez pas à remarquer que son caractère est loin d'être aussi pur et aussi frais que la nature qui l'environne. Le vent de l'égoïsme a passé là comme partout ailleurs. N'y cherchez plus ces idées de fantasmagorie, ces traditions du merveilleux, qui plaisaient tant à la candide imagination de nos aïeux, et qu'on retrouve au sein de toutes les croyances populaires. La civilisation, transplantée dans ces contrées par les étrangers qu'attirent en foule, tous les ans, la renommée de leurs eaux thermales et la beauté de leurs sites pittoresques, en a depuis long-temps fait justice : tout cet échafaudage de vieux préjugés est tombé sous les coups du

scepticisme et de la moquerie. Mais aussi la religion en a ressenti le fatal contre-coup. Ces intelligences, autrefois si naïves, ont secoué et jeté à l'écart, comme une vieillerie, cette religion qui en avait été la vie et le charme. Oui, cette fille du ciel est morte dans ces cœurs glacés, et ses ministres les plus saints sont devenus le point de mire de leurs sarcasmes de chaque jour.

Et pourtant le Pyrénéen possède de grandes qualités! A la franchise, à l'originalité du caractère, il joint la finesse et la sagacité de l'esprit. Vous rencontrerez souvent, sous la cohe et le berret, de ces yeux vifs, de ces physionomies expressives qu'animent une intelligence heureuse, un esprit piquant, quoique inculte, une imagination poétique, puissamment secondée par la richesse et l'élasticité de l'idiome indigène. Conversez avec eux, et vous serez frappé de la grace avec laquelle ils vous manient la plaisanterie.

Ce qui manque surtout aux habitants des Pyrénées, ce sont les lumières; l'instruction n'est pas assez répandue, assez populaire, assez appréciée dans ces contrées. L'ignorance dort, lourde et stupide, au fond de ces ames

flétries qui ne se remuent qu'à la voix des intérêts personnels et des jouissances physiques.

On dit qu'il se fait un grand travail de quelques intelligences pour améliorer le sort de la France et lui préparer une destinée meilleure. Espérons que les Pyrénées en auront leur part, ils en ont bien besoin! Là, aussi, la vie a cessé; là, aussi, les croyances religieuses sont à la surface et l'impiété au fond.

Ah! ne laissons point crouler ces pensées d'en-haut, qui soutiennent et consolent; les espérances du ciel ne sont point de trop dans le cœur de l'homme.

A. Fourcade (d'Argelès).

SAUMUR.

Saumur existait depuis plus de 800 ans, et cette ville n'avait encore de ponts ni sur la Vienne ni sur la Loire. Depuis la réunion de son territoire au comté d'Anjou, ses habitants avaient formé de plus grandes liaisons avec ceux de la rive droite de la Loire qui appartenaient au même prince. Les inondations qui survenaient en toutes saisons et les glaces en hiver interrompaient toutes les relations d'affaires; elles étaient entravées encore par un droit féodal qui rendait les moines de Saint-Florent propriétaires du passage des rivières du Thouet, de la Vienne et de la Loire. C'est dans leurs bacs, devant leur abbaye, à un quart de lieue au-dessous de la ville, qu'il fallait aller chercher un passage, en payant un droit fort onéreux.

Vers l'an 1161, les rapports entre les habitants des deux rives allant toujours croissant, les Saumurois osèrent braver l'autorité des moines ; à l'aide d'emprunts faits à Tours, ils jetèrent vis-à-vis la ville, malgré l'opposition de l'abbé de Saint-Florent, des ponts de bois sur la Vienne et la Loire. Peu après, Henri II se rendit à Saumur; ce prince, en recevant les clefs de la ville, témoigna sa satisfaction aux magistrats à la vue de ce grand ouvrage qui devait multiplier les rapports entre ses sujets de la Guienne et du Poitou, de l'Anjou et du Maine. Ce suffrage du prince transporta de joie les magistrats et le peuple; mais le monarque était à peine entré au château, que Froger, abbé de Saint-Florent, lui demanda une audience. Il représenta au roi que les ponts qui venaient d'être bâtis par les Saumurois étaient préjudiciables aux intérêts de son abbaye; que Foulques Nerra, comte d'Anjou, en la faisant transporter du château sur les bords du Thouet, avait ajouté aux biens dont il l'avait dotée le droit de passage à perpétuité sur les trois rivières avec péage au profit de l'abbaye.

Cette affaire importante fixa toute l'atten-



Dessiné par Turner

Saumur

tion du roi ; il assembla ses barons, et, après les avoir consultés, il reconnut que la réclamation des moines était fondée. Mais, au lieu d'ordonner la démolition des ponts, comme ceux-ci le demandaient, il les leur donna en toute propriété, en les autorisant à percevoir, de tous ceux qui passeraient dessus, les mêmes droits de péage qu'ils exigeaient pour passer dans leurs bateaux. En même temps, ce prince mit à cette donation les conditions suivantes : il obligea les moines à rembourser à la ville toutes les sommes qu'elle avait fournies ou empruntées pour faire construire ces ponts. Il les chargea en outre de bâtir, tous les ans, à leurs frais, une arche en pierre pour remplacer peu à peu les ponts de bois. De plus, il affranchit à perpétuité, du droit de péage, tous les habitants de Saumur. Les moines, fort mécontents de l'ordonnance du monarque, furent cependant, bon gré, mal gré, obligés de s'y soumettre.

Ces ponts traversaient la Vienne et la Loire, depuis la porte de la Tonnelle jusqu'à la Croix-Verte. Ils étaient séparés, dans la Vienne, par l'île de la Saunerie, depuis nommée le Parc, et, dans la Loire, par les pointes des

îles d'Or, des Trois-Maisons et de l'île Neuve. Ces ponts, plus tard, construits en pierre, furent défendus par un château, *la Bastille*, placé entre deux ponts-levis, sur la troisième arche, en entrant du côté de la Croix-Verte. On voit encore les ruines de ce fort.

Mais ces ponts furent, à diverses époques, ruinés par les glaces et les inondations. En 1752, deux arches de l'un de ceux jetés sur la Loire s'écroulèrent. En ce temps, la Loire, devant Saumur, se partageait en six bras, sur lesquels il y avait autant de ponts, tous dans un état de ruine imminent. On projeta de réduire ces six ponts à deux. Le gouvernement adopta ce magnifique projet; et M. de Cessart fut chargé, sous la direction de M. de Voglie, de commencer par celui des ponts qui devait être placé sur l'ancien lit de la Vienne. L'exécution de ce pont, composé de douze arches, offrit les plus grandes difficultés; en effet, le lit de la Loire, composé de sable fin et de couches de gravier depuis 10 jusqu'à 25 pieds au-dessous des plus basses eaux, présentait un sol sur lequel il était bien difficile d'obtenir toute la solidité convenable pour soutenir, pendant une longue suite de



Dessiné par Turner. Gravé par Martens.

Environs de Saumur.

siècles, un poids de cent six millions de livres. Le génie créateur du célèbre de Cessart triompha de tous les obstacles. En 1766, M. de Cessart fut remplacé dans la direction des travaux par M. le Creulx, mort en 1812. C'est ce dernier qui a terminé, en 1770, tous les travaux de ce superbe monument, dont la dépense s'est élevée à 1,700,000 livres. Ce pont, fondé dans l'eau, par un moyen encore ignoré en France, celui des *caissons*, peut être considéré comme un chef-d'œuvre. Le pont Fouchart mérite bien aussi une mention particulière; on le compare, pour l'élégance, à ceux de Neuilly et Saint-Maxence, construits par M. Perronnet.

Les environs de Saumur et la *levée*, cette grande et belle digue qui borde la Loire depuis les environs d'Orléans jusqu'aux portes d'Angers, et l'un des plus étonnants monuments qui existent en Europe, sont encore pour le voyageur un juste objet d'admiration.

F. Bodin (de Maine et Loire).

LE MONT SAINT-MICHEL.

Il s'élève, comme une vaste pyramide, au milieu d'une grève blanche de douze lieues; vis-à-vis est la mer, qui couvre la plage deux fois en vingt-quatre heures.

Et c'est alors un beau spectacle que de voir cet Océan s'avancer plus rapidement qu'un cheval de course au galop, bordé de sa frange d'écume, et jetant son grand murmure autour du mont. Une demi-heure suffit pour que la grève entière soit inondée. Alors, debout sur un des remparts de la citadelle, vous voyez d'une hauteur de 400 pieds cette mer immense qui gronde de toute part autour de vous, et au loin, dans les brumes colorées par le soleil du soir, Pontorson, Granville, Coutances, comme des villes et des côtes fantastiques flottant à l'horizon.

Il y a douze siècles, là où rugissent les vagues, on voyait une forêt retentissante; le long du mont, aride aujourd'hui, couraient les yeuses, les chèvre-feuilles et les aubépines blanches; alors aussi des cellules de solitaires chrétiens se cachaient dans chaque crevasse du rocher; des flancs de la montagne ne s'élevaient que des chants et des prières.

La civilisation est venue depuis : aujourd'hui c'est une prison!

Sous les Gaulois, ce mont était sacré; et c'était là que se trouvait le collége des neuf druidesses qui vendaient au navigateur des flèches pour apaiser les tempêtes. Un jeune marin était député pour demander aux druidesses ce don précieux. Une d'elles le recevait; ils saluaient ensemble le lever du jour, ensuite ils s'égaraient dans les bois épais qui couvraient la rive... Au retour, un collier de coquillages flottait au cou du jeune homme, et chacun des grains était pour lui le symbole d'un doux souvenir.

Du temps des Romains, le mont Saint-Michel fut consacré à Jupiter; on le nommait Mont-Jou (*Mons Jovis*). Ce ne fut qu'en 708 que saint Aubert, évêque d'Avranches, y fonda

une chapelle et un monastère. Comme il les bâtissait, saint Michel archange lui apparut et lui ordonna de donner son nom au nouveau couvent. Le prélat obéit. Mais bientôt les moines sentirent la nécessité de défendre leur repos sur la montagne. A cette époque, les religions, pareilles aux gouvernements modernes, ne florissaient qu'à l'abri des murailles armées; des fortifications furent élevées sur le mont Saint-Michel. Jamais l'Anglais, dans ses diverses excursions, ne put s'emparer de cette position imprenable. On voit encore aujourd'hui, près de la porte principale, deux énormes canons qui leur furent enlevés par les habitants de Saint-Michel, pendant le siége qu'ils firent de cette citadelle, en 1423. Le boulet de pierre de l'époque se trouve encore à la gueule d'un de ces canons.

La grève immense qui se découvre à la marée descendante est composée de sables mouvants. En 1780, on plaça sur cette grève une pierre conique de 300 livres, attachée à une corde de 40 pieds de long; en un jour, la pierre et la corde s'enfoncèrent et disparurent. A la même époque, un navire échoué sur le rivage fut englouti, et trois jours après on n'a-

percevait plus l'extrémité de son mât de perroquet.

Un immense calvaire, élevé pour servir de guide et de refuge aux voyageurs, resta seul long-temps debout sur la plage, protégé par une main invisible. Quand la mer se précipitait en rugissant sur le rivage, et ne laissait point le temps au pélerin attardé d'atteindre le monastère, il montait les marches du calvaire; et là, entouré de flots, mais sous l'abri puissant de la croix, il attendait dans les prières que la marée se fût retirée du rivage.

Louis XI visita le mont Saint-Michel, et s'agenouilla devant le grand calvaire, avec son compère Tristan. Le monarque au cœur de fer pria trois jours dans le jeûne et dans les larmes. Un instant on crut même que, désabusé des gloires du monde, il allait prendre l'habit de Saint-Benoît, et finir ses jours dans l'isolement du cloître; mais le quatrième jour il institua, par un édit, l'ordre des chevaliers de Saint-Michel, et fit réparer les fortifications du côté de la mer.

Le monastère de Saint-Michel est un des plus beaux édifices que nous ait légués le moyen âge. On estime que 50 millions ne suf-

firaient pas actuellement pour le construire tel qu'il est.

Au temps où les religieux habitaient seuls ces cloîtres mélancoliques, un Saint-Michel, les ailes étendues, et brillant d'or, s'élevait sur la flèche la plus haute de la tour principale; on le voyait de plusieurs lieues, étincelant comme une étoile de salut et de paix sur cet asile sacré. Les révolutions politiques ont renversé l'archange de son dôme élevé, et l'ont remplacé par un télégraphe!!!

Le monastère est actuellement une maison de détention. Au recueillement rêveur des cellules ont succédé les bruits des verroux, des métiers, des marteaux des détenus forgeant eux-mêmes leurs grilles et les ferrures de leurs prisons. Du reste, du temps même où l'abbaye était habitée par des moines, le château contenait un grand nombre de prisonniers. On montrait alors ce qu'on appelait la cage de fer, espèce de loge en bois grossier dans laquelle certains captifs étaient autrefois enfermés comme des bêtes féroces.

NOTRE-DAME DE FOURVIÈRES.

Chez les peuples anciens, un vaste horizon, la beauté du site, la salubrité de l'air furent toujours considérés comme de grands avantages, comme un bienfait des dieux sous la protection desquels les cités étaient placées. Inspirés par ces pensées religieuses, les Hébreux, les Grecs et les Romains élevèrent leurs temples et leurs cités sur le haut des collines, tandis que les spéculations commerciales, auxquelles se rattachent aujourd'hui toutes les idées politiques des nations modernes, ont fait établir les villes dans les plaines, sur les bords des rivières ou des fleuves. Dans ce qui ne semblerait d'abord qu'un caprice du goût et de la coutume, les anciens trouvaient

encore un avantage que nous ne pouvons apprécier aussi bien qu'eux, celui d'avoir des points de défense contre des invasions ennemies.

Les peuples des Gaules surtout s'étaient retranchés dans les lieux élevés, pour avoir comme autant de boulevarts à opposer aux armes des Romains. Les noms même de leurs villes rappellent ce dessein de leurs premiers fondateurs; *Augustodunum*, par exemple, *Lugdunum*, etc., sont synonymes d'élévation d'Auguste, de haute dune. Lugdunum, principalement, dut attirer l'attention par cette croupe magnifique qui s'assied en reine sur deux fleuves, et pouvait présenter quelque ressemblance, par le rapprochement des montagnes, avec la ville éternelle aux sept collines. Aussi le séjour de Lugdunum fit-il les délices des préfets, des gouverneurs, des empereurs romains.

Dès le temps où l'art de la navigation, encore dans son enfance, côtoyant la Méditerranée, considérait les colonnes d'Hercule comme les limites du monde, Lugdunum, placé au confluent de deux fleuves, attira des colonies d'étrangers qui apportaient dans cette

cité le commerce, les richesses, le luxe et les arts. La diversité des nations commerçantes de toutes les contrées de l'univers excitait la curiosité autant que les productions de l'industrie. Les costumes romains, grecs, égyptiens, orientaux, formaient un contraste piquant avec ceux des différentes nations gauloises, et surtout ceux des Germains, remarquables par leurs habits couverts de fourrures, leur taille gigantesque et leur longue chevelure.

Le *Forum Vetus*, embelli par le palais des empereurs, par des aqueducs, par un grand nombre de fontaines et d'habitations somptueuses, présentait aussi des temples magnifiques. Les matrones ségusiennes avaient une extrême vénération pour la déesse Ségusia, qui désignait à la fois Cérès et Vénus. Un poète lyonnais, d'un talent frais et pur, M. Coignet, nous parle de ce culte en fort beaux vers :

Là, quand l'erreur encore enchaînait les mortels,
La reine de Paphos eut, dit-on, des autels;
Profane sanctuaire, où la blanche colombe,
Sous la main d'une vierge, expirante, succombe;
Vains autels où les vœux de mille adorateurs
Se perdaient dans lés airs avec l'encens des fleurs,

Où la divinité qu'invoque l'innocence
Demande une victime à la main qui l'encense.

Cette tradition a fait croire que la colline qui recevait la statue de la déesse, tira son nom d'elle, et fut appelée *Forum Veneris;* mais les auteurs les plus graves prétendent, avec raison, que le *Forum Vetus* fut désigné par ces deux mots, *For Vieil*, d'où nous est venu le nom moderne de *Fourvière.*

Lorsque César eut subjugué les Gaules, ses fières légions apparurent sur les bords paisibles de l'Arar; plusieurs même de ses cohortes s'assirent sur la colline du *Forum Vetus*, au milieu de ses jolis vallons. Dans la suite, les Viennois, refoulés devant les populations allobroges, qui se précipitaient en désordre du haut de leurs montagnes, vinrent se réfugier au confluent du Rhône et de la Saône, où ils dressèrent des tentes. Un des plus illustres guerriers de Rome, et le protégé de César, L. M. Plancus, aidé de ses soldats et de ces Viennois fugitifs, fonda la nouvelle colonie, destinée à devenir, sous Agrippa, le centre et la citadelle des Gaules.

Le premier soin des gouverneurs de Lug-

dunum fut dès lors de rendre cette ville agréable; les habitations avaient besoin d'eaux salutaires et abondantes; il en fallait pour les maisons, les jardins, les thermes, les somptueux édifices qui commençaient à couvrir le *Forum Vetus*. Aussi les aqueducs furent l'important ouvrage dont les Romains s'occupèrent d'abord. Et quels obstacles il leur fallut surmonter!

Maintenant que le souffle de Dieu a enlevé de la terre ces fiers dominateurs du monde, à peine quelques débris épars de leurs monuments se montrent à nos yeux, pour attester qu'ils furent là. Le pâtre insouciant s'assied quelquefois, et chante sur ces ruines d'une gloire déchue, sans se douter qu'il foule à ses pieds tant d'éclat et de splendeur!

A ces grands travaux romains se joint encore le Forum, que Trajan fit élever sur la montagne de Fourvières; ce bel ouvrage fut, pendant sept cents ans, l'admiration des peuples; mais l'année 840 le vit crouler au milieu des lamentations des Lyonnais.

Les ruines de ce monument profane allèrent orner les autels du Dieu saint. Là où avait été honorée, par de honteuses fêtes,

l'impudique déesse du paganisme, une vierge douce, chaste et pure, devait recevoir des vœux et un culte solennel. En 814, par les soins religieux de Leydrade, archevêque de Lyon, un modeste oratoire fut élevé à la mère du Christ.

On ne trouve guère, dans les âges qui suivirent, des documents sur Fourvières dont l'importance doive nous arrêter.

Vint enfin cette époque désastreuse où rien ne fut laissé intact, où fut jurée la ruine de tous les monuments qui gardaient avec eux l'importun souvenir du passé. Fourvières fut épargné; seulement, pendant la terreur, ses portes furent fermées, et *ses chemins pleurèrent, parce que personne ne venait à ses solennités.*

En 1805, la chapelle fut rachetée et rendue à son antique destination. Dès lors la piété se hâta de fréquenter ces lieux révérés; et de nos jours aussi, elle ne cesse d'y répandre des prières avec des larmes. Là, vient s'agenouiller la jeune mère qui demande pour son enfant la sagesse et la vertu, pour sa fille au cœur chaste et pur, la modestie et l'innocence. Là, vient encore celui dont l'ame est flétrie

par le deuil, ulcérée de remords et bourrelée par le repentir. Oh! qui nous dira tous les chagrins assoupis, toutes les peines calmées, tous les forfaits arrêtés, tous les crimes expiés devant cet autel d'une vierge? Demandez-le à ces *ex voto* sans nombre qui redisent tous quelque ineffable don de la reine des cieux. Demandez-le à ces petits vaisseaux appendus aux voûtes du temple, et qui annoncent que quelques matelots sont venus déposer leur offrande à Marie, douce étoile qui calme les flots de la mer, ainsi que les tempêtes qui s'élèvent au cœur de l'homme. Demandez à ce patriarche des champs qui vient courber devant elle son front sillonné par la vieillesse et le travail, s'il ne retourne pas avec une secrète joie à ses labeurs accoutumés, et si les longues fatigues qu'il doit essuyer ne lui deviennent pas plus légères. Demandez à cet immense concours de fidèles de tout rang, de tout âge, de tout sexe, de tout pays, s'il n'a pas toujours ressenti la haute protection de la vierge de Fourvières.

On aime à voir autour de sa chapelle se réunir les deux extrémités de la vie humaine. Quelques prêtres, blanchis dans les travaux

de l'apostolat, y apprennent à bien mourir, et préparent le compte terrible qu'il faudra rendre à Dieu de leur administration. Un asile reçoit sur cette colline sacrée de pauvres filles, qui sont nourries et élevées jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Cet asile, c'est la *Providence;* il rappelle celui qui donne leur pâture aux petits des oiseaux, et leur éclat aux lis des champs. Des vierges modestes, appelées du simple nom de *sœurs*, et mères sans connaître la maternité, y forment, dans le silence du cloître, les épouses des enfants des hommes. Là aussi, des femmes vertueuses façonnent au savoir et à la vertu de jeunes vierges, heureuses de leur âge et de leur innocence, qui peut-être s'élancent en pensée au milieu des vanités humaines qu'elles regretteront d'avoir échangé contre leur vie tranquille, leurs études et leurs jeux.

Ainsi je repassais dans ma mémoire les souvenirs du passé, ceux du présent. Assis sur ce haut mur qui termine la terrasse de Fourvières, je me livrais à mes méditations solitaires. J'avais sous mes pieds la seconde ville de France; je distinguais ses rues, ses places, ses édifices; j'embrassais tout Lyon d'un seul

coup d'œil. « C'est, me disais-je avec M. de Forlis, dans cette étroite enceinte que les intérêts, les passions animent quelques milliers d'hommes. Ils ont connu leurs forces et en ont formé un faisceau qui les a centuplées; ils ont découvert toutes les richesses de la nature et ont enfanté toutes les merveilles des arts. Une petite colonie de citoyens a acquis dans toute l'Europe la célébrité et l'empire que donnent à l'industrie le génie et les richesses.

« Là, sont réunis l'excès de la misère et de la grande opulence, les vertus les plus rares à côté des vices les plus hideux, le génie et la stupidité, la piété la plus exaltée et la plus froide irréligion. Dans les différentes scènes de ce grand tableau, l'on aperçoit dans l'ombre, la main généreuse de la charité qui se cache pour soulager l'infortune, et tout près de là, cet homme dont le cœur est desséché par l'égoïsme, et qui spécule sur la misère du peuple.

« Combien d'édifices et de monuments de divers genres ont été successivement élevés et détruits sur cette colline! combien de peuples différents se sont succédé! que de généra-

tions dorment entassées les unes sur les autres! la cendre des Gaulois, des Grecs, des Romains, est confondue dans ces lieux avec celle des Bourguignons. Aux nations du moyen âge ont succédé des colonies de Français, de Suisses, d'Italiens et d'Allemands. Les débris du chapiteau ou du vase corinthien, de la mosaïque et de la statue romaine, sont confondus dans le sein de la terre avec la hache gauloise et l'armure que le chevalier chrétien rapporta de la Syrie.

« De combien de grands événements cette colline n'a-t-elle pas été le théâtre! Des princes, des empereurs, des rois y sont venus recevoir l'hommage des peuples, dicter des lois, élever des monuments de leur puissance. »

F. Z. Collombet (de Lyon).



ABBEVILLE.

Il faut donc que dans ce champ clos, où viennent lutter d'intérêt et de poésie les souvenirs de chevalerie glorieux et touchants de notre antique et noble France, que, dans cette lice où se déploient en tableaux magiques tant de pages du passé, il faut que je descende, faible champion, pour soutenir un lourd fardeau, pour porter la bannière d'Abbeville; il me faut fouiller dans la poussière des siècles, interroger les âges, et leurs voix du moins répondront-elles à mon appel inquiet?

Parmi les villes nombreuses répandues sur la face de la France, il n'en est que bien peu dont l'histoire ne soit plus intéressante que celle de ma patrie; et cependant, n'allez pas

croire non plus qu'Abbeville ait traversé les temps, froide, insoucieuse, improductive de ces hommes qui brillent comme de lumineuses étincelles dans la nuit du passé! non; elle a fourni aussi à notre beau pays son contingent de gloire, son rameau de laurier, et ses échos aussi ont redit les chants du poète; mais ce n'est pas une de ces cités orgueilleuses dont l'origine remonte aux Gaulois; elle n'a pas vu briller autour de son enceinte l'aigle menaçante des Césars et le glaive du Romain; alors l'espace qu'elle occupe était vide encore, et vierge des constructions de l'homme.

C'est, on le croit du moins, à l'époque où Charlemagne portait glorieusement le sceptre franc, qu'Abbeville doit faire remonter son origine. On prétend que ce prince généreux, comme les rois des siècles morts, donna à l'abbé de Saint-Riquier le territoire d'Abbeville, qui de là même a pris son nom (*Abbatis villa*). Quant à la vérité de cette chronique, nul ne la saurait appuyer sur une base certaine et irrécusable; mais la voix générale l'atteste hautement, et souvent ces récits transmis religieusement de père en fils, ces récits qui semblent liés aux ombres des aïeux,



Dessiné par A. Rouargue — Gravé par Salathé

Abbeville

ne méritent-ils pas quelque croyance, alors que le flambeau de l'histoire ne répand qu'une lueur nébuleuse et incapable de dissiper les ténèbres?

Autour de cette maison de plaisance d'un puissant abbé se réunit bientôt une population pauvre et malheureuse, empressée de se mettre à l'ombre tutélaire d'un ministre des autels, dans un temps de barbarie, où la croix, seule, protégeait le faible contre l'épée du fort.

Abbeville s'accrut peu à peu, secoua la protection de Saint-Riquier et devint capitale du comté de Ponthieu; ce fut alors, au moyen âge, une puissante et fière cité : ses seigneurs avaient leur manoir féodal; dans son sein s'élevait le château des comtes de Ponthieu; dans ces salles où jadis retentissait, sur les dalles polies, l'éperon d'or des chevaliers, dans ces salles qui entendirent les paroles hautaines du suzerain et les soupirs d'amour des nobles dames, maintenant éclatent les plaintes, les sanglots et les imprécations du prisonnier; oui, l'antique castel a abjuré sa grace orgueilleuse, et n'est plus aujourd'hui que l'asile du vice et du crime; l'héritage de ces gentilshommes dont le

cœur se soulevait rien qu'au mot de forfaiture ou de trahison, est tombé au point de servir de séjour au rebut de la société, à l'écume impure qu'elle rejette de son sein : ainsi va le monde; cependant, aujourd'hui puissance et gloire; demain, demain, néant et obscurité!

Dans le sein d'Abbeville a brillé plus d'une fois l'étendard sans tache de la France au-dessus du cimier des vaillants chevaliers picards, se pressant en foule autour de leur roi, pour combattre les redoutables fils d'Albion; plus d'une fois, ses rues populeuses ont retenti du cliquetis de l'acier, et les sentinelles placées sur ses murailles pures ont vu des armées s'éloigner sans oser étreindre dans leurs embrassements de fer la cité libre. Un beau nom a brillé aussi à côté du sien, marque incontestable de sa noble contenance et de la bravoure des Français qui vécurent et moururent ses citoyens : *Abbeville la pucelle!* éloge admirable, où se trouvent réunies la naïveté des temps chevaleresques, et la vérité, cette compagne sévère de l'histoire!

Eh! que vous dirai-je de l'histoire de la cité vierge? déroulerai-je à vos yeux le panorama changeant des âges? ferai-je passer

rapidement devant vous ces chevaliers, ces princes, ces monarques, qui brillèrent tour à tour aux lieux où dorment mes pères?

Pourquoi chercherais-je à ranimer ces guerriers qui volèrent à des combats où la victoire, hélas! ne suivit point toujours leurs pas! Vous montrerai-je au loin cette effroyable mêlée de Crécy, où coula tant de sang français, où les barons mouraient renversés par les globes de pierre que lançaient pour la première fois les canons, et qui faisaient vibrer l'air d'un son inconnu?

Vous dirai-je les noms de ces trois champions, dont l'un était Picard, et qui s'offrirent, trente jours durant, aux plaines de Boulogne, à combattre à la hache et à l'épée tout chevalier qui toucherait leur écu de sa lance?

Voulez-vous savoir le dévouement sublime de ce bourgeois d'Abbeville qui préféra la mort à la trahison, de ce Ringois dont le nom mériterait d'être inscrit en lettres d'or dans les fastes de la patrie, de ce Ringois qui, pouvant choisir entre trahir la France ou se voir précipiter dans les flots du haut des créneaux de Douvres, choisit sans hésiter l'Océan, qui ensevelit son corps, mais du

moins laissa surnager, brillante et immortelle, une gloire de plus pour ses concitoyens!

Ma plume est inhabile à peindre ces scènes de luxe barbare qui se succédèrent pendant le séjour de l'infortuné Charles VI dans nos murs, dans notre cité qu'il avait choisie, comme *puissante et bien aisée de toutes choses*, suivant la naïve expression du chroniqueur Froissard. Je ne saurais raconter l'éclat qui accompagna, plus d'un siècle après, le vieux roi Louis XII, qui venait y recevoir la belle Marie d'Angleterre, la noble sœur d'Henri VIII. Comment retracer ces fêtes données à la jeune princesse par le monarque que l'amour des Français et la voix toujours impartiale de la postérité a baptisé du nom admirable de Père du peuple, baptême consacré par l'histoire, et qui du moins est pur de sang et de malheurs! Comment montrer cette grande et chevaleresque figure de François de Valois, s'empressant, avec la galanterie d'un Français, de complaire au moindre désir de la jeune reine, de la femme qui peut-être allait ravir à son front la plus belle couronne du monde! Non, certes! je n'oserais entreprendre de vous dire tout cela, ma main est trop mal assurée et mes

pinceaux trop peu hardis pour que j'ose les tremper à cette éclatante palette, et tracer une esquisse informe, alors que le roi des Ribauds a fait ressortir en relief et revivre en quelque sorte ces faits déja si loin de nous.

Essaierai-je de dévoiler la politique astucieuse et profonde de Louis XI, qui vint à Abbeville dresser ses plans et mettre en jeu les ressorts secrets qui devaient faire rentrer sous son autorité les villes, les contrées que lui avait arrachées la main de son superbe vassal, du duc de Bourgogne, de Charles-le-Téméraire ?

Nommerai-je ces hommes d'éclat, nés dans l'antique capitale du Ponthieu, ce géographe Samson, ce médecin Hecquet, ce Millevoye, dont la lyre tendre et rêveuse soupira de si mélodieux accords ? qui ne sait par cœur, quelle bouche n'a redit cent fois ce chant mélancolique et doux du *Poète mourant*, cette sublime élégie de *La chute des feuilles ?* C'est bien lui que nous réclamons à juste titre comme le plus brillant fleuron de notre couronne, comme le représentant de ces poètes, honneur de la France !

Voulez-vous que je vous dise à l'oreille un

nom plus grand encore, que notre orgueil se plaît à compter parmi ceux qui font notre gloire? Chut!.... il me faut parler bien bas : en 1552, Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret passèrent plusieurs nuits à Abbeville.

Je ne sais, en vérité, quels monuments désigner à votre œil de curieux ou d'artiste : c'est là que notre ville a peu de poésie, c'est là qu'il nous faut pleurer sur les ravages de la tourmente révolutionnaire, de cette trombe qui engloutit dans son sein ce qui étincelait encore d'un reflet d'honneur et de chevalerie. Voulez-vous voir les deux tours jumelles et ciselées de notre gothique Saint-Wilfran, élevant dans les cieux leurs têtes grises et sombres, paraissant regretter l'avarice des âges, qui n'ont pas voulu achever le chœur commencé? elles sont veuves de compagnes, nul bâtiment du moyen âge n'élance dans les airs ses campanilles légères, ses pignons sculptés : il y en eut autrefois, mais 93 a passé, et ils sont retombés dans la poussière!

Tous ces souvenirs, chers à mon cœur, vous intéresseraient peut-être bien peu; mais je sais une histoire qui vous fera venir les larmes aux yeux, une histoire de ces temps si riches

et si fertiles en légendes romanesques, de cette mine inépuisable du moyen âge, où fouille si hardiment aujourd'hui la main avide de nos romanciers.

Écoutez-moi :

Il y a de cela bien long-temps, bien long-temps. Un noble chevalier, Thomas, seigneur de Saint-Valery, enflammé d'amour pour la belle Adèle, fille du comte de Ponthieu, avait obtenu la foi et la main de la gente damoiselle; il vivait heureux de sa flamme pure, dans son antique manoir, auprès de sa belle épouse, lorsqu'un jour il prit désir à la jeune dame de revoir son père.

Fidèle aux ordres de chevalerie, Thomas, pour lequel un ordre de sa dame équivalait à un ordre du ciel, ceint son épée, monte son blanc destrier, et part avec la châtelaine pour joindre le vieux seigneur à Abbeville. Le pays alors se reposait un moment de ces luttes sanglantes qui en abreuvèrent les plaines; depuis long-temps nulle bannière ennemie n'avait déroulé ses plis belliqueux sur les rives de la Somme.

Le noble sire et sa dame s'en allaient paisiblement, seuls, sans soucis, devisant gaîment d'amour et de poésie. Tout-à-coup, du

sein d'un petit bouquet de bois qui bordait le chemin, huit hommes d'armes s'élancent, le sabre haut, sur les voyageurs; aussitôt, le chevalier, tirant sa vaillante épée, se défend quoique sans armure, trace autour de sa compagne un cercle où l'acier étincelle; en vain il fait mordre la poussière à trois des combattants, on le prend, on le saisit, on refuse de lui donner la mort qu'il demandait, on le dépouille, on l'enchaîne nu au pied d'un arbre.

Pendant le combat, l'infortunée Adèle s'était évanouie, les monstres s'en emparent, arrachent ses vêtements; accablent cette femme, qui ressemblait à un cadavre, de leurs caresses immondes et de leurs outrages, puis ils s'éloignent quand leur passion effrénée s'est assouvie.

Adèle, revenue à la vie et en même temps à la douleur, s'empresse de détacher les liens qui meurtrissaient la chair de son époux, témoin, écumant de rage, de la honte qu'ils avaient jetée à pleines mains sur son écu sans tache; il cherche cependant à consoler son inconsolable amie; ils arrivent ensemble chez le fier comte de Ponthieu; le suzerain, en écoutant le récit de l'horrible catastrophe,

pâlit de fureur, puis dissimule les sentiments qui s'agitaient et vibraient dans son cœur.

Plusieurs jours s'étaient écoulés, lorsque le vieux comte proposa à sa fille une promenade sur mer du côté de l'antique ville de Rue; à peine, confiante, s'était-elle embarquée, que le farouche sire, dépouillant ses semblants d'amour paternel, s'écria d'une voix tonnante :

Dame de Domart, il faut que maintenant la mort efface la vergogne que votre malheur apporte à toute notre race!

Il dit : et le barbare, sans pitié pour les pleurs qui roulaient sur les pâles joues de sa fille, la fait enfermer dans un tonneau qu'on jette pour proie aux vagues écumantes : il s'enorgueillissait d'immoler les sentiments les plus sacrés à ce que son ignorance lui faisait croire l'honneur.

Un jour entier, la châtelaine, portée par les eaux dans son fatal tonneau, entendit les flots battre les parois de son cercueil qui résonnait sous leurs coups, produisant un bruit sourd et lugubre comme un glas de mort. Enfin, le ciel eut pitié d'elle, un vaisseau passa, qui recueillit le tonneau, trouva la dame et la rendit à son époux, pleurant son veuvage; et

pour toute expiation, le comte de Ponthieu fit un don pieux à un monastère, et crut avoir ainsi apaisé le ciel.

Oh! n'est-ce pas que c'est une touchante histoire?

L. C. de Belleval (d'Abbeville).



LES RUINES DE MARAC [1].

I.

Qu'est devenu l'aspect de ce manoir civique
Où le peuple, inondant le porche magnifique,
Roulait son flux guerrier ?...
Où sont les hauts lambris de la superbe salle
Où tant de beaux atours se miraient dans la dalle
Plus claire que l'acier ?...

Palais! où sont tes droits ciselés sur la pierre ?...
Où sont les beaux frontons où la vieille bannière
Agitait ses couleurs ?
Où sont tes bals légers, quand, vive et tournoyante,

1 Château de l'empereur près de Bayonne.

La danse au vent jetait sa gaze chatoyante
De parure et d'odeurs ?

Où sont tes cris de joie et tes concerts de fête...
Quand les gais conviés, de fleurs ornant leur tête,
Clamaient leurs grands hourras....
Et que leurs longs bouquets refluaient d'abondance...
Et que leurs dents broyaient un or que l'indigence
Ne leur reprochait pas ?

Où sont les groupes forts de tes gardes fidèles,
Fières des longs regards que promenaient les belles
Sur leur costume bleu ?
Où sont tes vétérans à la grise moustache ?
Et tes hussards légers, dont le mouvant panache
Flottait comme du feu ?...

C'est qu'un homme fut là, dont la présence heureuse
Était le mot par qui la foule curieuse
Surgit de toute part....
Sous son abri, la France insultait à la terre,
Comme on insulte au bruit de la bombe mégère,
A l'abri d'un rempart !

C'est là qu'on le voyait, sous les vastes allées,
Plonger son œil d'aiglon jusqu'au sein des vallées,
Et se croiser les bras....
Alors d'une main libre il soupesait l'Espagne,
Pour voir si leur pays valait une campagne,
Et le feu des soldats!

De là, comme d'un but élevé sur le monde,
Il promenait partout sa volonté profonde!....
De sa voix assourdi,
Chaque prince à ses pieds déposait sa couronne,
Comme un chien souffreteux en grognant abandonne
Son os au plus hardi!

II.

Rien!!! Ses hôtes puissants, sur des rivages traîtres,
Sont allés mourir dans le deuil!....
En vain cherche-t-on ses ancêtres....
Et l'on ne dira point: « Tes maîtres
« Sommeillent ici près dans la paix du cercueil!.... »

Rien!!! Il ne reste rien qu'un amas de décombres

Jaloux de dormir sur le sol...
Des combles profonds peuplés d'ombres,
Que, dans les nuits longues et sombres,
La chouette vient seule effleurer de son vol !

Rien!!! Qu'un espace noir en des murailles vides,
Où glisse le peureux lézard...
Où les ronces courent avides,
Sur la pierre affreuse de rides,
Et devant qui recule un indiscret regard !

Rien!!! Sous un angle obscur, une source craintive
Seule murmure à petit bruit...
Ainsi, dans sa course hâtive,
La dent sourde du temps arrive
Du siècle qui s'éloigne au siècle qui le suit...

III.

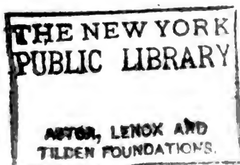
Lorsqu'au tomber du jour, plein de mélancolie,
Le poète en ces lieux mène sa rêverie,
Il croit, aux masses d'ombre échappée aux arceaux,
Voir des spectres sans nom surgir de vieux tombeaux.

Il croit, lorsqu'à ses pieds tombe et roule une pierre,
Ouïr un bras nerveux brisant sa lourde bière,
Et la ronce élancée en longs festons mouvants,
Lui semble un mort jaloux cherchant l'air des vivants.
Tout lui présente aux yeux l'aspect d'un mausolée...
Il effeuille, en passant, une fleur isolée,
De ces fleurs qu'en des jours moins pleins d'ombre et d'effroi,
Joséphine effeuillait au sein de l'amant-roi,
Et qui gardent encore, au fond de leurs calices,
Comme un parfum des doigts qui cueillaient leurs prémices.

Il rêve avec douleur... ses pensers attristants
De ce deuil général n'accusent point le temps.
Il songe à cette nuit où, quand dormait Bayonne,
Voilà qu'un cri s'élève et que le tocsin sonne!...
Car dans la ville sombre, une voix crie : Au feu!!!
Au feu!!! Cette clameur se répand en tout lieu!...
Au feu!!! C'est à Marac!!! Et la ville égarée
Grince et bruit pareille à la vaste marée.
Il voit la plèbe ardente, aux flots tumultueux,
Dérouler jusque-là ses flots impétueux!..,
Il compte ses efforts, comme en un temple antique,
On ferait pour sauver une sainte relique...
Il voit les murs brûlants suer de toutes parts;
La flamme qui se tord en tourbillons épars...

Il voit les citoyens qui rugissent dans l'ame,
Jeter leurs poings fermés aux dédains de la flamme:
Car l'ouragan jaloux, de son souffle pressé,
Rallume l'incendie où sa main l'a chassé..
Il croit saisir encor, dans le bruit de l'orage,
Et leur sourd désespoir, et leurs jurons de rage;
Alors que du château, flambant aux quatre coins,
Ils virent choir le faite, immobiles témoins...
Et que ce vaste orgueil de leur gloire pygmée,
Là, sous leurs yeux hagards, se perdit en fumée!...
Nous attendons qu'un jour, de ces funèbres lieux,
Le stygmate caché se dévoile à nos yeux!...
Laissons dormir en paix ces restes pleins de gloire,
Sans évoquer leur voix ou fouiller leur histoire!...
Sans commenter le sort, devant eux courbons-nous,
Comme aux pieds d'un vieux prêtre on fléchit les genoux..

Jos. Soulary (de Bordeaux).





Dessiné par Colin. Gravé par Sa

Morlaix.

MORLAIX.

L'ÉTRANGE cité que Morlaix, en Basse-Bretagne! C'était, en 1599, un cloaque immonde, que la peste agitait au moins une fois par lustre, un amas de maisons puantes, encaissées, perdues dans une sorte de citerne; et pourtant elle était vantée au loin, opulente; ses bourgeois voyageaient, hautains et fiers comme des marchands de Gênes, et son nom retentissait en Hollande, en Espagne et dans la France entière..... Eh bien! aujourd'hui, la ville est large, saine, blanche; elle n'a plus de ceinture de pierre, de noir château qui la pressent; libre et joyeuse, elle s'allonge sur les vastes coteaux de ses vallons, jetant chaque jour au vent un lambeau de son antique pa-

rure, à la mer une brique de ses vieux bastions; elle se fait belle, se coiffe, se farde, se lave, se bichonne enfin, et nul n'en parle. Pauvre Morlaix!

Figurez-vous un triangle. A sa base est une immense forteresse due à la truelle romaine, une forteresse qui déja, sous le roi Grallon, était lézardée et croulante. Aux parois du triangle, placez deux rivières, servant de douves, qui se joignent au sommet, et là se jettent dans un chenal conduisant à la mer; faites le triangle bien étroit, bien étriqué, comme l'île de Paris, assiégée par les Normands : tel était Morlaix, à la fin du seizième siècle. Cette belle place du *Peuple*, ces quais, cet hôtel-de-ville, fendu déja sur toutes ses faces, tout cela était dans le néant de l'avenir; personne n'y songeait. La mer venait battre de son écume la grande muraille qui longeait le bas de la rue des *Nobles;* puis sur la pointe, au confluent des rivières, il y avait une place (la seule du temps), dite *de l'Éperon*, de 25 pieds de large, *où les personnes éminentes venaient*, dit Albert-le-Grand, *causer de leur négoce*. Le môle commençait là; le môle en moellons, servant d'embarcadère,

de point de chargement, et permettant aux bateaux de remonter la douve de l'Est jusqu'au *Dossin*. Alors les rues de *Bourret*, de *Saint-Mélaine* et des *Vignes*, étaient des bourgades presque isolées ; alors, l'emplacement du *quai de Léon* portait le nom de *clos Marans*, servait de résidence aux juifs et de réceptacle à des bandits, qui, suivant la tradition, rançonnaient les habitants, et jouaient aux boules avec des têtes d'hommes, comme des enfants avec des billes.

Et cependant, vous le verrez tout à l'heure, c'était une ville de joyeuseté que Morlaix ! Elle avait cent soixante-cinq cabarets bien comptés ; le prix d'un repas d'auberge n'était fixé, sous peine d'amende, qu'à douze sous ; la nuitée, souper et lit pour deux, à vingt-quatre sous ; le vin de Bordeaux à six sous la pinte, et le reste à l'avenant. Elle avait des filles de joyeuse vie ; une milice bourgeoise qui, en faisant le guet, chaque soir, guindait une échelle aux fenêtres des jeunes épousées, et s'en allait par la ville interrompant un soupir bien tendre par une gorge-chaude, une prière de femme par un éclat de rire ; elle avait six couvents, de beaux moines, de jolies nonnes,

une superbe imprimerie; déjà elle avait des hérauts de ville tout dorés, un magnifique bourreau tout rouge, de six pieds au moins, des fourches patibulaires toujours peintes à frais, haut placées, visibles de trente côtés, comme la tour élancée de la chapelle du *Meur*. Aussi était-elle fière, je vous assure.

Son gouverneur était un seigneur de la contrée, un brave qu'elle avait châtié cinq ans auparavant, parce qu'il n'était pas ligueur, et qu'elle aimait maintenant, parce que l'étoile de Mercœur avait pâli, parce que la ligue se mourait. Ce gouverneur tenait à *Kerbrat* une vraie cour princière, une cour où l'on buvait depuis l'aube jusqu'au couvre-feu; où les jurats avaient entrée, où les *juges consuls* paradaient bourgeoisement avec les belles toques de velours et les robes de taffetas que la commune payait.

Oui, sûrement, c'était une glorieuse et charmante ville que la ville de Morlaix de 1599!

C'est qu'aussi elle riait toujours et ne prenait rien au sérieux; c'est que sa gaîté et son insouciance étaient plus fortes que les maux de l'époque. Voyez un peu!

Une fois, en 1521, les Anglais débarquèrent

sur nos côtes. La ville, ils la surprirent, la brûlèrent; femmes, filles, seigneurs, bestiaux, ils songeaient à tout prendre, tout emporter. Vains projets!

« Ah! vous nous voulez mal, beaux sires, s'étaient dit les Morlaisiens; eh bien! nous vous attraperons. »

Et les plus riches de tirer leurs guègues, d'emporter leurs lares, et d'abandonner la cité pendant dix longues années. *Legrand*, *Dauménil*, *Ogée*, rapportent qu'un prêtre, à coups d'arquebuse, occit de nombreux Anglais; qu'une pauvre chambrière de la grande rue en noya plusieurs aussi; mais la chambrière et le prêtre, ce fut tout. Le reste avait fui plus vite que le vigneron de *Resina*, quand la lave du Vésuve craque et crépite sous les ceps du lacryma-christi.

En 1589, la ville était royaliste. Arriva un gouverneur ligueur; c'était un terrible homme, à ce qu'il paraît. Aussi la girouette tourna-t-elle sans bruit, sans effort; et lorsque le duc de Mercœur parut, les bourgeois le saluèrent-ils de ces douces paroles: « Entrez, beau sire, vive la ligue! »

Mais quatre ans après, la ligue vacillait, le

mot était sans prisme, dans la boue, la chose était pesante, et on se lassa du mot et de la chose. Un matin, le maréchal d'Aumont, qui tenait la campagne au nom de Henri IV, se présenta devant le bourg des Vignes : il comptait deux mille hommes d'infanterie française, trois cents chevaux, puis des cavaliers, des armures qui brillaient à ravir. « Ah! c'est vous, beau sire, entrez, » lui dit-on, et le pont-levis s'abaissa. « Vive le roi! »

Le lendemain, sur la place de l'Éperon, le duc d'Aumont parla ainsi :

« Dans trois jours, mes amis, sept cents Anglais débarqueront à Morlaix, sept cents braves de plus, des braves comme vous. »

« Merci, beau sire; vive le roi toujours! »

Et les sept cents Anglais arrivèrent, les fils, les petits-fils de ceux qui avaient brûlé la cité et ses archives, ravi ses trésors, vidé ses caves.

« Vivent les Anglais! »

Le siége commença alors, le siége du château fort, où s'étaient retirés les ligueurs; il fut terrible et long. Les ligueurs minèrent et contre-minèrent sous la rue des *Nobles*. Les affamés! ils mangèrent des chevaux, des chiens,

des chats, des hiboux, et la peste commença. La girouette faillit tourner; les gens du roi pâlirent, car le peuple se taisait, repentant.

D'Aumont, sans y prendre garde, campait ses Anglais sur les beaux prés de Rocharbleiz et du Valpinard, levait impôts sur impôts, faisait clore, avant le coucher du soleil, les vingt-quatre portes de la ville. Les ligueurs n'auraient pas fait pis. Les bourgeois, tout bas, murmurèrent : « Vive la ligue! »

Mais la famine vint en aide à Henri IV, et le château se rendit, en 1594, faute de vivres. Il était temps; le duc de Mercœur rôdait avec ses Espagnols du côté de Carhaix, et les pauvres ligueurs l'attendaient. On dit que les Espagnols le quittèrent, parce qu'il leur refusa le sac de Morlaix. Bien leur prit, car il y avait déja des notables à l'Éperon, qui chantaient la gloire de Mercœur, et parlaient de faire fête au beau sire. Il était temps.

Voilà pourtant ce que l'histoire nomme *le siége de Morlaix!* Piteux siége! n'est-ce pas? On assiégea le château, rien de plus; et pendant qu'on le battait en brèche, les bourgeois avaient les bras croisés. Ligueurs ou royalistes, Espagnols ou Anglais, pour eux c'étaient loups

ou renards, voyez-vous. Ils le disaient souvent entre eux, et n'avaient point tort.

S'il n'y avait pas eu de forteresse, il n'y aurait pas eu de siége. Aussi, lorsqu'après cette affaire, le roi défendit de la réparer, son nom fut béni. De nos jours, il n'en reste qu'un pan de mur.

Francis Gouin (de Morlaix).



LA VALLÉE DE GRAISIVAUDAN.

Depuis que le pinceau romanesque de J.-J. Rousseau a révélé à ses contemporains les passages pittoresques de la Suisse, des milliers de voyageurs vont, chaque année, y chercher des émotions et des distractions. Cette contrée est devenue, en quelque sorte, le jardin de plaisance de l'Europe. Cependant, à côté de nous, dans l'intérieur de notre France, nous avons une véritable Suisse indigène, à laquelle il ne manque peut-être, pour égaleren réputation sa rivale étrangère, que d'avoir son Rousseau et ses visiteurs de toutes les années. Nulle part, peut-être, les Alpes ne se déploient avec plus de magnificence que dans le Dauphiné. Là aussi on

rencontre des sites pittoresques, des vallées profondes, des pics escarpés, des chalets où se prépare le laitage, et des glaciers qui versent les torrents dans la plaine. Il est vrai de dire aussi qu'on ne trouve pas, dans les montagnes du Dauphiné, ces hôtels somptueux que l'on rencontre dans les localités les plus sauvages de la Suisse, et qui, par l'exactitude du service, par le luxe de la table et du logement, rappellent les meilleurs établissements de ce genre de Paris et de Lyon; mais, pour tout admirateur fanatique des beautés de la nature, qui saura surmonter l'incommodité d'un mauvais coucher, le déboire d'un méchant dîner et la fatigue des mauvais chemins, un voyage dans le Dauphiné présentera d'amples dédommagements. Les montagnes d'Allevard, les gorges du Bourg-d'Oisans, les déserts de la Chartreuse, garniront son portefeuille d'une riche moisson de points de vue et de croquis pittoresques.

Il n'est même pas nécessaire de s'enfoncer dans ces âpres solitudes, pour découvrir des beautés dignes d'admiration.

Peut-être n'est-il pas au monde de bassin plus riche que cette magnifique vallée de



Graisivaudan, qui s'étend dans une longueur d'environ sept lieues, sur une largeur moyenne d'une lieue et demie à deux lieues, et au milieu de laquelle se trouve situé Grenoble, l'antique capitale du Dauphiné. Elle est formée par deux chaînes de montagnes qui se côtoient en laissant entre elles une plaine parée de tout le luxe de la végétation et arrosée par l'Isère. D'un côté, ces montagnes s'élèvent graduellement en forme d'amphithéâtre. Leurs plans successifs fuient dans la perspective en se dessinant par une nuance d'azur de plus en plus prononcée, depuis les collines aux formes ondulées qui naissent immédiatement du plat pays, jusqu'à ces crêtes dentelées dont les aspérités menaçantes semblent déchirer le ciel, et qui conservent toute l'année la neige dans leurs profonds ravins.

L'aspect de cette chaîne varie suivant les saisons : en hiver, cet assemblage de monts gigantesques, couverts de neige depuis le pied jusqu'au sommet, présente un coup d'œil triste et monotone, bien que toujours imposant. Dans la saison intermédiaire, lorsque les neiges ont disparu des régions inférieures et se sont réfugiées vers les sommités, comme dans

un dernier retranchement, alors la partie encore recouverte forme une immense coupole. Une ligne horizontale, qui se courbe et s'enfonce à l'horizon, trace sur tout le flanc de cette vaste chaîne la démarcation entre le domaine des neiges et le sol dépouillé. Çà et là on voit les arêtes de quelque roche escarpée se dégager de leur robe neigeuse, et se dessiner sur son éclatante blancheur, comme autant de veines d'azur; mais, lorsque le soleil d'août a fondu toute cette enveloppe, les glaciers qui, seuls, résistent toujours à l'action de ses rayons, paraissent comme autant de taches blanches semées sur leur immense croupe bleuâtre.

La chaîne des montagnes, en face, présente des caractères tout différents. Elles s'élèvent brusquement et sans transition du sein de la vallée ; leurs flancs perpendiculaires dominent toute la plaine, comme une immense muraille naturelle. Les saillies de rochers qui règnent souvent le long de leur escarpement, envahies par une végétation qui est à l'abri de la main de l'homme, semblent tantôt des îles aériennes suspendues entre le rocher et le précipice, tantôt des guirlandes de verdure

qui courent en festons irréguliers sur le flanc de ces gigantesques monuments. Le calcaire dont ces montagnes sont formées, en proie à une décomposition constante, se détache par pans entiers, et donne à leurs parois dégradées un aspect de ruine et de désolation. Souvent, par le calme d'une matinée silencieuse, le voyageur qui côtoie de loin la montagne, entend un bruit sourd, semblable au roulement éloigné du tonnerre : c'est quelque quartier de rocher que l'action des eaux a détaché de la montagne à laquelle il adhérait, et a fait rouler en débris à ses pieds. Sur divers points, les torrents se précipitent du haut de ces rocs, et forment des cascades de plusieurs centaines de pieds d'élévation; et lorsque, par un temps couvert, les cimes supérieures sont enveloppées de nuages, vous diriez des cataractes qui tombent du ciel.

A l'extrémité supérieure de la vallée, et comme pour former le lien d'alliance entre les deux chaînes, on voit, dans l'éloignement, le Mont-Blanc élever au-dessus des montagnes environnantes son front royal ceint d'un diadême de neiges éternelles. Au milieu de ce magnifique bassin de verdure qu'elles resserrent dans leur

étreinte, et qui est tout parsemé de riantes maisons de campagne dont les murailles blanches s'épanouissent à travers l'épaisseur des fourrés, l'Isère semble moins couler que se livrer à des jeux capricieux; elle se replie vingt fois sur elle-même, et se rejette alternativement d'un côté de la montagne à l'autre. Tantôt vous voyez briller ses eaux à travers la verdure, comme une nappe de cristal; elle se perd et va reparaître sur un autre point du paysage; tantôt vous la voyez filer le long des rangées de saules et de peupliers, et tantôt se dérouler en demi-cercle et envelopper d'immenses presqu'îles dans ses vastes circuits.

Grenoble est le centre et le point de départ d'une foule d'excursions pittoresques que les voyageurs, qui veulent connaître ses environs, ne peuvent guère se dispenser de faire. Il en est peu, par exemple, qui la quittent sans aller visiter les fameuses cuves de Sassenage, qui méritent leur célébrité, sinon par les propriétés merveilleuses qu'on leur attribuait, au moins par les beautés pittoresques de leurs alentours.

Après avoir franchi le Drac sur un admi-

rable pont suspendu, vous vous acheminez vers une montagne perpendiculaire, dont les flancs étagés en gradins paraissent s'être affaissés inégalement, par suite d'éboulements souterrains. Un murmure sourd et lointain, et je ne sais quel frais humide répandu dans les airs, annoncent le voisinage et le mouvement des eaux. Vous traversez le joli village de Sassenage bâti au pied de la hauteur, et vous vous trouvez à l'entrée d'une gorge étroite tracée entre deux montagnes par un torrent qui semble les avoir creusées depuis la cime jusqu'à la base. Là, se présente à vous un de ces paysages tout faits qui épargnent à l'artiste les frais d'imagination; en face, l'arche gracieuse d'un aqueduc qui enjambe par-dessus le torrent, dont le canal est bordé d'une double rangée d'arbrisseaux, et dont les piles sont environnées d'un réseau de plantes grimpantes qui retombent en festons sous sa voûte à plein cintre; à droite, quelques usines groupées sur le flanc de la colline, en partie masquées par des bouquets d'arbres et des touffes de lierre qui tapissent leurs murailles, et quelquefois coiffent leur toit d'une manière pittoresque.

Ici les eaux, dont le rauque son alors vous étonne et vous assourdit, naissent et jaillissent de tous les côtés à la fois; elles bouillonnent à vos pieds dans le lit du torrent; elles débordent des prises d'eau; elles s'échappent en filets d'argent des vieux troncs pourris qui leur servent de conduits. Ici, vomies impétueusement de la vanne d'une écluse, elles se brisent sur la roue immobile d'une usine, et rejaillissent en écume d'une blancheur éblouissante, ou bien elles se précipitent en cascades qui brillent et disparaissent tour à tour à travers les broussailles.

Plus haut, elles ont profondément creusé et labouré leur lit; elles ont enlevé et entraîné des bancs successifs de rochers, et les bancs supérieurs, insensiblement minés, se sont écroulés et ont encombré le torrent. Ces eaux s'indignent de ces nouveaux obstacles; elles se tourmentent, bouillonnent; elles rongent et liment leur base, se frayent mille conduits souterrains, ou se précipitent à flots d'écume dans les étroits canaux qui leur livrent passage. Au-dessus de vous, à mi-pente du coteau, d'énormes quartiers de rocher, couchés et inclinés, semblent avoir glissé vers le

fond du ravin, et s'être arrêtés, suspendus par une force surnaturelle. Ailleurs, le pied de la montagne est couvert de décombres roulés et confusément entassés. On croirait être sur le théâtre du combat des géants et des dieux, et voir les débris des monts arrachés et lancés contre le ciel. De vastes échancrures, dont la teinte jaunâtre tranche sur la couleur grise des parois de la montagne, marquent l'emplacement des avalanches de rochers qui s'en sont écroulés, détachés par l'action des eaux et du temps.

En suivant les détours du sentier scabreux qui vous conduit sur ce talus inégal, vous vous trouvez bientôt en face d'une roche à pic qui vous barre brusquement le passage. C'est d'une grotte creusée à sa base que s'élancent les eaux du torrent. En enjambant sur de grosses pierres que le passage répété des curieux a usées et polies, vous vous avancez jusqu'au milieu du lit. De là vos regards plongent dans la caverne où les eaux sont amenées de leur source mystérieuse. Elles se déversent du haut de la corniche d'un rocher, et retombent sur des gradins naturels formés par ses couches successives.

Une clarté pâle et diffuse, provenant des anfractuosités de la montagne, éclaire vaguement le fond de cet antre et ajoute à sa sainte horreur. Après avoir traversé au bord opposé, vous gravissez, par des marches irrégulières à travers un taillis épais, et vous arrivez ainsi à d'autres ouvertures par lesquelles coulait vraisemblablement le torrent avant qu'il se fût ouvert l'issue inférieure et qui communique avec la première par des conduits intérieurs. En se glissant par des fentes de rochers, tantôt en marchant, tantôt en rampant et en franchissant quelquefois des creux pleins d'eau, on pénètre fort avant dans les entrailles de la montagne, tout en suivant le cours souterrain du torrent.

C'est dans cette grotte qu'une tradition populaire place le séjour d'une fée dont l'influence protectrice s'étendait sur toute la contrée environnante. L'être mystérieux qui était révéré dans ces lieux, faisait connaître, au moyen des cuves, quelle serait l'abondance ou la stérilité de la récolte. Ces cuves sont trois trous circulaires placés à l'entrée de la grotte, et qui communiquent, par des infiltrations cachées, avec le torrent. Lorsque

les eaux étaient basses dans ces réservoirs, c'était une preuve de stérilité; étaient-elles élevées, c'était un présage de fécondité. Telle est l'origine des célèbres cuves de Sassenage qui prédisaient la récolte, et qui passaient pour une des sept merveilles du Dauphiné.

Aujourd'hui que la civilisation, avec son sceptre de fer, est venue rompre le charme superstitieux de ces lieux et en chasser l'être gracieux et fantastique qui l'habitait, on ne voit plus dans les dédales de ce temple naturel, que les merveilles de la nature et le résultat de l'action corrosive des eaux. Au lieu des pélerins qui venaient sans doute apporter à la fée les offrandes de la reconnaissance ou conjurer sa colère, on ne rencontre plus, dans ces sentiers sauvages, que des groupes de citadins et de citadines qui viennent, dans un élégant négligé, goûter les beautés sauvages de la nature; au lieu des dons pieux qui étaient sans doute appendus aux voûtes de ce temple naturel, on ne voit plus que les nombreuses inscriptions dont les visiteurs ont couvert les parois de la grotte.

Il est vrai que ces lieux, pour avoir perdu leurs charmes superstitieux, sont loin d'être

désenchantés pour cela. Au-dessus de vous, autour de vous, vous n'apercevez que des traces de dévastation. Si vous levez les regards au-dessus de votre tête, vous voyez pendre des rochers à pic, dans les crevasses desquels on voit à peine poindre les cimes de quelques arbustes rabougris, et dont les flancs, écaillés comme une vieille écorce, semblent près de se détacher par fragments et de faire payer cher leur curiosité aux amateurs; mais, en vous retournant, l'évasement des deux montagnes vous laisse entrevoir une partie de la magnifique vallée de Graisivaudan arrosée par les eaux de l'Isère et du Drac. Dans un coin du tableau, c'est Grenoble, surmonté de sa citadelle menaçante, dont les clochers et les faîtes se dessinent confusément à travers un nuage de vapeurs. La perspective est terminée par une chaîne de montagnes nues et arides dont les arêtes tranchantes se présentent transversalement à la vallée, et au-dessus desquelles les monts d'Allevard élèvent leur croupe immense recouverte d'un manteau de neige qui se drape sur leurs flancs et retombe le long de leurs ravins comme les replis d'un vaste linceul.

Le contraste de cette nature sauvage avec cette nature riante et cultivée, le murmure sourd, solennel et continu des cascades multipliées, enlèvent l'ame à tous les sens et la jettent dans une profonde rêverie.

A. Jouve (de Grenoble.)



LA TOUR DE LA REINE BERTHE.

DANS l'un des voyages que je fis à Montreuil-sur-Mer, on me parla d'une tour, située au centre de la citadelle, qui se rattachait à une circonstance intéressante de notre histoire. Beaucoup d'écrivains ou chroniqueurs nous ont laissé des récits sur la séparation de Philippe Ier d'avec Berthe. Cette princesse, fille du comte Florent de Hollande, avait épousé Philippe, qui, après dix années d'une union parfaite, conçut tout-à-coup pour elle la plus grande aversion. Il trouva dans la complaisance d'un évêque l'instrument nécessaire pour rompre des nœuds qu'il détestait. Le divorce fut prononcé, et la malheureuse Berthe se vit assi-

gner, pour lieu d'exil, la ville de Montreuil. Le refus inflexible qu'elle opposa à une séparation qui froissait ses droits les plus précieux, lui attira de la part de Philippe une dure captivité et des privations cruelles. Sans appui, sans secours, elle ne dut l'existence qu'à une société marchande nommée la Guelde, qui fournissait à ses premiers besoins. La pitié des habitants contribuait à adoucir son sort, et, chaque dimanche de carême, les enfants élevaient dans les rues de petites chapelles, ornées des premières fleurs du printemps, et allaient *quêtant pour la bonne royne.* J'ai recueilli quelques fragments conservés par la tradition, de la touchante complainte avec laquelle ils attendrissaient les passants, et j'en ai fait la petite pièce suivante :

Donnez pour la pauvre reine
Ce que le cœur vous dira ;
Si vous soulagez sa peine,
Le bon Dieu vous bénira !

Au fond d'une tour obscure,
Elle pleure nuit et jour

L'époux ingrat et parjure
Qui porte ailleurs son amour.

Du printemps la renaissance,
Le doux parfum de la fleur,
Ces rêves de l'espérance,
Rien ne charme sa douleur.

Condamnée à la misère,
Qu'il est affreux, son destin!...
Des Francs la reine et la mère
Demande un morceau de pain.

Berthe possédait un trône,
Et n'a plus que la pitié;
Alors que tout l'abandonne,
Gardons-lui notre amitié.

Quand, bravant les hommes d'armes,
Nous lui portons vos présents,
Elle dit, cachant ses larmes :
« Grand merci, mes chers enfants! »

Donnez pour la pauvre reine

Ce que le cœur vous dira ;
Si vous soulagez sa peine,
Le bon Dieu vous bénira !

Cet usage de quêter pour la reine existe encore. On sait que Philippe, après son divorce, enleva Bertrade, fille du comte de Montfort, et l'une des plus belles femmes de son siècle. Elle avait d'abord eu pour époux Foulque, comte d'Anjou. Philippe parvint à faire annuler ce mariage, et eut la cruauté de conduire Bertrade à Montreuil, afin d'accabler la pauvre exilée du spectacle d'une rivale triomphante. Nous devons à la justice de déclarer que sa conduite inhumaine envers Berthe est la seule faute que lui reproche l'histoire. Ce n'est point en effet à ce prince, mais à l'esprit de son siècle et au fanatisme éloquent du Picard Pierre-l'Ermite, qu'il faut attribuer la première croisade. Tandis que des flots de sang coulaient dans la Palestine, que des villes étaient livrées aux flammes, des campagnes fécondes changées en de vastes déserts ; qu'au nom d'un Dieu de paix, et sous l'étendard de la croix, un ramas d'aventuriers couvrait

l'Orient de désastres, Philippe, tranquille sur son trône, promenait ses regards sur les erreurs du monde. On l'accusa d'indolence; les moines le décrièrent; mais la postérité, plus sage, ne voit en lui, dans cette circonstance, qu'un roi au-dessus des préjugés.

Urbain II, qui en voulait à Philippe de n'avoir pas quitté son royaume pour aller cueillir dans les guerres d'outre-mer des lauriers teints de sang, refusa d'approuver les deux divorces, et lança les foudres de l'excommunication contre ceux qui y avaient participé. Philippe brava cet orage, et ne revint pas à Berthe, qui, supportant son malheur avec résignation, et conservant toujours le titre de reine, mourut dans le lieu de son exil.

La tour où elle fut renfermée forme un vaste appartement circulaire, dont les murs ont plusieurs pieds d'épaisseur. L'intérieur, orné de quelques sculptures gothiques, a besoin d'être réparé. En la visitant, j'ai été frappé d'un contraste du plus grand effet. A travers les fenêtres étroites de cette royale prison, on aperçoit la belle et riante vallée de l'Authie, qui se déploie dans toute son étendue. Le passage de sombres voûtes à un paysage en-

chanteur, d'un lieu de captivité aux idées de liberté qu'inspirent toujours la vue des champs et la lumière du ciel, a fait battre mon cœur!... Ce contraste sera senti par toutes les ames généreuses et sensibles ; et si elles veulent éprouver une de ces émotions qui doublent l'existence, je leur dirai : « Allez visiter la tour de la reine Berthe. »

P. Hédouin (de Boulogne-sur-Mer).



ORLEANS.

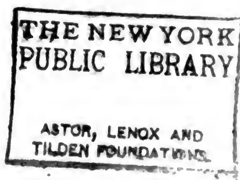
Une ville antique s'élève au nord de la Loire, sur la rive gauche du fleuve : elle semble descendre avec calme du haut d'un coteau. Sa pente est douce et facile ; elle s'avance avec majesté vers le sud, et offre un amphithéâtre d'où surgissent les clochers gothiques de Saint-Paul, de Notre-Dame de Recouvrance, la basilique de Saint-Aignan, et les tours délicates et frêles de Sainte-Croix, la cathédrale.

A la tête du pont, du côté de la Sologne, voyez, comme deux géants, s'élancer, côte à côte et immobiles, ces deux tourelles ! demandez-leur quels grands combats elles ont vus, quelle gloire leur a donné cette imposante fierté. Ah ! nos échos n'ont gardé qu'un nom ;



Dessiné par Turner. *Gravé par Porot*

Orléans.



mais le retentissement de ce nom a chassé l'étranger. Les Anglais disparaissaient devant lui comme devant l'ange exterminateur : et ce nom d'éternelle mémoire, nos enfants, bercés au bruit de nos victoires nationales, vous l'apprendront : c'est la Pucelle. C'est là que notre héroïne disait à Dunois : « Avez-vous vos éperons? — Pourquoi, Jeanne? — Parce que les Anglais fuiront devant nous. »

C'est Orléans!! Elle n'a plus ses vieilles fortifications, ses remparts; mais il lui reste sa position superbe, et la nature la dédommage de ce qu'elle a perdu des travaux des hommes.

C'est un point de vue bien pittoresque, pris du côté gauche de la Loire, lorsque débouchant d'Olivet, où Pottrot de Meré assassina le duc de Guise, vous descendez vers le pont, aux arches larges et légères, et qu'à droite, du sein de la ville, s'élèvent les deux tours de Sainte-Croix, découpées comme de la dentelle au ciseau, et la vieille cathédrale de Saint-Aignan, qui lutte de vieillesse et de force avec les constructions nouvelles qui masquent ses flancs. Vous marchez sur ce pont de moderne fabrique, faiblement incliné, et la rue Royale se développe. Saluez, en passant, cette Loire

dont je ne vous ferai pas le tableau; belle et magnifique surtout, quand elle emporte sur son dos les glaces de tout un hiver, qu'elle vient briser contre les piliers, avec le bruit du tonnerre.

Si je n'avais pas mêlé le nom du Loiret à tous mes écrits, je vous aurais un moment détourné de votre route et, une demi-heure avant votre arrivée au pont Lazin, je vous aurais présenté au baron de Morogues, dont vous avez lu les beaux ouvrages, et qui passe dans l'étude les jours les plus poétiques sur les rives de cette source admirable. Figurez-vous une rivière sortant du sol, large comme un bassin des Tuileries, portant bateau sur son bouillon même, et traversant une petite étendue de terrain qu'il fertilise en se déroulant capricieusement comme un serpent, au gré des ondulations du paysage, s'élargissant dans les plaines, se resserrant au pied des collines, animant, vivifiant une quantité innombrable d'usines, parcourant de son eau limpide les paysages les plus pittoresques, et allant à quelques pas de là se jeter dans la Loire, sa mère, et lui rendre, avec tous les ruisseaux conquis dans sa route, des flots qu'il n'a promenés qu'un jour.

Orléans, le Genabum de Jules-César, reçut son nom d'Aurélien, que l'on regarde comme son fondateur, ou du moins comme son restaurateur : si vous l'aimez mieux, nous en reporterons l'honneur à Marc-Aurèle. Rome séjourna long-temps sur son territoire; et le sol, à chaque pas, livre aux regards des curieux qui le fouillent, des fragments de briques, de vases romains, des pierres avec des inscriptions, enfin une multitude d'objets antiques, héritage mortuaire retrouvé par nos contemporains.

Qui pourra vous raconter les innombrables souvenirs de rois, de reines, de princes, qui prirent Orléans pour le théâtre de leurs combats, de leurs gloires, de leurs amours? C'est ici que Calvin étudia la religion, jura de la servir, et tint son serment en faisant la guerre au pape. C'est ici que séjourna Jacques II, roi d'Angleterre, allant visiter Chambord, et la même année, les habitants à son retour se cotisèrent pour l'aider dans son entreprise de restauration et de conquête. C'est ici que s'accomplit le massacre des protestants, qui conserva le nom de *petite Saint-Barthélemi* ; plus loin, l'empereur Charles-Quint se ren-

dant à Saint-Aignan, dans le logement que lui avait préparé François Ier, passa par la rue qui porte encore son nom ; c'est dans ce faubourg que fit une station le roi Henri III, accompagné de pénitents bleus et blancs, avec le duc d'Aumale qui portait une croix de bois : tout cela se flagellait par le chemin en chantant en chœur les heures de Notre-Dame. Dans le même temps il touchait les écrouelles, s'amusait dans des festins nocturnes et signait les lettres patentes des maîtres ménétriers de la ville et de la province. — C'est dans ce faubourg que s'exilait mademoiselle de Montpensier, dans le temps de la Fronde, et c'est de là qu'elle partit pour escalader d'une manière si comique les murailles interdites. — Là, Diane de Poitiers se cassa la jambe et souffrit de grandes douleurs. — Là enfin, et à chaque pas, se retrouvent les traces des personnages célèbres de notre histoire.

Orléans fut long-temps toute la France. Chez elle commencèrent des royaumes et combattirent des rois! Elle arrêta les Huns et les Cosaques. Une de ses gloires, si c'en est une, c'est de n'avoir jamais été prise de force : les soldats qui entrèrent dans ses murs y pé-

nétrèrent en amis. Elle fut le siége des fameuses luttes qui signalèrent les premiers temps du protestantisme. Boulevard de la France contre les étrangers, ce fut une des villes qu'il choisit pour asile et pour rempart.

Faut-il vous dire la présence du prince de Condé dans ces murs, du milieu desquels il faisait trembler la royauté? Le voyez-vous, maître d'Orléans, logeant en souverain dans une grande maison de la place de l'Étape, non loin des Dominicains, là même où il avait été retenu prisonnier par François II? C'est alors que les protestants, par dévouement à leur croyance, ravagèrent les églises catholiques, brisèrent les statues de Louis XI (qui avait jadis affectionné la ville, avait augmenté son enceinte, favorisé de sa protection et de ses présents la basilique de Saint-Aignan) et celle de Louis XII, et les jetèrent dans la rivière. Le prince de Condé était si tolérant, qu'une femme papiste convaincue de n'avoir pas approuvé les protestants fut condamnée à porter 20 écus au prince.

Les catholiques furent forcés de se cacher pour pratiquer leur religion. Un prêtre, vicaire de Sainte-Catherine, fut surpris disant

la messe dans un grenier : on l'emmena revêtu de ses ornements ; on lui mit un morion en tête, et à la main une hallebarde ; on le posta comme en faction, à la tête du pont : on le garda ainsi exposé à tous les outrages, au soleil brûlant, sans repos et sans nourriture.

On vous montrera, quand vous le voudrez, la maison où Charles IX vit, pour la première fois, Marie Touchet ; celle où naquit ce fou qui, échevelé, en désordre, et les yeux hagards, parcourut la ville en annonçant son incendie prochain, la fin du monde, prédite, suivant lui, par les prophètes pour cette époque de terreur et de crimes, et surtout la mort du duc de Guise, l'obstacle le plus insurmontable à la réconciliation du trône et de la réforme.

Ce dernier avis de la mort du duc de Guise frappa vivement un gentilhomme protestant, nommé Poltrot de Meré, connu par son dévouement à la foi calviniste et aux Coligny surtout. Un soir, muni d'un *laissez passer*, il traversa le pont : les gardes abaissèrent la herse devant lui et il disparut. Les soldats furent surpris, lorsqu'au lieu d'un homme d'armes, ils furent obligés d'ouvrir leurs rangs à

un pauvre souffrant, vieux, ayant la barbe en désordre et s'appuyant sur un bâton.

Vous ouvrirez aussi la fenêtre d'où madame de Coligny, reléguée à Orléans par son mari pendant les troubles, et qui habitait le cloître Saint-Aignan, outrageait du geste et du regard les prêtres catholiques qui se rendaient à l'office. Du reste, que les protestants ou les catholiques fussent les plus forts, elle ne changeait rien à sa contenance. Dans le plus chaud de la persécution, elle souriait aux marmots du peuple qui venaient jouer sous les beaux arbres du cloître et qui criaient sous ses croisées, avec ironie : « Vive la reine Gaspard Ier ! »

Orléans vit naître le proverbe connu : *Tu es de la vache à Colas.* On était au dimanche de Pâques ; à la ferveur religieuse se joignait celle d'une époque où tout se renouvelle ; les églises d'Orléans et des faubourgs, assez nombreuses pourtant, étaient pleines ; les protestants seuls ne prenaient point part à l'allégresse générale. Tristes, silencieux, ils passaient la journée en prières dans leurs maisons. Leur retraite les exposait, de la part des catholiques, à mille accusations plus absurdes les unes que les autres de sorcellerie

et de magie. Colas Pannier, vigneron, demeurant faubourg Bourgogne, près de l'Orbette, qui avait un des premiers adopté la réforme, était, avec ses parents, renfermé dans sa maison : tout-à-coup une vache blanche et noire, qu'il aimait comme un enfant, s'échappe dans un accès de gaîté: elle court à travers champs : il la suit, elle redouble d'activité, traverse les Venelles, arrive à l'église, entre dans le cimetière. Colas l'y atteint, il en ferme la porte, s'approche d'elle et s'apprête à la saisir : épouvantée, la belle fugitive se précipite sur la porte, la brise, avance, et la voilà, d'un bond, au milieu de l'église. Vous voyez d'ici l'effroi, les cris des femmes, des enfants, la colère des prêtres troublés dans le plus sérieux de leurs cérémonies. Bientôt la peur fait place au courroux : la foule des hommes s'arme de bâtons, de chaises; on tombe sur la pauvre vache à Colas, qui peut à grand'peine éviter lui-même le sort de sa bête chérie. On l'accuse d'avoir traîtreusement poussé sa vache dans l'église pour outrager la religion. Il se défend, on riposte ; ses amis le soutiennent : querelle immense que l'intervention des autorités peut difficilement assoupir ! La colère s'apaisa

enfin ; mais l'événement laissa un proverbe monumental : *Tu es de la vache à Colas* fut long-temps, à Orléans, l'expression fine d'un soupçon d'hérésie. Ce proverbe s'étendit plus loin ; il alla même en cour ; plus tard, ce ne fut plus qu'une phrase banale qui conserva bien le même sens, mais sans en rappeler l'origine.

Un peu au-dessus de ce beau pont, dont la solidité ne fut plus révoquée en doute lorsque madame de Pompadour, *fardeau de la France*, l'eut éprouvé par son passage, s'étendait jadis le vieux pont témoin des hauts faits de Jeanne d'Arc : à la tête, s'élevaient deux tourelles ; au milieu, un pont-levis, gardé par des hommes d'armes, défendait une large porte à l'épreuve du canon, qui masquait les habitants et leur permettait des sorties fatales aux gens d'armes anglais : quelques débris encore montrent leur crête lorsque l'eau est basse.

C'est là que fut sauvée la France, que s'échangèrent ces grands coups d'épée, ces héroïques faits d'armes qui ont immortalisé la Pucelle. Que l'histoire se charge de raconter ses malheurs ! Le cœur saigne en effet à ce tableau d'une aussi coupable ingratitude. Au

moins, Orléans n'abandonna jamais ni son culte ni son souvenir : les contemporains attestèrent hautement son innocence ; ils la proclamèrent victime de la vengeance anglaise et de l'oubli de la cour ; et un monument fut construit, aux acclamations du peuple, sur le pont même, témoin de ses exploits. Les frais en furent supportés par les dames et les demoiselles d'Orléans. La ville seule lui rendit cet hommage : Charles VII n'y fut pour rien. Ce monument était assez curieux : le roi y était représenté à genoux, la tête découverte, les mains jointes, armé de pied en cap, et vêtu d'un manteau court ; à ses pieds était sa couronne : la Pucelle se trouvait en face à droite, également à genoux, les mains jointes ; ses cheveux flottaient en liberté sur ses épaules et sur son armure. Entre le roi et Jeanne d'Arc était une croix très-simple, au bas de laquelle la Vierge, assise, soutenait la tête et les bras d'un christ mourant : ces figures étaient fixées sur une espèce de rocher. Pendant les troubles religieux, les protestants se *ruèrent* sur la Pucelle et la Vierge, et les brisèrent en les jetant dans la Loire. En 1739, un ouragan abattit la croix de

bronze : elle fut remplacée par une croix de bois ; des constructions au pont firent enlever le monument : on le replaça au milieu de la rue Royale, entouré d'une grille de fer ; une inscription en consacra le souvenir. En 1792, on préluda aux dévastations par celle du monument de Jeanne-d'Arc. Léonard Bourdon, qui laissa une trace de sang, le fit mouler en canons pour l'honneur de la république.

Après avoir, en 1803, essayé sur le Martroy une statue qui fut jugée trop mesquine, on s'arrêta enfin au piédestal qui, maintenant encore, se voit à l'extrémité orientale de cette même place. La statue, haute de huit pieds, représente une femme dans la vigueur de l'âge, coiffée d'un chapeau à panache ; sa figure et son cou sont découverts ; elle porte une cuirasse ; sur ses bras est une cotte de mailles, et une longue robe descend jusqu'à ses pieds ; un ceinturon passé sur l'épaule soutient le fourreau d'une épée placée dans sa main droite, dont la pointe est tournée vers la terre ; la main gauche tient un drapeau enlevé à l'ennemi, et sous ses pieds sont foulés trois léopards.

Une fête solennelle célébrait la délivrance

de la ville, et, le 8 mai, tout Orléans en fête remerciait Dieu et la Pucelle : les autorités civiles, le clergé, les ordres religieux, les troupes, enfin tout ce qui avait nom, position ou puissance, escortaient une procession générale, au milieu de laquelle une jeune fille d'abord, et plus tard un jeune garçon, marchait en cérémonie, comme représentant de Jeanne d'Arc, en costume singulier, composé de toutes les époques, mais qui ajoutait au pittoresque de la fête. C'était un des plus beaux jours de notre vie orléanaise, et l'année entière se passait à le désirer, à l'attendre.

Cet hommage si juste, consacré par les siècles, par l'équité, par la reconnaissance, par l'honneur national même, semblait ne devoir cesser qu'avec la France : la révolution de 1830 s'est chargée de cette mission.

J. Lesguillon (d'Orléans).

LA SEMAINE SAINTE

A LA ROCHE-GUYON.

Ici viennent mourir les derniers bruits du monde;
Nautoniers sans étoile, abordez! c'est le port :
Ici l'ame se plonge en une paix profonde,
Et cette paix n'est pas la mort.

Ici jamais le ciel n'est orageux ni sombre;
Un jour égal et pur y repose les yeux;
C'est ce vivant soleil, dont le soleil est l'ombre,
Qui le répand du haut des cieux.

Comme un homme éveillé long-temps avant l'aurore,
Jeunes, nous avons fui dans cet heureux séjour :
Notre rêve est fini, le vôtre dure encore;
Éveillez-vous, voilà le jour.

Cœurs tendres, approchez. Ici l'on aime encore,
Mais l'amour épuré s'allume sur l'autel :
Tout ce qu'il a d'humain à ce feu s'évapore ;
Tout ce qui reste est immortel !

La prière, qui veille en ces saintes demeures,
De l'astre matinal nous annonce le cours;
Et, conduisant pour nous le char pieux des heures,
Remplit et mesure nos jours.

L'airain religieux s'éveille avec l'aurore ;
Il mêle notre hommage à la voix des Zéphirs ;
Et les airs, ébranlés sous le marteau sonore,
Prennent l'accent de nos soupirs.

Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure,
S'élève un simple autel. Roi du ciel, est-ce toi ?
Oui. Contraint par l'amour, le Dieu de la nature
Y descend, visible à la foi.

Que ma raison se taise, et que mon cœur adore.
La croix, à mes regards, révèle un nouveau jour;
Aux pieds d'un Dieu mourant puis-je douter encore ?
Non : l'amour m'explique l'amour.

Tous ces fronts prosternés, ce feu qui les embrase,
Ces parfums, ces soupirs s'exhalant du saint lieu,
Ces élans enflammés, ces larmes de l'extase,
Tout me répond que c'est un Dieu.

Favoris du Seigneur, souffrez qu'à votre exemple,
Ainsi qu'un mendiant aux portes d'un palais,
J'adore aussi de loin, sur le seuil de son temple,
Le Dieu qui vous donne la paix.

Ah! laissez-moi mêler mon hymne à vos louanges,
Que mon encens souillé monte avec votre encens.
Jadis les fils de l'homme aux saints concerts des anges
Ne mêlaient-ils pas leurs accents ?

Du nombre des vivants chaque aurore m'efface;
Je suis rempli de jours, de douleurs, de remords;
Sous le portique obscur venez marquer ma place,
Ici, près du séjour des morts!

Souffrez qu'un étranger veille auprès de leur cendre.
Brûlant sur un cercueil comme ces saints flambeaux,
La mort m'a tout ravi, la mort doit tout me rendre;
J'attends le réveil des tombeaux!

Ah ! puissé-je près d'eux, au gré de mon envie,
A l'ombre de l'autel, et non loin de ce port,
Seul, achever ainsi les restes de ma vie
Entre l'espérance et la mort.

DE LAMARTINE.



AVIGNON.

De tous les fleuves qui fécondent le sol de la France, il n'en est pas de plus célèbre que le Rhône. Toujours majestueux, il coule entre des rives tantôt riantes et pittoresques, tantôt sombres et sauvages. A peine descendu des glaciers alpestres, il a déja acquis la rapidité du torrent, et rien ne saurait s'opposer à l'impétuosité de sa course. Voyez-le se jeter dans le lac dont il trouble la paix profonde! ses ondes bouillonnantes ne se mêleront point aux eaux paisibles de ce vaste bassin..... Il en sort dans Genève même, et, devant lui, s'ouvre, peu après, une bouche béante où le noble fleuve se précipite en mugissant; il disparaît entièrement, mais il ne sera point

englouti! Le voilà qui renaît, il a déchiré les entrailles de la terre, il reparaît vainqueur et, désormais, le soleil éclairera sa course jusqu'aux rivages de la Méditerranée. C'est là que, rival superbe du Nil, il ouvre deux bras immenses et forme ce fameux *delta* connu sous le nom de Champ de Caïus Marius, *Caïi Marii Ager*, dont la corruption a fait *Camargue*. Cette île ressemble à une terre étrangère, implantée sur le territoire français : là paissent des troupeaux sans pasteurs; le cheval sauvage y bondit à l'aise sans frein et sans cavalier; la grue voyageuse et le flamand rose baignent leurs longues jambes dans les eaux du fleuve, et l'industrieux castor, lui-même, y bâtit sa demeure.

De toutes parts, vers sa source comme à son embouchure, le Rhône est sillonné par des barques nombreuses chargées de riches marchandises que Lyon et Marseille échangent journellement, ou des vins exquis récoltés sur ses fertiles côtes. Les bords du fleuve offrent une série de villages et de petits ports où le navigateur peut, au besoin, trouver un refuge, car les tempêtes ne sont point inconnues à ce roi des fleuves, et le vent du N.E, le redou-



Dessiné par Chapuy — Gravé par Martens

Avignon

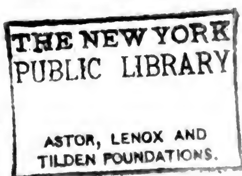


table *mistral*, soulève maintes fois et fait mugir ses ondes comme celles de la mer. C'est surtout à Avignon que ce vent terrible fait sentir toute sa violence; il trouble cruellement alors la douceur si vantée de ce beau climat. Le peuplier d'Italie, élancé et svelte, ploie comme un roseau, et les nombreux mûriers qui couvrent les plaines de Vaucluse secouent leurs larges têtes et jonchent le sol de leur précieux feuillage.

Avignon est le rendez-vous des navigateurs du fleuve, soit qu'ils descendent son cours, soit qu'ils le remontent, et cette ville est ainsi, en quelque sorte, le caravansérail du Rhône. Qu'ils sont gracieux et pittoresques les environs de cette cité célèbre! Voyez cette ceinture de remparts crénelés, si minces, si fragiles; elle est l'œuvre d'un pape, et certes, quand l'histoire ne se serait pas chargée de nous l'apprendre, on le devinerait sans peine, car de pareilles fortifications ne sauraient appartenir qu'à une époque où les foudres de l'église étaient plus puissantes que celles de la guerre. Ces murs qui servent aujourd'hui d'ornement à la ville sont entourés eux-mêmes d'élégants boulevards, rendez-vous des oisifs,

des bonnes d'enfants et des convalescents attirés par l'air pur de ces lieux, par leur beauté pittoresque et par la douce chaleur d'un soleil méridional. Aux heures les plus chaudes de la journée, l'hôtel des invalides, succursale du royal établissement de Paris, devient désert, et les boulevards extérieurs se peuplent de ces vénérables débris de nos armées. Là, comme à Paris, on voit le vieux soldat aveugle, armé du bâton ferré, se guider dans sa promenade avec une merveilleuse dextérité; il s'arrête devant un banc de pierre, et prend place à côté d'un joyeux camarade à la jambe de bois, qui étale orgueilleusement, sur sa poitrine, le médaillon ovale où deux épées en sautoir brillent sur un champ de gueule.

A l'ouest de la ville, le Rhône forme de nombreuses îles, dont *la Bartelasse* est, à la fois, la plus grande et la plus fertile. Sur sa pointe méridionale viennent se rencontrer deux ponts de bois, dont l'un appartient au département de Vaucluse, et l'autre à celui du Gard. C'est par là qu'on se rend à Villeneuve-lès-Avignon, jadis forteresse avancée, d'où les rois de France tenaient en respect le territoire papal. Un magnifique pont de pierre unissait

autrefois les deux rives; mais, depuis bien des années, les eaux en ont renversé toute la partie qui tenait à la rive droite. L'autre moitié de cette construction a bravé jusqu'ici les efforts de la tempête et la faux du temps. Ces ruines pittoresques, qui s'avancent jusque vers le milieu du fleuve, gênent beaucoup la navigation, et la rendent même assez périlleuse; mais le peuple respecte ces débris d'un ouvrage auquel la tradition assigne une origine miraculeuse. Une légende avignonaise, fort accréditée parmi le peuple, prétend, en effet, qu'un jeune enfant vint à rêver que la vierge Marie lui ordonnait de construire un pont sur le Rhône. Il était si jeune et si peu initié à l'art architectural, que d'abord on se moqua de lui; mais, pour preuve de sa mission, il apporta, quelques jours après, un plan si merveilleusement conçu, que le peuple cria au miracle. L'enfant ne se démentit pas, et dirigea les travaux, jusqu'à leur entier achèvement, avec une rare intelligence.

Un capétien a laissé ici un souvenir sanglant : Louis VIII, engagé dans une guerre de religion, poursuivait les restes des malheureux Albigeois; il les jette au-delà du Rhône,

et, non content de ce succès, il demande aux Avignonais de lui permettre le passage dans leur ville, afin qu'il puisse anéantir les débris de la légion hérétique. Les habitants, qui se souciaient fort peu d'admettre dans leurs murs une armée indisciplinée, dont la marche était habituellement signalée par le pillage, le viol et le meurtre, repoussèrent cette demande. Louis VIII, indigné de tant d'audace, mit aussitôt le siége devant la ville. Les braves Avignonais firent, pendant plusieurs mois, une défense héroïque, et le ciel lui-même sembla prendre parti pour eux : la peste se déclara dans le camp des Français; les soldats mouraient en grand nombre, et ceux qui échappaient à la contagion murmuraient hautement et menaçaient de se révolter. Le roi déploya, en cette circonstance, une grande fermeté, et lorsque le fléau fut un peu diminué, il voulut tenter un nouvel assaut, mais, au moment où l'armée assiégeante passait le pont du Rhône, ce pont, sans doute en bois, s'écroula subitement, et 3000 hommes périrent par suite de cet événement. Tout autre se serait dégoûté, mais Louis s'obstina à continuer le siége. Enfin, la ville, réduite à la dernière extré-

mité, fut obligée de capituler et d'accepter les plus rudes conditions.

Oh! combien d'autres souvenirs se réveillent à l'aspect de ces lieux! Voilà donc cette ville, seconde fille des Phocéens, qu'une reine adultère et homicide vendit au souverain pontife! Jeanne, reine de Naples et comtesse de Provence, avait fait assassiner, dans le château d'Aversa, son royal époux, André de Hongrie, à peine âgé de dix-huit ans. Le corps de ce prince infortuné, pour qui les myrtes de l'amour s'étaient convertis si promptement en noirs cyprès, fut jeté du haut d'une croisée sur le bord de la grande route, et il serait demeuré long-temps privé de sépulture sans la pitié d'une pauvre femme qui le porta à Naples, où il fut enseveli dans la cathédrale; mais il n'y reposa pas en paix, un incendie consuma la partie de l'église où son tombeau était placé, et on n'y voit plus aujourd'hui qu'une pierre tumulaire qui rappelle les circonstances de cette mort et celles de l'incendie.

Cependant, un pareil forfait ne pouvait demeurer impuni; le frère du prince assassiné, à peine instruit de cet attentat, accourut du

fond de la Hongrie, à la tête d'une puissante armée. Jeanne, obligée de guerroyer, offrit à Clément VI, qui occupait alors le trône pontifical, de lui vendre la ville d'Avignon et le comtat Venaissin. Le marché fut conclu l'an 1348, pour la somme de 80,000 écus d'or. Clément prit possession de ses nouveaux domaines et ne paya point..... C'était justice! *à fripon, fripon et demi.*

J'éprouve le besoin de rappeler ici que Jeanne finit par succomber dans cette lutte, et qu'elle périt du dernier supplice.

Depuis cette époque, Avignon et le Comtat devinrent, maintes fois, le séjour des papes, et surtout des antipapes. La chrétienté se divisa souvent en deux factions, dont l'une reconnaissait le pape de Rome, et l'autre le pape d'Avignon. En 1482, Louis XI hérita de la Provence; alors les rois de France commencèrent à voir d'un œil de jalousie une province étrangère enclavée dans leurs domaines, et il n'est sorte de tracasserie qu'ils ne cherchassent à susciter, à ce sujet, à la papauté. Comme ils prétendaient que les eaux du Rhône leur appartenaient, il arriva, plus d'une fois, que le fleuve étant débordé sur le territoire avi-

gnonais, des commissaires français se présentèrent pour prendre possession de tous les lieux inondés. Louis XIV s'empara d'Avignon en 1662, pour venger son ambassadeur qui avait été insulté à Rome, sous le pontificat d'Alexandre VII; il s'en rendit maître une seconde fois, en 1688, pour un semblable motif, Innocent XII étant pape. Les successeurs de ces deux pontifes se soumirent à faire des excuses au puissant monarque, et celui-ci leur rendit Avignon; mais Louis XV y fit entrer de nouveau une garnison française, en 1768, pour venger une injure que le duc de Parme avait reçue de Clément XIII. La ville fut rendue à Clément XIV.

C'est ainsi que les rois de France cherchaient à mettre à profit cet enclavement dans leurs états d'un domaine pontifical, pour tenir en respect la puissance des papes; mais il n'en était pas moins ridicule et humiliant pour une grande nation de voir une de ses provinces, si intrinsèquement unie à la mère-patrie par sa position, son langage et ses mœurs, obéir à un prince étranger. Le gouvernement républicain se chargea de redresser un pareil abus, et un sénatus-consulte rattacha définitivement

Avignon à la France. On ajouta à son territoire la principauté d'Orange, ainsi que quelques communes des départements limitrophes, et on en forma le département de Vaucluse.

Le règne des papes et le séjour d'une cour italienne ont laissé dans ce département des traces que le temps n'a point effacées, en dépit des institutions. On voit encore à Sorgues, à Avignon et dans les autres villes papales, cette grande quantité de clochers et de tours qui leur avaient valu le nom de *villes-sonnantes*, que leur donnait Rabelais. Il y a peu d'années qu'on n'aurait pu trouver ailleurs, en France, une plus grande quantité de nobles, surchargés de titres pompeux et chamarrés de cordons et de décorations de toute espèce. Enfin l'exaltation religieuse et les habitudes féroces d'une certaine partie de la population rappellent encore les mœurs italiennes, et une catastrophe, trop récente pour qu'on en ait perdu le souvenir, en a fourni une sanglante preuve. Peu d'années se sont écoulées depuis que les eaux du Rhône ont charrié le cadavre d'un maréchal de France.... Ce guerrier, qui avait affronté si souvent la mort des braves, était tombé sous les coups ignobles d'une populace

furibonde ! Qui a fait cela ? Est-ce le peuple d'Avignon ? Non, non, ce n'est pas lui ! car là, comme dans nos autres villes, le peuple se compose de citoyens et non pas d'assassins ; mais ce forfait fut commis par cette tourbe de gens sans nom et sans aveu, qui apparaissent inopinément, au sein des grandes villes, dès qu'il y a un crime à commettre ou de l'or à dérober. Où se cachent-ils en temps de paix ? on l'ignore ; mais à l'approche du trouble vous les voyez surgir de dessous terre. Ils sont couverts de haillons ; les hommes ont la barbe épaisse, et leurs bras nus sont rouges de sang ; les femmes secouent, en fureur, leur sale chevelure, et font rougir les passants de leurs regards lubriques et de leurs discours obscènes. Non, ce n'est pas là le peuple ! Mais, laissons ce sujet : de plus douces images doivent trouver ici leur place.

En la même année où une femme coupable vendait Avignon au chef de la chrétienté, une autre femme, non moins célèbre, mais par un autre genre d'illustration, mourait en cette ville. L'amante de Pétrarque, Laure, mariée à Hugues de Sade, mourut de la peste, en 1348. Plusieurs personnes conservent, à Avi-

gnon, le portrait de cette femme que les vers de Pétrarque ont immortalisée. Mais il est à remarquer que ces portraits ne se ressemblent point entre eux; cependant, ils ont un point de conformité, et c'est dans le peu de beauté des traits qu'ils reproduisent. L'un d'eux même, et c'est le plus célèbre, représente une femme tellement laide, que, s'il est authentique, je m'explique parfaitement la honte dont le poète s'accusait quelquefois :

« *Di me medesmo meco mi vergogno.* »

Je dirai ici, en passant et comme par amendement, que c'est à Avignon, à Sorgues, Arles, Tarascon et dans quelques autres communes environnantes, que se trouvent les plus belles femmes de France. Sorgues mérite particulièrement d'être mentionné à ce sujet : on est surpris bien agréablement de trouver dans ce village de chétive apparence une foule de femmes remarquables par la régularité de leur profil grec, par des lèvres de corail, des dents d'une blancheur parfaite, et des yeux larges et noirs comme ceux des jeunes filles de Syracuse ou d'Athènes. Une femme laide est, littéralement, ici une exception à la règle. Je reviens à mon poète.

Pauvre Pétrarque! il avait bien raison d'avoir honte de lui-même. Eh, quoi! plusieurs centaines de *sonnets* sur les yeux de Laure, sur sa bouche ou sur son nez! En vérité, il y a là de quoi déconcerter le plus ardent admirateur des beaux vers, et, cependant, les voyageurs (dont un peut-être, sur mille, a lu Pétrarque) ne manquent jamais, quand ils se trouvent à Avignon, de visiter les lieux enchanteurs où il soupirait ses poésies. Il est vrai qu'à défaut de sonnets, ils trouvent, à la fontaine de Vaucluse, de douces émotions inspirées par la nature même des lieux. C'est là qu'après avoir traversé les plus belles plaines du département, on entre dans un vallon tortueux qui aboutit à un rocher fort élevé et taillé à pic. Vous y voyez l'antre où une chaste naïade, *la Sorgue*, penche son urne immortelle d'où s'échappe une eau limpide et pure. Autour d'elle règne un éternel printemps; tout est frais et riant. La Sorgue abonde en poissons; les arbres donnent asile à de folâtres oisillons dont le doux ramage se confond avec le murmure de l'onde naissante; l'herbe de la prairie invite au repos et à la volupté; et pour que rien ne manque au pres-

tige de ce tableau, la cime du grand rocher est couronnée par les ruines d'un antique manoir. Les guides ne manquent pas de vous dire que c'était le château de Pétrarque, car, ici, ils mettent tout sur le compte de l'amant de Laure, de même qu'aux environs de Naples et de Pouzzoles, les *cicerone* attribuent tout à Néron. Le poète florentin ne posséda jamais un si noble château; il n'avait à Vaucluse qu'une modeste habitation que le temps n'a pas plus épargnée que les vers n'ont respecté le corps de celle dont il immortalisa la mémoire. François I[er] en acquit la certitude lorsqu'ayant fait ouvrir le tombeau de Laure, il n'y trouva que quelques petits os qu'il supposa appartenir à celle dont il troublait ainsi le repos. Ce désappointement n'empêcha pas le galant monarque de composer, à ce sujet, la moins mauvaise de ses poésies fugitives :

« En petit lieu compris vous pouvez voir
« Ce qui comprend beaucoup de renommée :
« Plume, labeur, la langue et le devoir
« Furent vaincus par l'aimant de l'aimée.
« O gentille ame ! étant tant estimée
« Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
« Car la parole est toujours réprimée
« Quand le sujet surmonte le disant. »

Cette manie de fouiller dans la cendre des morts fut commune à bien des souverains René d'Anjou lui-même, le Henri IV de la Provence, n'en fut pas exempt. Un jour, ce prince, troubadour et artiste, se mit en tête de guerroyer en Palestine. Errant sur la terre des infidèles, il composait de galantes poésies qu'il envoyait à une dame d'Avignon dont il était fort épris. De retour en Provence, il apprend que sa maîtresse a cessé d'exister; aussitôt il accourt, l'ame oppressée de regrets et d'amour, et se fait ouvrir le tombeau où reposaient les restes de cette femme adorée; mais, au lieu d'un corps brillant de jeunesse et de beauté que René désirait revoir encore une fois avant de s'en séparer pour toujours, il ne trouva qu'un cadavre infect dont les chairs, diaprées de vert et d'azur, formaient déja de hideux lambeaux. Le royal amant n'en fut pas déconcerté. Il saisit sa palette et ses pinceaux, et fit un fidèle portrait de ce dégoûtant modèle. Ce tableau, peint sur bois, ne rappelait certainement pas la belle nature, mais la nature vraie; il était fort remarquable pour son époque, et intéressant par le nom de son auteur. Il fut long-temps exposé aux

regards des curieux dans le couvent des Célestins; mais il a disparu dans la tourmente révolutionnaire, et, avec lui, bien d'autres objets dignes d'un meilleur sort, parmi lesquels je citerai le mausolée du brave Crillon, l'ami de Henri IV; celui d'Alain Chartier, plus célèbre par le baiser que lui donna la reine de France que par ses poésies, et ceux, enfin, de Benoît XII et de Jean XXII. Aujourd'hui, les Avignonais en sont réduits à montrer aux étrangers le petit crucifix d'ivoire de l'église de la Miséricorde..... O néant des grandeurs! Cependant, il est juste de dire que ceux qui auront plusieurs jours à passer dans cette ville, qu'animait jadis le séjour d'une cour brillante et dont les rues n'offrent plus aujourd'hui que silence et solitude, pourront visiter l'ancien palais du vice-légat, l'hôtel des invalides, et quelques établissements, d'ailleurs peu importants. Il ne leur restera plus ensuite à voir, à peu de distance d'Avignon, que le confluent de la Durance et du Rhône. La Durance, capricieuse et dangereuse rivière, qui change et bouleverse incessamment son lit, était chère aux troubadours; ils allaient, sur ses bords, chanter leur doux servage; mais le

martyre des troubadours est passé de mode comme la puissance des papes; ne cherchez plus ici que leur seule mémoire.

Il est temps de partir, et ce ne sera pas sans donner plus d'un soupir à ces lieux dont j'aimais la beauté et les souvenirs historiques. Je ne voudrais pas m'y fixer cependant, car d'autres contrées m'appellent, mais je voudrais qu'ils pussent me suivre. Hélas! pourquoi ce besoin de tout voir, s'il faut tout perdre? C'est pourtant la loi générale. Nous vivons dans les désirs et les regrets, et nous marchons dans des sentiers bordés de roses et d'épines pour arriver au terme de toute course, ainsi que la feuille tombée qui glisse sur la surface du fleuve, se balance long-temps sur des rives fleuries et disparaît enfin, après mille naufrages, dans le sein de l'immense océan.

C. Famin.

LE CHATEAU DE LA BRÈDE.

Il n'y a qu'un pélerin de profession qui puisse ignorer que la Brède fut la demeure de Montesquieu. Là, tout est plein encore du souvenir de cet immortel écrivain, tout y rappelle sa gloire et ses travaux, et l'on y saisit pour ainsi dire à chaque pas, et la trace de ses profondes méditations, et sa grande ombre même, qui semble dominer, dans toutes ses parties, l'ensemble du tableau. A trois lieues au-delà de Bordeaux, en s'éloignant d'un mille environ de la route de Bayonne, est cette auguste et célèbre retraite. On y arrive par le même chemin que suivait Montesquieu ; on voit encore les arbres qu'il a plantés de sa main, cette épaisse ceinture de chênes, qui,

après de longs circuits, s'ouvre enfin à votre droite, comme un vaste portique, en face de la Brède. Le vieux château, à tourellés et à pans gothiques, est majestueusement assis au milieu d'une immense prairie, que l'on traverse entre deux fortes haies d'aubépine, servant d'avenue, jusqu'à la cour d'honneur. Un large fossé, creusé dans le roc vif, toujours plein d'une eau limpide et courante, baigne le pied de la tour. Ce fut Montesquieu qui, chez nous, mit à la mode les jardins anglais; et il est assez curieux d'en retrouver à la Brède la première et élégante ébauche. Le philosophe fit disparaître le pont-levis avec ses pesants leviers; mais on a toujours continué de suivre, au milieu d'un labyrinthe de fleurs, les détours obliques, et les passages crénelés qui conduisent à la principale entrée du château; ce qui forme un heureux mélange des anciens souvenirs avec les mœurs nouvelles, et permet à la philosophie de jeter un regard d'intérêt sur les donjons qu'elle a désarmés. Cependant, du pied de sa grande tour, le château de la Brède a quelque chose de triste et de sauvage, comme ces âpres rochers où se retire l'aigle solitaire; et cette première impression

est loin de s'affaiblir sans doute, lorsqu'on entre dans la chambre de Montesquieu, dont toute la disposition intérieure et les meubles plus que modestes rappellent si bien la gravité des anciens temps. Elle est au rez-de-chaussée, elle ne reçoit le jour que par une seule fenêtre, à l'extrémité d'une embrasure de 7 ou 8 pieds de profondeur; on passe, pour y arriver, du grand vestibule d'entrée dans une autre pièce à main gauche, qui servait de salon et de salle à manger au président de Montesquieu. Ce salon, ainsi que la chambre, ont été religieusement conservés dans l'état où ils se trouvaient le jour de sa mort; c'est le même lit, enveloppé de ses grands rideaux de damas vert, que supportent quatre colonnes de bois de noyer; ce sont les mêmes fauteuils de tapisserie à dos élevé, et les mêmes chaises garnies d'une peau grossière. On voit encore, sur l'un des chambranles de la cheminée gothique qui se trouve en face du lit, la place tout usée, et encore empreinte de poussière, où, du fond de son fauteuil, Montesquieu avait coutume de poser un pied pendant ses longues lectures. Le vaste bureau où fut composé l'Esprit des Lois est encore là, ainsi

qu'un volume d'Appien, annoté de la main du grand homme. Un paysage grossièrement ébauché sur le trumeau de la cheminée, en fait, avec quelques bariolures, le seul ornement. Point de glaces, point de tentures, mais de simples planches de noyer, ajustées sans art, et formant autour des murs un rustique lambris. On croit presque retrouver ici la demeure d'un de ces vieux Romains qui vécurent pour la gloire et la liberté de leur patrie, et l'on ne quitte point les lieux où expira le plus grand des mortels, sans faire un violent effort pour retenir ses larmes.

Alexis Dumesnil.

NANTES.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici un tableau approfondi de l'histoire de notre ville, et des recherches étymologiques pour savoir si bien réellement son nom vient du celte Nant, *eau courante*, mot qui, au reste, serait assez applicable. Des hommes spéciaux, et que le flot des affaires n'a pas emportés loin de la terre natale, ont, dans des ouvrages plus ou moins récents, raconté les annales, les accroissements de la cité, en face des monuments de son enfance, de son adolescence et du florissant âge viril auquel elle est parvenue. Ce bonheur m'a manqué, et me voici réduit, pour m'acquitter quelque peu dignement de la tâche que je me suis avec plaisir imposée,



Dessiné par Turner. Gravé par Pérot.

Nantes.

à ranimer mes souvenirs d'il y a quinze ans, en tenant à la fois les yeux constamment attachés à cette peinture qui me rappelle le pays, et le regard de l'esprit fixé sans cesse sur ce qui est resté dans ma mémoire. Depuis quinze ans, je le sais, la ville s'est embellie de jour en jour, et les navigateurs ont peine à reconnaître certains quartiers au retour d'un voyage autour du monde. J'aurais vu percer ces nouvelles rues, s'élever ces élégants hôtels sur le cours, le boulevard, et ce qui fut autrefois l'ombreux Loquidic, que je ne pourrais mieux faire que de le dire, comme ici, en quelques lignes. Ce n'est point un plan que j'ai à tracer. L'art qui a représenté la ville à nos yeux ne veut, pour le seconder, que l'art sous une autre forme, un interprète, la voix, la parole.

J'étais à Nantes en 1819, à l'époque de la Fête-Dieu. Le jour de la pompeuse procession que j'avais tant admirée de mes yeux d'enfant, venait de commencer, radieux et plein du luxe de juin. J'entrai dans Saint-Pierre, la cathédrale. Tout y était mouvement, clarté, encens et fleurs : la messe allait commencer. Appuyé à un des piliers de la nef, sous l'orgue qui déja préludait, je me laissais aller aux lointaines

réminiscences de cette vieille église, et je comparais à la simplicité actuelle le luxe merveilleux dont elle resplendissait en 555, quand saint Félix en était évêque. Ce n'étaient alors que tableaux précieux, mosaïques, couronnes d'or et vases d'argent sur les autels. Il y avait au milieu du sanctuaire deux colonnes de marbre; sur l'une était un christ d'argent massif, ceint d'une tunique d'or chargée de pierres précieuses, et attaché par une chaîne d'argent à la principale voûte, comme s'il descendait du ciel : sur l'autre colonne, étincelait un énorme rubis qui, pendant la nuit, éclairait l'église. Ébloui par cette splendeur, d'un coup d'œil je franchissais trois siècles en retour vers le nôtre, et la cathédrale n'était plus que pillage, carnage et désolation. Le saint évêque Gohard et son clergé massacrés dans leurs stalles, les reliques profanées, le pavé de mosaïque teint de sang, la première irruption des Normands, en 843. Nantes fut malheureuse entre toutes les villes par les hommes du Nord. Ils l'étreignirent, la foulèrent aux pieds, la ravagèrent pendant près d'un siècle, jusqu'au jour où le duc Alain Barbetorte les défit dans la prairie de Mauves, et ensuite entra triomphant dans

la ville. Sa première pensée fut d'aller rendre graces à Dieu; mais, arrivé au portail, il le trouva encombré d'épines et de ronces; et ce n'est qu'en faisant encore une fois usage de son épée, qu'il put parvenir jusqu'à cet autel, dépouillé alors, pauvre, nu, mais saint toujours : Dieu ne l'avait pas abandonné dans sa misère. Cinquante ans après, le comte Guerech fit rebâtir en entier la cathédrale; en 1434, enfin, le duc Jean V en reconstruisit la nef, mais le chœur de l'ancienne église resta. Le chœur, qui est le saint des saints, l'ame du temple, survécut au corps qui tombait. L'ame, comme dans la métempsycose, passa à un nouveau corps, une nef nouvelle.

M'abandonnant à ces ressouvenirs, je marchais vers le chœur, et j'admirais dans la première salle de la sacristie, le tombeau de notre duc François II et de Marguerite de Foix. L'encens fumait déja, l'orgue modulait; ces images du passé m'avaient ému, et je me rappelais, en face de ce magnifique sépulcre, les vers qu'ils ont inspirés à un poete :

....Deux figures de marbre, aux têtes couronnées,
D'un long manteau ducal encore environnées,

Et dont les roides mains semblent toujours prier.
Mais, ployant sous leur front, peindrai-je l'oreiller
Où la plume déborde et va gonfler la pierre
Que deux anges gardiens, sortis d'un sanctuaire,
Soutiendront, l'œil baissé, jusques au jugement ?
Aux pieds du vaillant Duc rampe un lion dormant,
Dont l'ongle est appuyé sur l'écu de Bretagne.
Vois à gauche; aux genoux de sa noble compagne,
Symbole de constance, est un blanc lévrier,
Le front tombant : il dort. Sur son large collier
Est l'hermine bretonne et sa devise pure :
Bretons, hardis Bretons ! *plutôt mort que souillure.*
Les apôtres du Christ, les trois saintes Vertus,
Les entourent debout, et les yeux abattus :
Mais que par les vitraux des lueurs échappées
Errent en vacillant sur ces têtes groupées.

En ce même moment, de magiques reflets frappaient ces figures, quand l'église se remplit comme d'une grande rafale sonore. Le bourdon était en volée; la procession allait sortir. Tout-à-coup le désir me prit de la voir du haut d'une des tours qui se dressent sur le portail. J'y montai vite, comme attiré par la cloche qui rugissait en haut, et poussé par l'orgue qui tonnait au-dessous de moi. J'eus une sorte de vertige en passant près de la cage où le bourdon se balançait en hurlant. C'était

comme un tremblement de terre qui me soulevait. J'arrivai à la plate-forme au moment où la procession sortait et descendait vers la Grande-Rue, couverte en partie, d'une maison à l'autre, avec des voiles de navire, hier peut-être battues et torturées par la tempête, aujourd'hui protégeant le saint cortége contre l'ardeur du soleil. Je ne voulais point suivre pas à pas la procession, mais bien la voir, de temps à autre, paraître, se cacher, se montrer encore dans les intervalles de ces tentures. Je tournai alors les yeux sur la verte prairie qui s'étend au midi de la cathédrale, la *Prée* de Mauves, où la Loire coule si belle et laisse un sable si fin sur ses bords; à l'horizon ce sont les coteaux de Saint-Sébastien, dont l'opulente verdure est semée de blanches maisons de campagne. Quels sentiers parfumés d'aubépine, et que j'aurais voulu y errer alors! La voix du bourdon qui roulait sous mes pieds me serait arrivée si solennelle, si grave dans ces chemins ombreux. Mes yeux, en revenant vers l'église, passaient sur le vieux château, noirci par les ans. Il a été agrandi et réparé à diverses époques par Conan, Guy de Thouars, François II, et le duc de Mercœur. En 1670, un

incendie en consuma une partie, que l'on reconstruisit à la mode du temps, à la moderne; enfin, en 1800, une des tours, qui contenait une grande quantité de poudre, sauta, et l'explosion porta sur le cours Saint-Pierre un énorme bloc de granit. Que me faisaient toutes ces vicissitudes? Je ne voulais voir que le château d'Alain, le vainqueur des Normands, le château de Sainte-Hermine.

Les chants, apportés jusqu'à moi par un coup de vent, me rappelèrent la procession. Je ne la voyais point, elle passait alors sous les voiles; mais j'entendais les hymnes et, tour à tour, la musique et les tambours qui battaient aux champs. Je regrettais de ne pas être en bas, dans la rue voilée, pour voir les feuilles de roses voler dans ce demi-jour délicieux du soleil traversant, pour descendre sur la rue jonchée de fenouil, les voiles épaisses des vaisseaux. La procession commençait à déboucher et à s'épanouir sur la place du Pilori; mais où étaient les immenses cierges d'honneur qui excitaient la pieuse émulation de chaque corps de métier? où était la confrérie de *Messieurs du Sang-Glorieux?* Du haut de la tour, il était impossible

de voir les détails, mais cette masse dans la rue, aux balcons, tombant agenouillée comme un seul homme, était imposante et belle. Après une longue station au reposoir pour lequel chaque voisin s'était fait un devoir et un bonheur de prêter ce qu'il avait de plus précieux dans son ménage, le cortége poursuivit sa route par la Basse-Grande-Rue : je le quittai à la hauteur de la pittoresque rue de la Poissonnerie, avec ses maisons de bois qui se rejoignent par le haut, faisant une espèce de voûte sous laquelle les passants marchent dans le crépuscule, par le plus beau jour, à travers une atmosphère de brai, de résine, de goudron et de poisson sec. Ce reste de vieille ville disparaît de jour en jour. Arrivé au bout de la rue de la Poissonnerie, mon regard s'arrêta sur le sombre château du Bouffai, qui bientôt, aussi, tombera. Il fut autrefois le séjour des ducs de Bretagne et des comtes de Nantes. A présent, l'on n'y entre que pour juger ou être jugé, et il est des jours où un homme descend ses vieilles marches, pâle et chancelant : il va monter à l'échafaud qui est sur la place, et ce sont les jours de marché. Il y a au Bouffai une

horloge à carillon, dont la grosse cloche, qui pèse seize milliers, a une saisissante ressemblance avec la cloche de la Grève. Au-delà, la vue peut se prolonger sur une route de plus de trois quarts de lieue, suspendue sur la Loire : ce sont les ponts plus d'une fois emportés par les glaces. Au bout de cette longue levée, qui court sur plusieurs bras de la Loire, est le débris d'une vieille tour, la tour de Pirmil, construite par Paul Bouchard, amiral de Bretagne, pour protéger Nantes du côté du Poitou.

Les chants de la procession vinrent me distraire encore des souvenirs du passé. Elle arrivait alors sur les quais, près de la Bourse, élégant édifice, construit d'après les dessins de Crucy. La promenade, plantée dans la première année de ce siècle, sert de marché aux fleurs, les dimanches et jours de fête. C'est alors un délicieux jardin rempli de fleurs de toutes les parties du monde, car les fleuristes nantais sont habiles. Ainsi, à la Bourse de Nantes, on traite de toutes affaires : de boucauts de café et de magnolias, de négriers et de fleurs, de carcans d'esclaves et de roses-noisette. Les fleurs descendaient en nuages des

maisons tapissées de la Fosse; et sur les hauts arbres qui bordent la Loire, dont tous les bras se sont alors réunis en un fleuve imposant, étaient entassés les matelots et les enfants de la ville. C'est une magnifique promenade que la Fosse, par un beau soir, quand le soleil couchant disparaît à travers la forêt de mâts et de cordages qui s'élève sur la Loire. A la beauté positive et matérielle du spectacle du fleuve disparaissant sous tant de navires en foule, se joint une exquise beauté morale, la pensée que ces bâtiments ont vu tous les coins du globe, que celui-ci a vogué dans les parfums de la Sonde, celui-là dans les glaces de l'Islande, cet autre dans l'archipel embaumé de la Grèce, ou sur les mers brûlantes des tropiques, et qu'ils ont lutté dans les tempêtes des Hébrides, ou dans les ouragans des Antilles. Que de fortunes, de hasards, de bonheur, d'angoisses! C'est le sort visible qu'un vaisseau; c'est le destin, le hasard! Et du haut de la tour je regardais une grande barque de Montoire, avec sa voile latine couleur de brique, se détachant sur le ciel bleu, quand mes yeux cherchèrent encore la procession, et mes regards, en errant, se posaient sur l'île

de Trentemoûlt et sur les chantiers où se préparent tant de craintes, tant d'espérances, tant de navires que l'on va livrer à l'Océan.

Un coup de vent plus fort me rapporta les chants de la procession : elle était actuellement près de Saint-Similien, et un souvenir m'apparut tout-à-coup. C'était en 453; les Huns, commandés par Marcil-Chillon, tenaient la ville étroitement assiégée. Elle mourait de faim et de soif; elle allait se rendre, quand une procession miraculeuse se mit en marche, à minuit, venant de l'église de SS. Donatien et Rogatien, nos jeunes martyrs, *les enfants nantais*, à la rencontre d'une autre procession, miraculeuse aussi, qui venait de Saint-Similien. Ces deux cortéges d'esprits bienheureux se joignirent au bas du cours Saint-André, que je voyais alors à mes pieds, ils tombèrent tous à genoux, et dirent de divines prières. Les Huns, campés sur le Marchix, voyant ce merveilleux spectacle, furent émus, saisis de respect; ils tombèrent à genoux aussi, et la ville fut sauvée. Après une réminiscence aussi poétiquement belle, comment aurais-je pu admirer l'ancienne Cour des Comptes, qui, aujourd'hui, est l'hôtel de la

Préfecture? J'aimais mieux tourner ma vue vers cette chaussée de Barbin, où j'avais tant joué sur l'herbe, quand j'étais enfant, où j'avais si souvent risqué de tomber dans cette eau noire et dormante de l'Erdre, pour cueillir les *macres* ou châtaignes d'eau (*trapa natans*) qui la bordent, où plus d'une fois j'avais frémi à l'aspect des ruines du château de *Barbe-Bleue,* le fameux Gilles de Retz, qui fut brûlé sur les ponts, en expiation de crimes de si horrible nature, que la procédure qui les détaille était conservée avec soin, pour être soustraite à tous. Dans ces débris désolés, rampent l'aspic, la vipère et toutes les bêtes venimeuses. C'est pourtant un beau lac que cette Erdre qui baignait le château du monstre! Dans un cours de six lieues, si l'on peut donner un cours à cette rivière, paisible tombeau de vastes forêts qu'elle a englouties, l'Erdre va se rétrécissant, s'élargissant, se serrant, se déroulant encore entre des rives verdoyantes ou dans de profondes baies boisées : c'est le Rhin en petit.

Et la procession passait devant le faubourg Saint-Clément, où Donatien et Rogatien témoignèrent pour la foi, dans le troisième siècle de l'église. Déja les bannières aux saints d'or

et d'argent flottaient sur la place : quelle magnifique vue doit-on avoir du haut de la statue cannelée qui s'élève entre les deux cours bornés, l'un par l'Erdre qui va lentement à la Loire, l'autre par la Loire qui roule avec majesté vers l'Océan! Le dais, richement garni de blancs panaches et de crépines d'or, s'avançait, la foule était agenouillée sur la place et sur les deux cours, le cortége avait déja mis le pied sur le seuil de la cathédrale, le bourdon redoubla, les autres cloches se mirent en volée, l'orgue tonna, et je descendis.

ERNEST FOUINET (de Nantes).



CHENONCEAUX.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitylenen.
HORAT.

Qu'on ne me vante plus Rambouillet, Morfontaines;
Fontainebleau, ses bois, ses rochers, ses fontaines;
Le site de Meudon, ses ombrages discrets;
Le beau Raincy foulé par tant d'hôtes insignes;
Navarre, avec ses eaux, sa cascade, ses cygnes,
Et sa couronne de forêts.

Qu'on ne me vante plus la pompe de Versailles;
Saint-Gratien, séjour du vainqueur de Marsailles;
Trianon, ses bosquets, ses rocs mystérieux;

14

Les magiques Édens du Loiret ou de l'Eure.
Victoire à Chenonceaux, la royale demeure !
Là, tout prend le cœur et les yeux !

Là, c'est François-Premier, si courtois et si tendre,
Tombé devant un prêtre, et qui lui fait entendre
D'un cœur humble et contrit les sincères aveux,
Ce pendant que non loin, aux murs de la Chapelle,
Quelques pages qu'ailleurs en vain l'amour appelle,
Tracent des chiffres et des vœux !

Ici, c'est une femme et jeune et ravissante
Qui, telle que la fleur au soleil, languissante,
Se prosterne en pleurant, le front pâle d'effroi,
Ta fille, Saint-Vallier, qui réclame ta grace,
Qui tout à coup des pieds, des genoux qu'elle embrasse,
Relève un front maître du roi !

Là, c'est une fontaine, à l'onde diaphane,
Caprice d'Henri-Quatre, où la belle Diane
Puisa le talisman de sa longue beauté.

Ici, c'est une porte et royale et furtive,
Que pour l'heureux Brissac elle entr'ouvrait, craintive,
Durant les belles nuits d'été.

Là, c'est le caveau noir où la reine de France,
Médicis, de Goric, évêque de Florence,
Empruntant le savoir puissant et renommé,
Évoquait l'avenir qui s'ouvrait devant elle,
Et découvrait, percé d'une dague mortelle,
Henri, son enfant bien-aimé !

Ici, c'est l'oratoire où bientôt une reine,
Au cœur simple et pieux, Louise de Lorraine,
Sous le voile de deuil qui cachait sa pâleur,
Pria pour son époux. Et là-bas c'est l'allée
Où, quand sonne minuit, toute blanche et voilée,
Elle apporte encor sa douleur!

Puis c'est le Béarnais et la belle duchesse
Qu'il aimait, disait-il, mieux que trône et richesse,
Qui viennent visiter la veuve d'Henri-Trois,

Qui, sous des pampres verts entrelacés en dôme,
Lui demandent tous deux, pour César de Vendôme,
La pupille des derniers rois!

Puis c'est Voltaire au sein d'une foule enivrée,
Avec chiens et chevaux, et carrosse et livrée,
Du sauvage vallon troublant un jour la paix,
Ou Rousseau, d'un enfant mercenaire tutelle,
Rêvant, timide, obscur, sa Julie immortelle,
A l'ombre de chênes épais!

Au charme du passé dont ce lieu se décore,
Le charme du présent vient ajouter encore!
Où trouver des coteaux plus frais et plus dormants,
Un air plus vif, plus pur, une eau plus savoureuse?
Où trouver un château de pose plus heureuse,
Plus fécond en enchantements?

Comme un pont des Romains ce vieux château s'allonge
Sur le Cher, dont l'aspect s'éloigne et se prolonge,
Où se baignent moulins, et saules et brebis,

Si beau, lorsque la lune argente sa surface,
Ou qu'un soleil ardent lui jette de sa face
Des diadèmes de rubis!

Ah! le soir, qu'il est doux, au milieu des vestiges
Des temps qui ne sont plus, parmi tant de prestiges,
D'écouter l'eau qui roule à travers le château!
Ah! qu'il est doux de voir, sous l'haleine des brises,
S'enfoncer mollement dans les arcades grises
La voile blanche d'un bateau!

Mais qu'il serait plus doux, par une nuit sereine,
D'égarer sur ces eaux sa dame souveraine;
D'y tracer avec elle un long, bien long chemin;
D'y confondre des mots d'ivresse et de mystère,
Et d'y laisser parfois, dans l'oubli de la terre,
La rame échapper de sa main!

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

LA CATHÉDRALE DE STRASBOURG.

Je l'ai vue, cette merveille du monde chrétien, ce chef-d'œuvre de l'art, cette production de l'audace de la pensée et de l'expression vivante d'une ardente croyance. Ce monument d'un temps sublime qui s'est écoulé, je l'ai vu, et mon ame a été saisie, atterrée par une irrésistible puissance. J'étais en cet instant perdu dans la contemplation et enivré d'extase; j'étais intérieurement troublé d'un trouble secret, indicible,qui, pour moi, était une jouissance, un plaisir infini. Mon regard planait sur un immense dôme de brouillards, il se reposait sur la ville et sur l'église; j'étais sur la plate-forme la plus élevée, d'où l'on aperçoit toute la cité,

la vallée du Rhin, et loin, bien loin, les montagnes qui bordent l'horizon. La tête me tournait, j'étais en proie à un prestige qui affaiblissait mes forces physiques, et donnait à ma pensée une audace et un enthousiasme mystiques et irréfléchis. Il me semblait voir s'incliner autour de moi les flèches qui meurent dans l'air et les colonnes massives avec les statues qui les surmontent. Légère, élancée comme une flamme, l'aiguille du clocher perce la nue et entraîne avec elle l'esprit étonné. Il semble qu'il y ait plaisir à planer au-dessus des choses humaines, à voir ce qui s'élève bien haut, et que la pensée revient plus vierge vers la terre, comme purifiée par l'ardeur d'une extase qu'elle a puisée au ciel.

Ainsi l'homme est fait indéchiffrable problème en qui il n'y a qu'une pensée, Dieu.

Et l'homme le nie.

La structure de cet édifice est solide, cependant il n'est pas lourd; on remarque une quantité de pierres neuves mises en place de celles qui ont tombé; bien des fois dans l'année la foudre couronne cet édifice séculaire, et elle effleure les pierres; mais il y a des hommes continuellement occupés à réparer

ces injures passagères et à ciseler de nouvelles pierres pour remplacer les pierres usées.

Les pierres usées.... car tout s'use, et le cœur de l'homme aussi, et les sentiments qui l'animent, et la foi qui l'illumine, et l'amour qui l'enflamme, et l'esprit saint qui le remplit : aussi viendra un temps où aura passé cette mysticité, don que Dieu fit à l'homme, alliance mystérieuse et révélée qui unit la pensée à son créateur; et alors cette œuvre vivante de l'humanité, qui tous les jours reçoit de nouveaux soins, cette cathédrale que j'admire, elle ne sera plus qu'un monceau de pierres sans idées, sans sentiments, sans poésie, sans religion, sans mysticité; car tout art consiste dans la croyance. Entre l'enfant et sa mère, entre celui qui aide et celui qui a besoin, entre Dieu et l'homme, il y a une sympathie, une indicible délicatesse d'affinité qui se flétrit aux yeux de qui veut la sonder; l'ame la recèle, tous les objets extérieurs l'alimentent, et elle-même emploie cette forme pour se reproduire. Elle a reçu de la nature ce qu'elle a emprunté à Dieu. Elle est ainsi le complément et l'agent de cette grande harmonie : Dieu, l'homme et le monde. Hiéroglyphe silencieux et intelli-

gible à l'être seul qui pense. Masse symbolique de l'éternité, l'église est donc une ame éternellement temporelle.

Il n'y avait rien d'imposant dans l'architecture grecque. Effilée comme la taille des courtisanes ioniennes, elle ne portait pas au ciel ce profond langage d'un homme qui reconnaît un Dieu; toutes ses pensées étaient des pensées de la terre: c'était une rose effeuillée dont les hommes, en se courbant, cueillaient les feuilles et le parfum. En elle, il n'y avait ni la grandiose unité, ni la gigantesque conception de combinaison, ni la mysticité des formes, ni l'amour universel de l'homme à l'homme, ni la force puisée en l'espoir: il n'y avait point de vie immortelle.

Celui qui a construit l'église de Strasbourg était un chrétien. Sa vie fut pleine comme celle d'un chrétien, pleine d'œuvres et de pensées, d'œuvres d'amour fraternel et charitable, de pensées consolantes et douces comme la parole de Dieu quand l'ame fatiguée l'appelle à son secours. Aussi la poésie, la religion ont-elles donné à son monument une durée d'immortalité. Œuvre chrétienne comme son fondateur, elle est le portrait vivant de l'hu-

manité aimante, de la société unie par les liens indivisibles de la charité.

Et ce grand caractère de la nature, car le christianisme c'est la nature de l'homme; cette idée profonde de la mission imprimée à tout être et scellée par Dieu; cette pensée de l'homme qui vit de pain et de parole, mais qui ne passe pas comme le pain et la parole; et cette indicible conviction qui survit encore à tant de sentiments; cette conviction d'une vie à venir, complément, transfiguration vivante et glorieuse de la vie présente; cette continuelle agitation de l'ame qui se repose en des rêves d'amour et de charité, qui est alimentée par la vie mortelle et qui est résumée, enserrée en l'éternité :

Tout cela se trouve en l'architecture chrétienne du moyen âge.

Et l'architecture chrétienne du moyen âge a produit son chef-d'œuvre dans la cathédrale de Strasbourg.

FALCONNET.

THIERS.

Thiers n'est ni une grande ville, ni une ville jolie; mais sa situation présente des points de vue étranges que le peintre et le voyageur se plaisent à rechercher; et d'abord ce qui attire les regards, c'est cette rivière qui accourt du sommet des montagnes, qui bondit follement, se joue avec les inégalités de terrain, tour à tour gronde et bouillonne contre le roc qu'elle traverse, ou s'endort paresseuse dans sa couche élargie; avec ses bonds capricieux, ses chutes bizarres, elle imprime le mouvement à tous ces moulins à papier, assis de distance en distance sur ses bords.

Au-delà de Pont-du-Château, les riches plaines de la Limagne forment un singulier contraste

avec les côtes escarpées qui environnent Clermont. C'est le long de l'Allier que ces belles plaines s'étendent et fuient à plusieurs lieues pour se briser contre l'une de ces montagnes si fréquentes en ce pays, contre le Puy d'Allier, dont les sommités ont tour à tour servi de base à des monastères, à des castels, à des forteresses, que la main du temps a détruits.

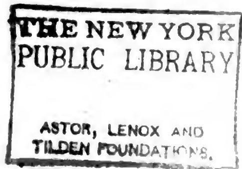
Traversez la rivière : et voici, d'un côté, Thiers avec sa verte prairie qui s'étend au loin devant vous; à gauche, le mont de l'Hermitage; à droite, le village de Servières, célèbre par les romances de l'*Astrée*; et, tout auprès, le mont Saint-Thomas, plus élevé encore que l'Hermitage. Suivez maintenant cette route qui passe auprès de la Durole; cette route devient sans cesse et plus inégale et plus escarpée; vous gravissez la montagne qui domine Thiers. De ce point admirez le beau panorama! voyez ces champs de la Limagne, cette chaîne de rochers et de précipices qui les resserre, et au dessus de tout cela, contemplez le Puy-de-Dôme, géant superbe.

A voir ensuite Thiers, sur la hauteur où cette ville est bâtie, on dirait que toutes ses maisons ont été jetées là pêle-mêle, et qu'un obstacle



Dessiné par Chapuy — Gravé par Martens

Thiers



imprévu les empêche seul de rouler dans la plaine, et l'on n'y arrive pas sans regarder, avec une sorte de crainte, si ces murailles, ces tours ne vont point s'écrouler sur vous. Mais, du sommet de cette hauteur, on aime à suivre des yeux cette jolie rivière de la Durole qui gazouille dans son lit étroit et rocailleux; plus loin, cette sombre masse de rochers dont les têtes menaçantes pendent, avec les arbres qui les recouvrent, sur la vallée; et, tout autour, cette nappe de prairie qui s'en va du côté de Clermont.

L'intérieur de Thiers paraît, de prime abord, riant et spacieux; d'un côté, la ville s'élève sur un plateau détaché d'une immense montagne; de l'autre, sur une pile de rocs qui montent perpendiculairement, et, du haut de l'*hôtel de France*, on jouit d'un point de vue admirable qui s'étend à la fois sur les eaux, les bois, le vallon et les hauteurs voisines, au milieu desquelles le Mont-d'Or présente son front de neige; alors on aime, en ramenant ses regards plus près de soi, à trouver ici ce que l'on ne rencontre guère en France: quelques maisons peintes à fresque; puis on se prend à rêver, dans cette ville d'Auvergne, aux belles

fresques de Nice, ou mieux encore à celles de Gênes.

Mais avancez toujours, et le tableau changera pour vous de la manière la plus singulière. Ici, des rues étroites et sales, des maisons irrégulières entassées les unes sur les autres; des portes basses, mal entretenues, des fenêtres obscures; toutes ces lignes grossièrement contournées d'habitations qui manquent d'air et de lumière; toutes ces allées tortueuses, sur un pavé détestable, vont vous faire regretter l'atmosphère pure et l'aspect des champs dont vous jouissiez tout à l'heure; car, il ne faut chercher ici ni édifice public d'un goût imposant, ni belle église, ni place somptueuse. Que si pourtant vous prenez intérêt au développement de l'industrie, vous passerez sur l'impression défavorable qui vient de vous saisir, pour admirer alors l'activité qui règne autour de vous, ce peuple d'ouvriers et de marchands qui courent à leurs affaires, ces maisons qui toutes ont une boutique, ces boutiques qui touchent toutes à un atelier.

Thiers possède trois grandes fabrications : la tannerie, la papeterie et la coutellerie. Pour sa coutellerie, cette cité marche presque l'égale

de Saint-Étienne et des premières manufactures de l'Angleterre; elle exporte ses produits en Espagne, en Italie, et jusque dans le Levant et les Indes; cette branche d'industrie, seule, lui rapporte jusqu'à deux millions par an. Ses moulins à papiers et ses tanneries sont situés, de distance en distance, le long des bords de la Durole. Thiers fabriquait, dès 1769, douze mille quintaux de papier.

CHARLES-MALO.

ANTIQUITÉS DE DIJON.

A BOULANGER.

Ami, te souviens-tu, qu'en route pour Cologne,
Un dimanche, à Dijon, au cœur de la Bourgogne,
Nous allions, admirant portails, clochers et tours,
Et les vieilles maisons dans les arrière-cours ?
Une surtout te plut : au dehors rien d'antique;
Un barbier y logeait et l'avait pour boutique ;
Aux murs, grattés et peints, pas un vestige d'art,
Pour dire à l'étranger, qui chemine au hasard,
D'entrer ; mais entrait-on par une étroite allée,
Alors apparaissait la beauté recélée :
Une façade au fond, travaillée en bijou,
Merveille à faire mettre à terre le genou,

Fleur de la renaissance. Oh! dans la cour obscure,
Quand tu vis, en entrant, luire cette sculpture,
Saillir ces bas-reliefs, nés d'un ciseau divin,
Et tout cela si pur, si naïf et si fin;
Oh! que ton cœur bondit! Croisant sur ta poitrine
Tes bras, levant ce front où la pâleur domine,
Semblable au pélerin, qui, pieds nus, et brisé,
S'approche d'une châsse, ou baise un marbre usé,
Et sent des pleurs pieux inonder sa paupière;
Vite, pinceaux en main, assis sur une pierre,
Te voilà, sans relâche, à l'œuvre tout le jour;
Moi, pendant ce temps-là, te laissant dans la cour,
Par la ville j'errais, libre et d'humeur oisive,
Aux maisons, en chemin, regardant quelqu'ogive;
Puis, fatigué d'aller, je revenais te voir;
Et te voyant pousser ton travail jusqu'au soir,
Retracer en tous points la muraille jaunie,
Des tons et des rapports traduire l'harmonie,
Rendre au vif chaque endroit, surtout ces quatre enfants,
Deux à deux, face à face, ailés et triomphants,
Un écusson en main, et plus bas ces mêlées
De cavaliers sortant des pierres ciselées;
T'entendant proclamer l'égal de Jean Goujon,
Ce sculpteur oublié, qui décorait Dijon;
Comme aussi je voyais cette cour peu hantée,

Cette arrière-maison pauvrement habitée,
Une vieille à travers la vitre sans rideau,
Une autre au puits venue et puisant un seau d'eau,
Je ne pus m'empêcher de penser qu'au génie
La gloire est de nos jours malaisément unie;
Qu'à moins d'un grand effort, suivi d'un grand bonheur,
L'artiste n'a pas droit d'attendre un long honneur;
Que si, dans l'origine, et quand peintres, poètes,
Statuaires, régnaient sur les foules muettes,
Le monde enfant, heureux de se laisser guider,
Mit leurs noms en son cœur et les y sut garder:
Ces noms seuls ont tout pris; que la mémoire humaine
N'en peut contenir plus, tant elle est déja pleine;
Que pour un qui survit à son siècle glacé,
Et va grossir d'un grain le trésor du passé,
Tous meurent, qu'il le faut, et que la part meilleure,
Sur cette terre ingrate où l'humanité pleure,
Est encor d'admirer le beau, de le sentir,
De l'exprimer sans bruit, et, le soir, de sortir.
Ami, qu'en ce moment mon propos décourage,
Ami, relève-toi, c'est la loi de notre âge,
Et de plus grands que nous ont dû s'y conformer;
Car, dis-moi, pourrais-tu seulement les nommer
Les auteurs inconnus de tant de cathédrales?
Dans les inscriptions des pierres sépulcrales,

Dont le chœur est pavé, cherche, quelle est la leur?
Ils sont venus, ont fait leur tâche avec labeur,
Et puis s'en sont allés; leur mémoire abolie
Dit assez combien vite aujourd'hui l'homme oublie :
Et nous, de leur vieille œuvre adorateurs épars,
Nous, pélerins fervents des bons et des vrais arts,
Qui, le soir, aux abords des cités renommées,
Aimons tant voir monter, du milieu des fumées,
Les flèches dans la nue, et qui nous prosternons
Sous la lune au parvis, nous ne savons leurs noms!
Destin mystérieux, destin grave et sévère,
Sans soleil, triste, nu, beau comme le Calvaire,
Tout conforme aux vertus de l'artiste chrétien!
Ami! ne pleure point quand ce serait le tien.

SAINTE-BEUVE.



LE MONT SAINT-LOUP.

C'ÉTAIT par une de ces matinées du Languedoc, douces avant-courrières du printemps, qui arrive là un mois plus tôt qu'ailleurs, avec ses chants d'oiseaux, son cortége de fleurs et ses parfums; j'allais, d'un pas rêveur, visitant les entours délicieux d'Agde, ville de laves, qui s'étend sur la rive gauche de l'Hérault, qui semble la corde de l'arc que forme cette antique cité phocéenne, si noire, si noire, qu'elle paraît de loin comme un paysage peint à l'encre de Chine, enchâssé dans un immense cadre d'arbres verts de toute espèce.

Parvenu, avec un de mes amis, jusqu'au sommet du mont Saint-Loup, volcan éteint, situé à une demi-heure au sud-est de cette ancienne

ville grecque et sarrasine, nous nous assîmes sur un débris qui fut autrefois l'habitation d'un pauvre solitaire, et nous nous mîmes à examiner le tableau admirable qui se déroulait à nos regards.

Sous nos pieds gronde le golfe méditerranéen, brillant, splendide à voir, vert, bleu, enflammé, selon la couleur du ciel, qui se regarde, avec ses nuages, dans son vaste miroir agité légèrement par la brise marine : « Voyez, me dit mon ami, comme ses flots pressés accourent vers le rivage sablonneux, pareils à des escadrons de cavales blanches et écumantes élancées contre l'ennemi. Des balancelles à la voile latine, des mouettes aventureuses, des flamands roses, des goëlands rapides, des nuages d'argent, traversent seuls la solitude liquide dont l'horizon lointain se fond avec le firmament d'azur et d'or. Nul bruit ne se fait entendre que le roulis des immenses volutes d'eau salée qui développent, à des intervalles réguliers, leurs plis ondulants : c'est là le cri de la mer, voix sourde mais imposante, qui dit des merveilles à l'oreille du poète, inspire des pensées de néant ou d'éternité au philosophe, donne des idées

d'ambition et d'agrandissement au vaste conquérant, et fournit de sublimes tableaux de naufrages aux grands peintres de la nature, aux Garnerey, aux Melling, aux Vernet.

A trente lieues plus loin, un mont de huit cents pieds d'élévation, le Canigou, couvert de neiges séculaires, élance sa tête blanchie, couronnée de foudres et d'éclairs, jusques aux nues : borne immense posée entre la France et l'Espagne, et qui semble, comme l'échelle de Jacob, vouloir escalader le ciel ou se cacher dans le soleil, dont elle reçoit, chaque jour, et le premier salut et le dernier adieu.

Cette Méditerranée qui s'abaisse mollement, ce mont gigantesque des Pyrénées-Orientales qui s'élève avec fierté, voilà de ces contrastes qui frappent d'abord d'étonnement et d'admiration. Mais ramenez un peu les yeux sur vous-même, le tableau change d'aspect sans changer de majesté.

Au midi, c'est le fort Brescon, citadelle célèbre, dont Montmorency s'empara : Louis XIII, ou plutôt Richelieu en avait ordonné la démolition, parce qu'*elle avait été naguère occupée par aucuns de ses sujets rebelles.*

Hélas! donnons, en passant, une larme à ce grand guerrier, qui ne fut coupable que de n'avoir pas su renverser un ministre sanguinaire, tyran d'un faible roi.....

Tournez les regards vers l'orient, si vous voulez apercevoir la montagne brûlée de Sainte-Claire, qui porte cette ville toute neuve à ses flancs, une forteresse sur sa tête, et baigne son pied de granit dans les eaux du golfe lyonnais.

Cette grandissime tour noire qui se dessine à la partie occidentale, avec ses hautes meurtrières et sa taille mauresque, c'est le clocher de la cathédrale de Saint-Étienne, qui sert de phare et de point de mire aux nombreux navires caboteurs destinés pour le port des Agathois, navigateurs intrépides : haute est l'antiquité de cette église, qui aurait été, s'il faut en croire l'historien de cette vieille ville de la Septimanie, un temple consacré jadis à Diane d'Éphèse : ainsi le martyr a détrôné la déesse; ainsi la basilique a remplacé le temple.

Ces nombreux navires, dont les flammes rouges ou bleues se jouent là-bas dans l'air, reposent tranquilles au port d'Agde, semblables à un essaim d'alcyons qui ont plié

leurs ailes blanches après un long voyage : la vague les berce doucement et caresse leurs flancs noirs et goudronnés; à leurs mâtures, à leurs voilures différentes, vous reconnaissez le brick léger, la fine goëlette, la tartane coquette, l'alègre brigantin : ils n'attendent plus qu'un bon vent de maëstral pour aller de nouveau vers les ports de la Provence porter la joie et le plaisir.....

« Vois-tu, par intervalle, au loin dans ces bosquets,
« A travers les rameaux du platane et du hêtre,
« La voile aux blancs reflets glisser et disparaître?
« Là coule un fleuve.... Un homme en fut le créateur ! »

C'est le canal du Languedoc, qui s'allonge vers le nord avec magnificence, entre deux rangées d'acacias prêts à fleurir.

« Ce canal des deux mers n'eût peut-être jamais,
« En fécondant la France, honoré les Français,
« Si l'un de ces esprits que le ciel favorise,
« Si Riquet n'eût osé, comme un autre Moïse,
« Arracher aux rochers et maîtriser des eaux
« Que cachaient en leur sein de stériles coteaux. »

(P. Jeannier.)

Dans cette même partie septentrionale,

apercevez-vous briller d'immenses monceaux de sel d'un blanc rosé? Ce sont les salins du Bagnos, marais considérable, alimenté par le superbe et poissonneux étang de Thau, qui lui-même est un appendice de la Méditerranée. On nomme *camels* ces gros tas de sel, alignés avec symétrie, probablement parce qu'ils ont la forme d'un dos de chameau : il s'en exhale, quand on les remue, un parfum de violette qui saisit agréablement l'odorat; mais la fièvre est souvent cachée sous ce parfum trompeur...

Plus loin c'est Marseillan aux vins blancs! et puis Vias, riche petite ville ressemblant d'ici à une fraîche peinture de Watelet; puis une campagne fleurie à ravir, variée, verte, pompeuse, pittoresque, élégante, plantée de vignes, d'oliviers, de plants d'amandiers, de tamarins, de mûriers, de figuiers; puis des habitations riantes semées çà et là, non loin de la vieille église de Notre-Dame du Grau, patrone des marins, et de beaux villages assis sur la croupe des montagnes grisâtres de l'Auvergne, qui environnent et terminent ce superbe bassin du Languedoc, incommensurable à l'œil; et puis enfin, pour théâtre d'un si sublime, d'un si pompeux spectacle, le mont

Saint-Loup, volcan vomi par la mer, maintenant nu, pelé, couvert de scories légères, semblables à des pierres ponces, trouées comme des éponges ou des alvéoles d'abeilles.

C'est de ce haut lieu, auprès de cette croix de pierre renversée, non loin de la chapelle abandonnée où murmure seule la brise du soir, qu'un pieux solitaire, un nouvel Élie, dont voici la tombe déserte, entonnait chaque jour, d'une voix sainte, un cantique à l'Éternel, en faveur des pauvres matelots ballottés par la mer orageuse!..... Heureux cénobite!

« Son corps est à la terre et son ame est aux cieux! »

J. l'Hermitte (d'Agde).

TOURS.

Dès que vous mettez le pied dans ce *jardin de la France*, si vanté pour ses melons, ses prunes et ses vignes, vous devez, avant tout, rendre des actions de graces à Richard, à son édit de 1175, d'après lequel tout individu convaincu d'avoir dérobé rien qu'une grappe de raisin, était, sans rémission, condamné à perdre une oreille, sinon à payer cinq sous d'amende. Voilà en effet un bien digne prince! Au reste, si, dans cet heureux temps, une oreille humaine était évaluée cinq sous, on peut se demander ce que valait l'homme entier. — Quant aux prunes, l'une des gloires de la Touraine, c'est un des heureux fruits des Croisades.

Vous savez que les Romains, peuple éminemment gastronome, firent présent à César du melon qu'ils importèrent d'Arménie; mais ce que vous ne pouvez aussi vous rappeler sans une juste indignation, c'est que ce César qui donnait aux Gaulois, une fois soumis, tant de témoignages d'estime, n'a pas eu la générosité de les gratifier même d'un melon, en échange de leur liberté. Il fallut que Charles VIII allât guerroyer en Italie, conquérir le royaume de Naples, pour que les Tourangeaux pussent, au XIXe siècle, nous vanter leurs délicieux melons de Langeais.

A Candes commence le département d'Indre-et-Loire, Candes où mourut saint Martin, en 397. Simple milicien à 17 ans, d'après l'ordre de Constantin, saint Martin servit sous Julien dans les Gaules; puis, un beau jour, il s'éleva par sa valeur et ses vertus apostoliques au siége épiscopal de Tours. — Si maintenant vous me demandez quel rapport il pouvait y avoir entre une oie et un archevêque, je vous avouerai nettement que je l'ignore; cependant ce fut, de tout temps, un usage consacré parmi nos gens du peuple, de manger une oie en famille le jour de la fête et de la mort de



Dessiné par Turner *Gravé par Salathé*

Tours.

saint Martin. Il est vrai que certain évêque de Vienne, Frédéric Nausea, crut exalter ce grand saint en le comparant à l'oie dont il avait, disait-il, la prudence, la *charité*, la *sobriété*, la vigilance. Il faut convenir qu'on faisait jadis de singuliers éloges funèbres des hommes célèbres; je leur préférerais presque ceux qu'on entend de nos jours à l'Académie.

Les environs de Tours sont partout riants, enchanteurs. Nulle autre part, je ne saurais trouver de charmes plus ravissants que sur les bords fortunés que caresse la Loire. Les grands effets de peinture surgissent toujours des contrastes que sait faire naître l'artiste.— Cherchez donc, en Italie, ces landes, ces bruyères, ces sites sauvages de la vieille Armorique, ces rochers noirâtres luttant incessamment contre une mer orageuse, cette nature, enfin, tourmentée par la fureur des éléments, et, non loin de ces prestigieuses horreurs, placez-moi le ciel le plus pur, le sol e plus fécond, baigné d'une multitude de rivières qui en font à la fois l'ornement et la richesse. — Que de souvenirs d'ailleurs!

Ici le Château-la-Vallière, dont le nom rappelle les vertus et les malheurs de la seule

femme qui, peut-être, aima sincèrement Louis XIV.— Là, près des bords de la Loire, Langeais, où fut célébrée l'union de Charles VIII et d'Anne de Bretagne. — Plus loin, Chinon, qui vit mourir Henri II et, plus tard, ce Richard *cœur de lion*, dans ces mêmes murs qu'il avait profanés en insultant à la mémoire de son père.— C'est encore là que fut enfermé Jacques Molay, que se retira Charles VII, que Jeanne d'Arc reconnut ce monarque sous les habits d'un villageois, qu'elle lui prédit sa mission; — là, enfin, que Louis XI, encore dauphin, fit à Chabannes l'infame proposition d'assassiner son père.

Ce souvenir sanglant me poursuit jusqu'à Tours, où nous entrerons par le Mail. Au bout de ma promenade favorite, contemplons cette rue Royale, si large, si droite, bordée de trottoirs, décorée de maisons en pierres blanches et couvertes en ardoise, qui respirent un si grand air d'aisance. Le bel alignement de la rue Royale permet de signaler de l'autre côté de la ville l'un des plus beaux ponts que possède la France, et plus loin encore, la route montueuse de Château-Renaud.

L'église cathédrale de Saint-Gratien est, je

vous jure, un beau monument. Vous y admirerez les détails minutieux de son architecture gothique, l'élévation de ses deux tours, la légèreté de ses voûtes, le travail délicat de la rose qui orne son portail. Cette église me rappelle certain procès qu'eut, dans les premiers siècles, à soutenir le chapitre de Tours contre celui de Dol, touchant la préséance des deux évêques. Nos prélats tenaient si fort à ce droit, que leur procès dura près de quatre siècles et coûta plus de trois millions de notre monnaie; enfin, le chapitre de Dol succomba (il était temps, je crois), et son évêque eut la douleur de voir rendre une sentence qui commençait par cette formule vexatoire : *Doleat Dolensis*, *gaudeat Turonensis.* — Qu'est-ce que la perte de trois millions auprès d'un tel affront?

Il est fâcheux que la superbe église de Saint-Martin, après avoir été brûlée jusqu'à sept fois, se soit enfin écroulée l'an de grace 1797; j'aurais pu vous décrire au long cette merveille, revêtue, soi-disant, à l'extérieur, de cailloutages de mille couleurs, dont l'éclat était ni plus ni moins semblable à celui de l'or et des pierres précieuses. Par forme de compensation, nous nous promènerons sur notre beau

pont de la Loire : voilà un vrai chef-d'œuvre, je vous l'ai déja dit, et celui-là subsiste au moins. Figurez-vous une largeur de 47 pieds, sur une longueur de 222 toises; la Loire y passe sous quinze arches, chacune ayant soixante-quinze pieds d'ouverture. Commencé en 1765, il fut achevé 23 ans après. — La chronique scandaleuse de Tours consacre, tout bas, le souvenir d'une petite aventure fort drôle arrivée, en 1815, sur ce pont, à quelques belles dames de la ville..... une méchante langue vous la conterait; je ne vous la dirai pas.

CHARLES-MALO.